

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
THÉOPHILE GAUTIER

SOCIÉTÉ THÉOPHILE GAUTIER

Président d'Honneur : René JASINSKI
Président : Pierre LAUBRIET
Vices Présidents : Bernard MASSON, Pierre MIQUEL
Secrétaire : Claudine LACOSTE

Siège Social
Université Paul Valéry
BP 5043
34032 MONTPELLIER FRANCE

Compte Courant Postal
2003.96 T
Centre de Montpellier

Toute correspondance (abonnement, bulletin etc...) est à adresser à Claudine Lacoste, Université Paul Valéry BP 5043, 34032 Montpellier.

tout renseignement (en particulier d'ordre bibliographique) pouvant faciliter le travail des « gautiéristes » est le bienvenu : le Bulletin est ouvert à tous.

COMITÉ D'HONNEUR

M. Jasinski, M. Van der Tuin, M^le Cottin, M. Suffel, M. Ambrière,
M. Castex.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^{mes} Bouchard, Cermakian, MM. Fizaine, Gann, M^{me} Lacoste,
MM. Laubriet, Masson, Miquel, Richer.

SOMMAIRE

Pierre LAUBRIET , Avertissement.....	
Claude GELY , Lettres inédites de Gaspard de Pons à Victor Hugo.....	
Christian CROISILLE , Quelques lettres inédites de Lamartine.....	
Marcel GRANER , Trois lettres inédites de Frédéric Soulié.....	
Claudine LACOSTE , Lettres inédites d'Ernest Legouvé, de Jehan Duseigneur, de Lamartine, d'Arthur Stevens, de Judith Gautier	
Marianne CERMAKIAN , Le Journal d'Eugénie Fort.....	
Peter EDWARDS , L'image de Gautier à «L'Artiste».....	
Fr. HENRY , Le Début du 11ème chapitre de «Mademoiselle de Maupin».....	
R. GORDON , Encadrer «La Tapisserie amoureuse».....	
Joyce CARLETON , Théophile Gautier et Louis de Cormenin.....	
Peter EDWARDS , Théophile Gautier fils à la revue «L'Artiste».....	
Jean RICHER , Restitution à Gautier du texte «Sappho».....	
Jean RICHER , Le projet du «Musée secret» et les variantes d'un manuscrit.....	
Bibliographie	
Informations	
Compte-rendu de la 7ème Assemblée Générale	
Bulletin d'adhésion	



AVERTISSEMENT

Il peut sembler insolite, et peut-être incongru, que le *Bulletin de la Société Théophile Gautier* publie et présente des inédits qui n'ont, pour la plupart, aucun lien direct ou indirect avec Gautier. Seuls, les trois billets de Judith Gautier, celui de Lamartine, et la longue lettre de Stevens ont quelque rapport avec lui et apportent quelques légères touches complémentaires au personnage qu'il était pour nombre de ses contemporains : la lettre de Stevens ne manque pas d'intérêt de ce point de vue.

Les deux ensembles d'inédits que constituent les lettres de Gaspard de Pons à Victor Hugo, ainsi que les billets de Vigny, de Frédéric Soulié, de Jean Duseigneur et de Legouvé, nous ont été confiés par un membre de la Société à l'expresse condition qu'ils soient publiés dans le *Bulletin* : nous ne pouvions que déférer, en nous en réjouissant, à cette obligation. Il nous a semblé d'autre part qu'il n'était pas mal venu d'apporter notre contribution, toute modeste qu'elle soit, à la commémoration de Victor Hugo par la publication d'éléments d'une correspondance d'un compagnon de la jeunesse et des premières armes poétiques, bientôt dépassé sans doute, puisqu'il sollicite des avis après en avoir donné, mais peut-être aussi moins aigri qu'on l'a pu dire (cf. P. Moreau, *Le Romantisme*, p. 128, n.) à l'égard de celui qui reste un ami.

Enfin, les lettres de Lamartine, dont les principales avaient été conservées par les descendants de son correspondant, le capitaine Blanc, posent quelques jalons supplémentaires sur le chemin des épreuves que parcourt le poète de la mort de Julia à sa propre fin.

Ces divers intérêts, littéraires, biographiques, anecdotiques et humains suffiront peut-être à justifier la présence de ces textes dans le *Bulletin*, intérêts que mettent encore en relief les spécialistes qui ont bien voulu accepter de les présenter.¹

Pierre LAUBRIET

(1) Nous tenons à exprimer nos vifs remerciements aux possesseurs de ces autographes, et en particulier à Jean Ziegler, Michel Fontaine et à Melle Jeanne Pellegrino ainsi qu'à notre collègue Christine Tronc qui nous a permis de nouer des contacts fructueux.

GASPARD DE PONS ET VICTOR HUGO — LETTRES INÉDITES —

Il est peut-être opportun, lorsqu'on évoque, à l'aube du Romantisme, ce premier «cénacle» qui réunissait, rue Saint Florentin, chez Jacques Deschamps, les collaborateurs du Conservateur littéraire puis de la Muse Française, de ne pas oublier Gaspard de Pons.

«Notre bon Gaspard...», comme l'appelait V. Hugo dans une lettre à Vigny datée du 20 juillet 1821 (c'est, du reste, par l'intermédiaire de Vigny, dont il était camarade de régiment, que Gaspard de Pons avait rencontré V. Hugo). Une Ode sur le Congrès d'Aix-la-Chapelle, publiée chez Delaunay en 1818, puis un poème en quatre chants, intitulé Constant et Discrète, publié chez Renard en 1819, et dont Viollet-Leduc rendit compte dans Le Lycée Français en mars 1820, lui laissaient alors espérer quelque possible notoriété dans cette vie littéraire de la Restauration, - style Louis XVIII -, qui a marqué, comme l'a dit Sainte-Beuve, l'étape «pindarique» de la poésie romantique. L'année suivante, en 1821, Gaspard de Pons envoyait aux Jeux Floraux, sur la recommandation de V. Hugo, un «Discours sur les genres classique et romantique», et rédigeait, parallèlement, cette «Épître à M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux Floraux, sur l'insurrection des Grecs», dont on verra, par la lecture de ces lettres inédites (cf. Lettres n° 5 sq), que la publication ne fut pas des plus faciles... A. Boucher, l'éditeur du Conservateur Littéraire, qui finalement (sans doute à la demande de V. Hugo), la publia, avait déjà aussi publié, en 1820, un Louis XVII au berceau d'Henri V, suivi du «dithyrambe» de Malesherbes, pour lequel Gaspard de Pons avait concouru à l'Académie Française, parallèlement à V. Hugo, lequel, évidemment, n'avait eu nulle peine, avec son «Dévouement de Malesherbes», à le distancer (cf. lettre n° 1, note 2). Dans un petit poème, qui date, semble-t-il de Mai 1821, mais qui fut publié, beaucoup plus tard, dans Les Adieux poétiques (1860) et dans le Victor Hugo raconté (1863), V. Hugo

adresse à G. de Pons le conseil, au demeurant lucide et judicieux, de « consacrer aux Muses » ses... « loisirs » :

... « Suis sur tes poétiques ailes
Le doux Parny, l'heureux Bertin,
Mais sois plus gai que tes modèles.
Les Muses ne sont point cruelles,
Ton triomphe au Pinde est certain,
Car on prétend dans les ruelles
Qu'un poète un peu libertin
Est bien vu chez les neuf pucelles... ».

Vers le même temps, V. Hugo inscrivait dans son Carnet cette note qui est restée longtemps inédite :

« Les compositions de G. de Pons, où se trouvent souvent des vers sail-lants, sont comme ces tableaux chinois, à couleurs vives, mais sans ombres ».

Ce fut Vigny qui, en 1824, dans la neuvième livraison de *La Muse Française*, se chargea de présenter au public le recueil de *Poèmes de Gaspard de Pons* intitulé *Amour - A Elle*, publié chez Pelicier : article qui valut à Vigny des ricanements d'Henri de Latouche, et, par contre-coup, entraîna la brouille de Latouche avec *La Muse Française*... Gaspard de Pons, dans les « loisirs » de sa carrière militaire, s'obstinait encore à écrire. Son recueil intitulé (non sans quelque présomption...) « *Inspirations* » poétiques, et publié en 1825 chez U. Canel, pourrait plus exactement, s'intituler « *Mélanges* ». On y trouve des poèmes « inspirés » par Pausanias, par Manlius Torquatus, ou par « *Ourika - l'Africaine* » (que venait de rendre célèbre le roman de Madame de Duras), un poème sur la guerre d'Espagne, d'autres consacrés à la Grèce et à Byron, un poème intitulé « *Toulon* » (où G. de Pons avait séjourné en 1824, et d'où il avait envoyé à V. Hugo, en novembre 1824, des renseignements sur le bagne, - dont on retrouvera le souvenir dans *Les Misérables*)... La même année 1825 paraissait encore, et toujours chez U. Canel, le roman de Joséphine auquel il sera fait allusion ici à la lettre n^o 17 (cf. note 44), qui serait encore suivi de Clotilde, « *esquisses de 1822* » publiées en 1830 chez Gosselin, puis encore de Charles d'Albert, ou l'Ecuyer du Connétable de Bourbon, publié à Paris, chez Vimont, en 1833... La chose militaire, du reste, n'était pas oubliée : G. de Pons avait aussi publié, en 1827, l'Opinion d'un soldat sur la révision prochaine des lois pénales militaires, puis, en 1831, son mémoire sur La nécessité d'accélérer l'avancement dans notre armée.

Cependant, la relation avec V. Hugo semble bien, après 1830, s'être courtoisement mais patemment distendue. On en jugera d'après les lettres qui suivent : il n'y est plus guère question (à partir de la lettre n^o 21) que de réservations de places au théâtre ou d'envois d'exemplaires d'auteur... La lettre n^o 28, datée du 8 Août 1848, et adressée au Directeur du Théâtre

Français, va même jusqu'à l'amertume et au reniement de ces «amis de l'adolescence» qui avaient nom «Hugo, de Vigny, etc...» Gaspard de Pons avait depuis longtemps cessé d'adresser (comme il le faisait en septembre 1820, dans la lettre n° 1) sa «bénédiction» à l'«ami» Hugo...

lettre n° 1

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Vincennes, le 20 Septembre 1820

Il faut convenir, jeune homme (car mon grand âge me donne bien le droit de vous adresser un sermon)¹, que parmi toutes vos vertus l'exactitude brille à un degré éminent : depuis des temps infinis je ne sais ce que vous êtes devenu ; vous deviez venir me voir à St Denis, vous deviez m'écrire un mot avant la décision de l'Académie au sujet du concours Malesherbes² : Dieu et vous savez pourquoi cette parole n'a pas été tenue, mais ce que je sais bien, moi, c'est que vous me devez une lettre et une visite, et que, par tous les diables de l'enfer, je ne vous tiens quitte ni de l'une ni de l'autre. Je suis ici jusqu'au 1er novembre, époque à laquelle je dois retourner à St Denis : ayez la complaisance de vous en souvenir. A propos de souvenance, il me semble que vous m'avez dit que votre numéro pour Malesherbes était le 33 : je n'en suis pas sûr, et d'ailleurs une mention honorable serait peu de chose pour un maitre-es-jeux-floraux³ qui a conquis, on peut le dire, son diplôme au champ d'honneur : si cela est pourtant, comme je le crois, recevez les compliments bien sincères, je vous assure, d'un de ces innombrables descendants de la famille Ingloria. Je n'ai pas pu renouveler mon abonnement pour le 3ème volume du Conservateur littéraire⁴, parce que depuis longtemps, je ne mets presque jamais les pieds à Paris. On m'en a envoyé la 21è livraison à St Denis, d'où elle m'est parvenue ici par ricochet : si l'on veut bien continuer à me l'envoyer sur parole, faites, je vous prie, qu'on me l'adresse ici, pour éviter le double voyage sinon je prendrai les cahiers échus la première fois que je passerai au bureau. Venez donc un de ces beaux jours me demander à déjeuner ou à dîner, mais ayez soin de m'en prévenir afin que je sois entièrement libre. Présentez en attendant mes respectueux hommages à votre excellente mère, et recevez la bénédiction d'un ami des lettres et de la vertu, qui n'est ni poète, ni vertueux.

Le Comte Gaspard de PONS

adresse : Monsieur Victor Hugo
rue des Petits Augustins, n° 8
Paris.

cachet de la poste : 21 septembre 1820

lettre n^o 2

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Vincennes, le 27 septembre 1820

Arrivez, mon cher Victor ; venez m'ennuyer toute une grande journée, et quand vous me quitterez après m'avoir bien fait bailler, je vous dirai comme les Dieux à Vulcain : «Bonhomme attrapez nous toujours de même». Vous êtes sûr de me trouver presque tous les matins, car je vous supplie de croire que je couche très ordinairement chez moi, et même très ordinairement j'y couche seul. Mais vous en serez plus sûr encore le lundis, mercredis et vendredis qui sont nos jours d'exercice. Je vous préviens que nous déjeunons à 9 heures, et que nous dinons toujours à 4 : je loge au café de l'U. - Au surplus en m'annonçant votre visite, je vous attendrais toujours, car je n'ai point d'affaires pressées, et ce que je fais un jour peut fort bien se remettre au lendemain. Par exemple, il ne faut pas venir après-demain vendredi, car je monterai la garde, et nous ne pourrions pas nous promener : or vous devez savoir que la promenade est un des grands amusements de Vincennes, lequel amusement au reste, comme tous les plaisirs trop vifs, depuis vingt sept jours que j'y suis, a déjà beaucoup perdu de son attrait pour moi. Mais je crains que cette recommandation ne soit inutile, et vous m'avez un peu la mine de vouloir vous faire désirer encore plus longtemps que cela. Vous me demandez si j'ajoute de nouveaux péchés à ceux de ma jeunesse : je n'aime pas beaucoup, et pour cause, à descendre dans ma conscience, mais surtout je ne me confesse point par écrit. Venez ; vous saurez tout. Venez dissiper l'atmosphère de paresse dont je suis environné depuis mon entrée dans cette vallée de larmes et acquérir par là de nouveaux droits à mon amitié.

G. de PONS

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo rue Mezière,
n^o 10, faubourg St Germain
Paris

cachet de la poste : 28 septembre 1820

lettre n^o 3

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Mon bon Victor, demain jeudi je monte la garde à l'Ecole Militaire ; si

vous n'êtes pas trop effrayé de l'horrible temps et des horribles chemins, venez me voir, je vous avoue que je ne compte pas sur un pareil dévouement. Dites bien des choses à vos frères, à Gibet⁵ et à Souillard⁶. Vous savez que le poste de l'infanterie est à la Grille du Midi. Tout à vous.

G. de PONS

mercredi 14 Octobre

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo, rue Mézière
10, fb. St Germain
Paris

cachet de la poste : N (1) 82 (?)

lettre n^o 4

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Versailles le 27 avril⁷

Je n'ai que le temps de vous écrire quatre ou cinq monosyllabes, mon bon Victor, sur un horrible chiffon de papier, pour vous dire que les grandes eaux ne joueront que le dimanche 13. Nous allons passer trois ou quatre jours en cantonnement à Issy près de Vaugirard. D'où vient donc que Mr de Châteaubriand est revenu si vite⁸. Mes respects à Madame votre mère ; mes amitiés à ce gros joufflu d'Abel, à vendredi le Sauvage⁹, et à maitre Richard Slug, dit Flibbertigibbe¹⁰. Tout à vous.

G. de PONS

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue Mézière, n^o (?) fb St Germain
Paris

cachets de la poste : 28 avril 182 (1) Versailles.

lettre n^o 5

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Versailles, le 18 mai 1821

Mon pauvre Victor, quoiqu'il ne convienne pas plus de faire avec ses amis des cérémonies inutiles en fait d'excuses qu'en fait d'éloges, je ne saurais m'empêcher de vous dire que je suis bien fâché de toutes vos allées et venues, surtout pour la raison qu'elles ne produiront rien de plus sur Mély-Janin que sur Destaint ; ou du moins je serais bien trompé¹. Je vous renouvelle ici dans tous les cas l'injonction de faire imprimer l'Avant Propos en tête de l'Épître ; je l'ai tourné de façon, comme vous l'avez pu voir, à ce qu'il soit susceptible d'entrer dans un journal. Il faut, s'il vous plaît, Monsieur l'Iman, que vous aviez le calice jusqu'à la lie. Je sais bien pourquoi vous avez de l'antipathie pour le Mély-Janin, comme certaines gens en ont pour les rats et les araignées ; c'est que c'est une sorte de quadrupèdes qui fait de mauvais vers, et qui s'avise justement de jouer le rôle du pot de terre, ou si vous l'aimez mieux, de la cruche, à l'égard de notre ami Soumet. Je sais bien aussi pourquoi il ne doit pas vous aimer : c'est que vous chantez, vous, et que vous vous amusez à chanter la Naissance et le Baptême de Mr le Duc de Bordeaux^{1 2} sans savoir si cela convient au susdit animal quadrupédant. Aussi soyez sur que votre *pierrrot* (vous devez vous rappeler ce que je veux dire) sera tout aussi récalcitrant que mon Fatum.

Je ne peux pas vous dire où nos trois amis avaient la tête, relativement aux *trois siècles et plus*, ils n'ont pas senti, non plus que moi, la raison pour laquelle il fallait ôter, et cependant Emile^{1 3} en fait de vers sent des choses que personne n'a jamais senties. Votre vers :

Qu'un joug injurieux trop longtemps fatigua,
est bon, mais j'avoue que le mien me semble un peu plus énergique, et vous voudrez bien observer en outre qu'il y a plus haut :

Inonder la patrie

Des maux trop que longtemps elle a déjà soufferts.

Il y a bien des vers entre les deux *trop longtemps*, mais j'ai la haine des répétitions comme vous avez celle des mauvaises rimes. Au surplus, mon ami, vous ne vous êtes pas trompé sur l'efficacité de votre prière, car je vous donne plein pouvoir à cet égard. Je saisis cette occasion de vous déclarer que, si jamais il vous prenait fantaisie de faire des vers et de les publier sous mon nom, je vous y autorise d'avance. Écrivez-moi les détails et le résultat de votre entrevue avec le Mély aussi exactement que vous l'avez déjà fait, et poussez l'impresion ferme, car je compte bien qu'il faudra recourir à notre ami Boucher^{1 4}. Adieu, mon brave et digne ga(rçon?).

G. de PONS

adresse : Monsieur

Monsieur Victor Hugo,
rue Mézière, n^o 10, fb St Germain
Paris

cachet de la poste : 19 mai 1821

lettre n° 6

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Versailles, le 20 mai 1821

Je laisse là de côté toutes les plaisanteries, mon cher Victor, et j'arrive sans désespérer à la partie sérieuse de votre lettre : est-ce que vous croyez que mon brulot puisse vous compromettre le moins du monde ? Il faudrait sur le champ en arrêter l'impression. Je vous conjure de vous décider là-dessus en votre âme et conscience ; je puis bien braver les ganaches pour mon compte, mais je ne me pardonnerais jamais de vous avoir fait le moindre tort. Si vous avez réellement des craintes tant soit peu fondées, épargnez moi des regrets qui pourraient être bien longs. Voyez, pesez et résolvez ; votre sort est entre vos mains. Quant à celui de Ligarius, sachez que Cicéron s'en bat l'œil¹⁵. Ce que j'ai dit au sujet de la répétition, je le pensais, et du moins il y aurait eu de la présence d'esprit à inventer cette raison-là ; mais je vous donne ma parole que c'est là ce qui m'a empêché de me servir du mot *trop longtemps* quand j'ai fait ce malheureux vers. Adieu ; j'ai une mauvaise plume, de l'encre blanche, du papier qui fonge, et pas de cervelle dans la tête. Il faut me taire. Vous, voyez ce que vous voulez faire. J'ai fait cette épître dans les mêmes intentions qui m'ont dicté au temps jadis mon ode sur le Congrès¹⁶, que je ne me repens pas d'avoir publiée alors, quoique beaucoup de gens l'aient blâmée. Mais celle-là du moins ne compromettrait que moi, et c'est à quoi je n'avais pas du tout réfléchi, quoique l'idée m'en paraisse bien simple depuis que j'ai lu votre lettre.

G. de PONS

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo
rue Mézière, n° 10, fb St Germain

cachet de la poste : 21 mai (1921) Versailles

lettre n° 7

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

Versailles le 23 mai 1821

Il est possible, mon bon ami, que ma lettre sérieuse soit bien plaisante,

mais il est un sujet sur lequel je prendrai toujours feu comme un beau diable: c'est sur le tort qu'on peut faire à mes amis. Jugez de ce que doit être ma colère, quand le tort arrive par ma faute. Vous avez devant vous une carrière de gloire, comme peu d'hommes l'ont encore entrevue : déjà par vos propres talents, vous devez être malheureux comme les pierres dans ce monde : il n'est pas nécessaire que vos amis viennent encore y aider. Je sais que vous vous êtes déjà compromis, surtout en attaquant le Défenseur ; mais c'était pour soutenir la cause de Mr de Chateaubriand¹⁷, et nos ganaches alors pouvaient fort bien demeurer neutres. Ne serait-il pas à propos de circonvénir un peu le susdit grand homme au sujet de nos Grecs, afin que nous puissions nous appuyer de son opinion vis-à-vis des nigauds qui auront envie de nous dire anathème et Raca ? Je vous charge de celà, si vous le juger convenable ; comme aussi d'activer l'impression plus que jamais, attendu qu'il me semble, d'après les journaux d'aujourd'hui, qu'on pourra bien d'ici à huit jours, apprendre l'extinction totale de l'insurrection. Vous n'avez pas besoin de répondre à cette lettre, parce que j'irai très probablement à Paris vendredi : je suppose alors que l'Épître sera en vente, ou bien près d'y être. Je ferai tout mon possible pour aller dîner chez vous ce jour-là, ou pour y être avant sept heures, afin de vous prendre au sortir de table, mais ne m'attendez pas plus tard. Respect et amitié à tout ce qui vous entoure.

G. de PONS

adresse : Monsieur

Monsieur Victor Hugo
rue Mézière, n^o 10, fb St Germain
Paris

cachet de la poste : 24 mai 1821
Versailles

lettre n^o 8

GASPARD DE PONS A VICTOR HUGO

30 mai (1821)

Je vous envoie, mon ami, un nouveau billet pour la Cour des Pairs. Je serai chez vous dimanche à 9 heures ou 9 heures et demie du matin. Vous me montrerez le nouveau roman¹⁸ qui doit faire trembler Walter Scott sur son trône ; moi, je vous montrerai aussi quelque chose, ou du moins je vous dirai quelques idées.

Il me reste à vous parler d'une affaire assez délicate. D'Houdetot¹⁹ s'est fâché de mon avant-propos, il m'a renvoyé mon Epître avec un billet sec, mais poli. Je lui ai répondu sur le champ une lettre qui doit apaiser sa fâcherie. Mais je voudrais savoir s'il a parlé de celà à Emile²⁰, ce qu'il a dit de moi dans ce cas etc. Je vous charge de le découvrir. Il faut de l'adresse, mon ami, car si France n'en a point parlé, ce n'est pas à moi de le faire savoir aux autres. Cependant vous sentez que je suis intéressé à connaître ce que je vous demande. Tachez donc, sans faire semblant de rien, de tirer les vers du nez à Emile et compagnie, et de me rendre réponse dimanche. En attendant tout à vous.

G. de PONS

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue Mézière, n^o 10, fb St Germain
Paris

cachet de la poste : 31 mai (1821)
Versailles

lettre n^o9

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

30 mai (11 h. du soir)

Je vous ai écrit ce matin, mon cher ami, et je reprends la plume en toute hâte : je prends même une voie plus prompte que la poste, car vous recevrez demain le présent billet des pattes d'un caporal de ma compagnie. Mr mon père, qui n'avait d'abord paru ni blâmer ni approuver ma publication, vient de m'écrire qu'il la blâme, qu'il faut la suspendre autant que possible, et qu'il vous a même adressé une missive à ce sujet. Mes idées à moi ne sont pas changées, mais il faut se courber humblement sous l'autorité paternelle. Le dépôt est fait, j'imagine, chez les libraires et les journalistes ; il me semble qu'il suffira de ne point pousser à l'étalage ni à l'annonce. On a assez de peine à faire parler de soi quand on le veut. Ce que vous ferez d'ailleurs, sera bien fait. Je suis habitué à ces petites ruses de mon père ; ce qui lui déplait, c'est de me voir livré à la poésie et à l'impression, et comme il ne veut pas me le dire ouvertement, il trouve toujours des monstres dans mes ouvrages ; mais comme jusqu'à présent personne autre que moi n'avait été intéressé à la pu-

blication, il n'avait pu s'adresser à personne pour l'empêcher, et ce petit tracas s'était toujours passé en famille.

Autre instabilité des choses humaines !

Je crois que je ne pourrai pas vous voir dimanche, mais je ferai en sorte d'être chez vous lundi à la même heure. Vous en aurez d'autant plus de temps pour me donner les renseignements que je vous demandais dans mon billet de ce matin. Je vous embrasse cordialement.

G. de PONS

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo
rue Mézière, n^o 10 fb St Germain

lettre n^o 10

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Versailles, le 6 juin 1821

Notre correspondance, mon cher Victor, devient de jour en jour plus mystérieuse, elle ressemble tout à fait à celle de deux amants malheureux et persécutés, comme vous le disiez si plaisamment dans la lettre que vous m'écriviez en cachette. Je vous ai quitté bien brusquement l'autre jour, 1er parce qu'Abel m'a emmené, et 2e parce que j'ai vu que nous ne pouvions pas en causer en paix, ne me souciant nullement, comme bien vous le sentez, de mettre Gibet²¹ en tiers dans toutes nos bilevesées ; je veux donc vous dire qu'il faut pousser à la publicité de notre Epître, que non seulement vous devez achever les envois à tous les journaux littéraires, mais encore que j'attends un article de vous dans les Annales²², et par votre crédit peut-être un autre article dans les Lettres champenoises. Il me semble que Destains et Janin²³ peuvent d'autant moins s'y refuser, qu'ils se sont refusés à l'insertion de la pièce elle-même ; ils auraient aussi par trop mauvaise grâce. Cela ne peut en rien vous compromettre vis-à-vis de mon père, il ignorera sûrement toute sa vie l'existence des dits articles, et quand même il les connaîtrait, il n'est pas homme à faire un pas pour en connaître la source. Quand j'ai parlé dans les journaux de l'ode sur le Congrès²⁴ et de Constant et Discrète²⁵, c'était aussi contre sa défense, et il est toujours resté persuadé que les journalistes avaient fait ce coup là de leur estac. Adieu, mon bon ami, l'heure me presse. D'Hou-detot n'est pas encore venu²⁶.

adresse : Monsieur Victor Hugo

lettre n^o 11

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Paris, 30 janvier 1822

Je suis ici, mon cher Victor, mais n'en parlez à personne ; venez me voir le plutôt que vous pourrez, et je vous raconterai mes affaires. Vous me trouverez chez moi à toutes les heures, rue de Suresne, n^o 21. C'est dans le faubourg St Honoré. Vous voyez que je fais mettre l'adresse de ma lettre par une main étrangère pour que mon secret ne soit pas éventé par Gibet ou par d'autres. Tout à vous.

G. de PONS

Ne me demandez point sous le titre d'officier de la garde.

adresse : A. Monsieur
Monsieur Victor Hugo
Rue Mézière n^o 10
fb St Germain
à Paris

cachet de la poste : 31 janvier (18) 22

lettre n^o 12

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Paris, le 17 avril 1822

Votre cousin²⁷ vous aura conté, mon cher Victor, comme quoi je n'ai eu que le temps de lui dire un petit bonjour par hasard, sans avoir celui de vous attendre. Vous jugez combien j'en ai été désolé. Ce n'est qu'à dater de dimanche que je serai tout à fait hors des remèdes, car on me purge définitivement samedi. Donnez-moi un rendez-vous pour un des premiers jours de la semaine prochaine ; il faut que nous ayons au moins quelques bonnes heures à passer ensemble. Il m'arrangerait fort de battre encore le pavé de Paris jusqu'à la fin du mois, mais je suis maintenant en délicatesse avec mon père, parce qu'il a ramené, comme de raison, sur le tapis son beau projet que je persiste à envoyer à tous les diables, et il est bien possible que cette circonstance m'oblige à décamper plutôt que je ne voudrais. Adieu, trop heureux

mortel que vous êtes dans votre Gentilly²⁸ ; pensez à me répondre tout de suite. J'aurai bien des choses à vous dire, surtout relativement à votre Buonaparte²⁹.

Gaspard

lettre n^o 13

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Courbevoye, le 12 mai 1822

Il est vraiment absurde et dérisoire que nous passions deux mois à trois ou quatre lieues l'un de l'autre, sans apercevoir réciproquement le bout de notre nez. Je suis ici tenu à l'attache ; après avoir été quatre mois absent, je me trouve seul à ma compagnie, et je ne peux guère obtenir les moindres permissions. Votre esclavage est plus doux que le mien³⁰ ; et il faut absolument que vous veniez bientôt me consacrer une journée, après m'avoir prévenu de votre visite, afin d'être bien sûr de me rencontrer. Je vous attends, et en attendant je vous embrasse, enfant non moins fortuné que vénérable.

Gaspard

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo, cul de sac des Moulins
n^o 40, près l'Eglise
à Gentilly (banlieue de Paris)

cachet de la poste : 14 mai 1822

lettre n^o 14

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Rouen, le 17 octobre 1822

Etes-vous heureux enfin³¹ ? Tout est-il consommé ? J'attendais toujours que la renommée vint m'en donner avis : elle a manqué à ce qu'elle vous doit. C'est donc à l'amitié que je m'adresse ; tachez de trouver une minute pour me répondre un petit mot. Je ne vous dirai rien cette fois-ci, car je suis

honteux de moi-même et de tout ce qui m'environne ; de l'ennui, de la pluie et de la fainéantise, voilà ma vie à Rouen. Mille choses à tous nos amis et à vos frères en particulier, sans oublier votre frère Paul³² : mille hommages respectueux à Madame sa sœur, en attendant que j'ai l'honneur de les lui présenter moi-même. Je vous embrasse dans toute la joie de mon cœur.

Gaspard

lettre n^o 15

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Evreux, le 11 janvier 1823

Venez, mon bon Victor, que je vous embrasse et que je vous souhaite une année qui finisse plus heureusement pour vous qu'elle ne commence pour moi. Il y a longtemps que je vous aurais écrit, si Alfred³³ et Abel³⁴ avaient jugé à propos de me répondre ; j'attendais toujours, quand j'ai appris le malheur que vous aurez appris presque en même temps. Fasse le ciel qu'il arrive seul ! Je pleure ma grand mère et je crains pour ma mère, que je sais livrée à la plus affreuse douleur ; et ses douleurs sont durables, comme il arrive à quelques autres personnes de sa famille. Joignez à cela une santé perdue et un isolement presque forcé ; et cependant je n'y puis que faire. Je ne pourrais que me marier pour lui créer une société, et vous savez si ce serait un sacrifice. Il serait le même au surplus, soit qu'il s'agit de la Vénus de Milo ou bien d'une chèvre coiffée. Enfin je m'y résignerais, si je n'avais pas la crainte bien fondée de faire le malheur d'une pauvre créature, car pour moi, mon état (surtout en passant dans la ligne) me vaudrait d'être presque toujours mari garçon. Mon cher Victor, vous avez essuyé toutes les souffrances, mais vous êtes bien heureux maintenant, et moi, je ne le serai jamais. Je meurs d'envie de connaître ce Louis XVII³⁵, qu'on dit être votre chef d'œuvre : si je puis, je vous indiquerai une occasion pour me le faire passer. Et le roman³⁶ ? Et Inès³⁷ ? Pour moi, je n'ai pas besoin de vous dire que je ne fais rien. Adieu, Victor ; mille amitiés à tout le monde, notamment à St Valry³⁸, à qui j'avais promis d'écrire, et qui me pardonnera de lui manquer de parole. Mille respects à Madame Hugo et à ses parents, sans oublier le frère Paul.

Gaspard

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue du Cherche Midi, Hôtel des Conseils de guerre
Paris

cachet de la poste : 12 janvier 1823

lettre n^o 16

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Ce lundi (24 octobre 1825)

Victor, je vous attends après-demain mercredi à dix heures précises chez votre frère Abel, pour vous emmener déjeuner tous les deux. Adieu, mon ami ; tout à vous. Mes respects à Madame Adèle, sans oublier miss Didine³⁹.

Gaspard

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue de Vaugirard, n^o 90
Paris

cachet de la poste : 24 octobre 1825

lettre n^o 17

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Bourges, le 29 juin 1826

Il y a bien longtemps déjà que je voulais vous écrire, mon cher ami, et que la Sainte paresse m'en a toujours empêché. Je m'y décide cependant malgré une chaleur de je ne sais combien de degrés, pour vous dire que je ne m'amuse guère ici et que j'y travaille encore moins. C'est bien la peine en effet de faire une déperdition et évaporation considérable de son génie pour essayer banqueroutes sur banqueroutes. Voilà donc encore un libraire que les romantiques ont ruiné. Ce pauvre Vilain a peut-être été entraîné par la grande faillite de Firmin-Didot⁴⁰. Il me semble qu'il vous devait encore beaucoup d'argent sur votre Bug⁴¹. La perte que je fais me touche très peu ; la vôtre m'affecte bien davantage. Parlez-moi un peu de vos affaires ; vous savez quel intérêt j'y prends.

Quand paraissent donc les Odes et Ballades ? J'ai lu vos Têtes du Séraïl⁴² ; j'y ai reconnu toute votre âme, comme vous aurez reconnu la mienne dans ma boutade sur Missolonghi. Il faut bien savoir, mon ami, que quand nous écrivons des choses semblables, ce n'est pas pour être goûtés. Peu de gens ont assez d'amertume dans le cœur pour nous comprendre. Ne croyez pas pourtant que je veuille comparer ma pièce qui n'est rien, rien qu'une

épigramme *tyrtéique*⁴³, avec la vôtre, où, toute émotion à part, il y a un immense talent de peinture, surtout dans la description de Stamboul, qui est admirable et irréprochable tout à la fois.

Parlez pour moi à quelque libraire, *seu* Ladvoat, *sive* Dupont, soit tout autre. Voyez qui d'entre eux se chargerait d'un roman de moi, plus moral que Joséphine⁴⁴. Vous savez qu'avec moi les arrangements pécuniaires ne sont pas difficiles ; je ne demande qu'à ne pas faire la guerre à mes dépens. Mais rendez-moi le service de vous en occuper, comme je n'aurai que trois mois à passer à Paris, demandez si l'on voudrait commencer l'impression au mois d'octobre ou au mois de janvier, parce qu'il faudra que je demande d'avance mon trimestre de congé pour celle de ces deux époques qu'il me plaira de choisir.

Bien des choses à tout le monde, à votre gros goinfre de frère⁴⁵, à Adolphe, à Charles et à Madame Nodier, etc. etc. J'ai reçu de ce pauvre Emile une lettre déchirante en réponse à celle que je lui avais écrite sur la mort de son bon vieux père⁴⁶. Rappelez-moi au souvenir de Mr et de Mme Foucher ; quant à votre chère moitié, j'espère qu'elle n'a pas besoin de cela pour ne pas me bannir de sa mémoire. Je vous embrasse sur les deux joues, à condition que vous embrasserez deux fois Didinette, une pour vous, une pour moi.

Gaspard

lettre n^o 18

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

(1829)

J'ai l'intention et, qui plus est, la ferme résolution d'aller vous voir après-demain jeudi, cher Victor, mais comme il ne m'est pas possible, à la distance où nous sommes, de vous dire exactement à quelle heure de l'après-midi j'arriverai chez vous, et que d'ailleurs, à défaut de vous même, je me flatte du moins d'avoir plus de chances pour trouver Madame Hugo à laquelle je vous recommande expressément de présenter d'avance mes respects, je vous prie et, s'il en est besoin, je vous ordonne de vouloir bien laisser à mon adresse un exemplaire in-8^o de vos Odes, y compris les Orientales, puisqu'on ne peut pas avoir ces dernières dans un autre format⁴⁷, et que d'ailleurs les journaux m'ont appris que dans les deux volumes d'odes vous aviez inséré plusieurs pièces nouvelles. Adieu donc, ou plutôt au revoir ; d'ailleurs je vous trouverai peut-être demain soir chez Alfred. Je vous fais porter cette lettre par le domestique de mon père, qui, s'il plait à Dieu, aura l'esprit de découvrir votre nouveau logement, car il m'est revenu un bruit vague que vous aviez

changé. Sur ce, et coetaera, et coetaera, et tout à vous.

Gaspard

Mardi 25

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo, rue de Vaugirard
n^o 90, ou rue Cherche Midi, n^o 39,
Hôtel des Conseils de guerre

lettre n^o 19

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Cher Victor, comme mon père désire vivement revoir le seigneur Jean d'Aragon⁴⁸, je vous prie instamment de donner à mon domestique qui vous portera ce chiffon de lettre, un billet d'*orchestre* pour demain. Si mon page ne vous trouvait pas chez vous, envoyez-moi le tout de suite par la petite poste en rentrant, de façon à ce que je le reçoive demain dans la journée. Et sur les yeux de votre tête, n'oubliez pas de m'envoyer mon exemplaire, ou j'irai vous fendre la poitrine et vous arracher le cœur. C'est dans ces sentiments que je suis votre ami de cœur et d'âme.

Gaspard

vendredi soir
Grande Rue Verte, no 30⁴⁹
de peur que vous ne l'ayez oublié.

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue Notre Dame des Champs, n^o 11
Paris

lettre n^o 20

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

le 7 9bre 1830

Voici les vers en question, mon brave Victor. J'y ai fait une rature pour laquelle je n'ai pas voulu recommencer ; cela doit au contraire vous engager à en faire d'autres, si vous trouvez quelques passages *a noter*, comme dirait un classique, *avec le chalumeau de travers*.

J'avais quelque envie d'y mettre pour titre : *La jeune Angleterre*, par opposition à la *vieille*. Si vous l'approuvez, vous pouvez le mettre de votre propre patte, au-dessus du titre qui vous désigne.

Mais répondez-moi un mot pour me dire ce que vous pensez de ce titre. Si vous ne le faites pas, je laisserai croître mes griffes afin de vous arracher les yeux la première fois que nous nous verrons.

Je crois toujours pouvoir me féliciter de vous soumettre à vous, le grand *rythmier*, un rythme nouveau, à ce qu'il me semble. Il m'a paru assez heureux pour les idées que j'avais à exprimer, surtout dans les premières strophes, mais là-dessus je m'en rapporte à votre rythmique seigneurie.

Mes respects à Madame Victor. Je vous embrasse.

Gaspard

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
rue Jean Goujon, n^o 9,
quartier de François Premier
Paris

cachet de la poste : 7 novembre 1830

Au chantre de *la Jeune France*

A toi, Victor, à toi qu'appelait mon audace
Quand je chantais la Grèce au pied de son Parnasse
Se redressant soudain comme un serpent blessé⁵⁰.
Je réponds au cri d'espérance
Que sur le réveil de la France
Ta voix libre et fière a poussé.

Nous bénissions alors la vieille monarchie
Des gothiques abus par nos Rois affranchie ;
Nous aimions du passé les derniers monuments :
Il a fallu nous en défendre,
Quand on a voulu nous apprendre
A nous jouer de nos serments.

Nous n'avons rien trahi dans notre délivrance,
Car le Roi maintenant *ne peut plus vivre en France*,
S'il foule aux pieds l'honneur et ses fers souverains ;
Nos serments, au fond de notre âme
Toujours gravés en traits de flamme,
N'étaient point des serments de Reims.

D'un parjure en espoir on nous rendait complices,
Hélas, et l'on croyait par de vils artifices
A la loi du mensonge asservir notre foi.
Loin de nous ces laches souillures.
Peuple français, nos mains sont pures,
Mais nous les lavons devant toi.

Nous ne renierons par sur l'idole abattue
Nos hymnes d'un autre âge aux pieds de sa statue ;
Nous jugions noblement nos princes d'après nous.
Mais, jeune athlète, dans l'arène
J'ai répété des cris de haine
Qu'à présent⁵¹ j'abjure à genoux ;

A genoux, sans rougir : comme une double flamme
J'avais dès le berceau confondu dans mon âme
L'amour de ma patrie et l'horreur d'Albion ;
En moi cette horreur énergique
Vivait comme un écho magique
De la voix de Napoléon.

Viens, chantre de Paris, de la cité guerrière.
Je ne te suivrai point dans ta noble carrière ;
Qui donc ose insulter Alcide et ses exploits ?
Mais mon cœur ne saurait se taire :
Toujours Français, à l'Angleterre
Je consacre aujourd'hui ma voix.

C'est trop peu d'abjurer une haine insensée ;
Je les aime à présent de ma haine passée,
Ces bretons combattant pour notre liberté.
Plus de détroit qui nous sépare ;
Rome encore descend et s'égare,
Mais Londres et Paris ont monté.

La Tamise et la Seine à présent sont deux Tibres :
Chantons, libres enfin, l'ainé des peuples libres,
Qui tendant à nos maux sa belliqueuse main,
De son sang versé pour la France
A l'universelle espérance
A signalé notre chemin.

Oui le courage élève, il donne la puissance,
Mais on s'élève encore par la reconnaissance ;
Couvrons le sol anglais de lauriers et de fleurs ;
Aimons nos frères, nos modèles ;
Adorons aux pieds de leurs belles
Leur front paré de nos couleurs.

Que de la liberté les palmes éternelles
Entrainant à jamais nos gloires fraternelles,
Montrent leur union à l'univers surpris :
Montrons à l'Ister comme au Tage
Deux Romes et plus de Carthage ;
Vive Londres comme Paris.

G. de PONS

lettre n^o 21

GASPARD DE PONS à Madame VICTOR HUGO

Jeudi

Quand on demeure si loin les uns des autres, Madame, les projets sont souvent contrariés, et l'on court le risque de s'écrire des choses qui ne sont plus exactes au moment où les lettres arrivent. Cependant votre mari est et sera toujours un monstre ; il a envoyé des *Maries Tudor*⁵², même dans mon quartier, et il ne m'a pas envoyé la mienne. Enfin j'irai la chercher chez vous, probablement après-demain, et je vous demanderai en même temps des billets pour une des prochaines représentations, pourvu que ce ne soit pas pour celle de dimanche. Je compte que je vous trouverai chez vous ; cependant, dans le cas contraire, si vous ne voulez pas vous brouiller avec moi, laissez-moi, c'est-à-dire laissez à Madame votre tante par exemple⁵³, *trois stalles de première galerie*, et si Victor n'a plus de stalles à sa disposition, *trois billets de premières loges*, le tout joint à mon exemplaire, bien entendu. Adieu, Madame, ou s'il plait à Dieu, au revoir ; les oreilles devront vous tinter tantôt, à Victor

et à vous, car je dînerai chez la duchesse, et vous sentez qu'il y a fort question de vous deux.

Mille respects et dix mille amitiés.

G. de PONS

Il est bien entendu que si samedi je ne trouvais pas chez vous ce que je demande, comme ce serait le jour du sabbat je serais en droit de faire chez vous un sabbat abominable, comme je les faisais jadis dans l'*Oriflamme*, et si je n'allais pas samedi, que cela ne vous rassure pas trop. *En ce temps là*, je faisais le sabbat quelquefois le dimanche, quelquefois même le lundi, et maintenant que je n'ai plus de jour de prédilection, je serais également disposé à le faire tous les jours de la semaine.

G. de PONS

adresse : Madame
Madame Victor Hugo
Place Royale, n^o6
Paris

cachet de la poste : (?) 5 décembre 183(3)

lettre n^o 22

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Mon cher Victor, je vous renvoie votre mot pour Guyot, afin qu'on ne puisse pas vous persuader que j'en ai fait usage. Le fait est que je l'ai porté chez le susdit Guyot, lequel s'est écrié qu'il vous avait déjà donné tous vos exemplaires et qu'il n'en avait même plus chez lui. Je lui ai demandé alors en toute humilité s'il ne voudrait pas m'en donner un pour mon argent, mais il n'a probablement pas osé consentir à cette proposition honnête, parce qu'il venait de me dire qu'il n'en avait pas. J'attendrai donc, s'il le faut, vos *Mélanges*, et j'espère qu'alors je les aurai sans difficulté. Mais si j'avais pu avoir déjà le *Mirabeau*, nul de vos admirateurs n'avait, plus que moi, envie de le lire⁵⁴.

Tout à vous.

Gaspard

ce mercredi
adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo, Place Royale n^o 6
Paris

cachet de la poste : 23 janvier 1824

lettre n^o 23

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

mardi matin

Cher Victor, je veux une stalle pour aller revoir et réapplaudir *Marion Delorme* à sa réapparition⁵⁵, et je tiens beaucoup à ce que ce soit ce jour-là parce que jeudi je suis sur d'être le maître de ma soirée. Je ne sais pas quand vous recevez vos stalles, et je ne crois pas que ce soit la veille, de façon que je ne vous prie pas de me l'expédier demain par la petite poste. Si vous le faites cependant, la *grande rue Verte*, n^o 26, sera enchantée de la recevoir ; sinon, j'irai la chercher jeudi chez vous ; vous n'aurez qu'à la laisser sous enveloppe à mon adresse, d'autant plus que vous ferez très bien aussi de me répondre un petit mot sur l'affaire dont je vous ai déjà écrit et que je vais encore vous rappeler ici en deux mots.

Vous devez être en quelque sorte maître et patron au théâtre de la Renaissance puisque Mr Anténor Joly fait ostensiblement profession de vous être dévoué. Or il faut absolument que tout votre crédit s'emploie à y appuyer Mr Valmore, le mari de Mme Desbordes, lequel y sollicite l'emploi de régisseur chargé de la mise en scène. C'est à coup sur un homme d'intelligence, et son mariage en est la meilleure garantie, comme aussi vous pouvez être certain que sa femme le maintiendra toujours dans une ligne favorable à la poésie, à la haute littérature, et par conséquent à vos intérêts comme à ceux de l'art. Alexandre Dumas qui est l'ami de Mme Valmore, doit encore vous aider en cela, mais ne le fit-il pas, il n'en serait que plus beau à vous de prendre en main la cause d'une femme-poète qui sans cela risquerait fort d'être réduite à quitter Paris pour aller vivre dans quelque trou de province où elle ne trouverait certes pas à utiliser son art, mais où le mari trouverait peut-être à utiliser son métier⁵⁶.

J'aurai aussi à vous recommander plus tard une jeune actrice qui va se trouver libre au mois d'avril, qui a 19 ans, qui est charmante et de la beauté la plus idéale, la plus virginale, la plus *raphaelesque* qu'il soit possible de rencontrer en France, et qui de plus a certainement beaucoup d'intelligence, sans compter qu'elle n'est pas gâtée par les traditions et les routines du Conserva-

toire. C'est Mme Alphonse Blis, de Ambigu ; elle n'a pas eu jusqu'à présent aux boulevards les succès qu'elle mérite, parce que sa nature ne lui permet pas de hurler comme il le faut là souvent pour plaire aux Titis. N'allez pas croire qu'elle me plaise, à moi, comme maîtresse ni rien se semblable ; sans doute je n'en ferais pas le dégoûté s'il lui plaisait de m'accorder l'honneur de ses bonnes grâces, mais comme elle a un mari beaucoup plus jeune que je le suis et beaucoup plus joli garçon que je ne l'ai jamais été, je n'ai pas la moindre envie de me mettre en concurrence avec lui auprès de sa femme. Je vous déclare seulement que c'est une perle qu'il serait déplorable de laisser perdre, et je crois que pour en tirer tout le parti possible il serait excellent que le ménage Valmore eut dans les affaires du théâtre cette influence quotidienne dont jouit le régisseur. J'ai fait connaître la jeune femme à Mme Valmore qui lui porte maintenant beaucoup d'intérêt.

Adieu ; je bavarde comme une pie, et il faut pourtant que je finisse. Je ne finirai pourtant pas sans vous embrasser de tout mon cœur et sans vous prier de mettre mes hommages aux pieds de Madame Hugo.

Gaspard

Cette lettre-ci ne sera toujours pas inutile et je ne suis pas moi-même aussi bête que j'en ai l'air, car si vous ne pouvez pas me donner jeudi une stalle pour *Marion*, vous m'en donnerez une pour la 2ème d'*Angelo*, et samedi comptez encore qu'il m'en faudra une pour la 3ème d'*Angelo* ou la 2ème de *Marion*.

adresse : Monsieur
Monsieur Victor Hugo,
Place Royale n° 6
Paris

cachet de la poste : 27 février 183(8?)

lettre n° 24

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO ou à Madame VICTOR HUGO

Monsieur ou Madame Victor Hugo
Place Royale, n° 6

Je les prie, l'un ou l'autre, de me donner *trois places dans une loge, ou trois stalles de première galerie* pour la représentation de ce soir, et s'ils ne le peuvent pas (ce qui n'arrivera pas, j'espère, mais enfin il faut tout prévoir),

s'ils ne le peuvent pas, dis-je, de vouloir bien mettre au bas de ce même papier leur refus par écrit en deux mots, afin que je n'accuse pas mon commissionnaire de n'avoir pas fait sa commission.

Samedi matin.

Gaspard

Il ne faut pas que j'oublie de leur dire que jeudi je me suis présenté au théâtre avec mon billet d'orchestre des musiciens. Je suis bien entré dans la salle, mais à l'orchestre même il n'y avait plus de place, et je n'en ai pas trouvé ailleurs, de façon que je me suis en allé un moment après comme j'étais venu. Qu'on veuille bien ne pas oublier non plus, que je demande mes trois stalles de première galerie à côté les unes des autres.

lettre n^o 25

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

Paris, le 25 Octobre

Vous êtes un prophète bien distingué ; avez-vous pensé à moi samedi soir ? C'est de ce moment là que tout est fini, que tout est rompu, que le bonheur est pour moi dans le passé, ou plutôt qu'il n'est nulle part. Quant à la raison, je ne peux pas vous la dire ; personne ne la saura jamais par moi. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne point me parler de toute cette histoire. J'ai terminé Satan et je pense que j'ai fait mon portrait sans m'en douter, car je ne crois pas que mon Satan du moins soit plus malheureux que moi. Ne venez pas chez moi mercredi ni jeudi matin ; vous ne me trouveriez pas ces deux jours-là.

Gaspard

n^o 26

GASPARD DE PONS à VICTOR HUGO

EPIGRAMME

Sur mon ami Victor Hugo

à lui dédiée par son très humble et très obéissant serviteur

G. de Pons

«C'est une horreur ; cela n'est point rimé».
- «Mais c'est rimé comme rimait Voltaire».
A ce nom seul, rugissant de colère,
Tu fonds sur moi, pâle et le poing fermé.
Eh ! mon ami, quelle Alecton t'inspire ?
C'est à regret que j'ai pu te fâcher :
Aussi pourquoi prétends-tu m'empêcher,
Tous les vingt jours, de faire une Zaire ?

lettre n^o 27

ALFRED DE VIGNY (Félix BONNAIRE)

Je vous prie d'accueillir en mon nom, Monsieur, avec toute la bonne grâce possible, Monsieur de Pons, l'un de mes amis les plus intimes et l'un de mes anciens compagnons d'armes, qui vous présentera cette lettre.

Le Comte Gaspard de Pons a fait une tragédie dont j'ai parlé souvent à Mr Buloz. Le grand rôle était destiné à Melle Rachel il désire l'offrir à Mad (emois) elle Araldi. C'est une infidélité très pardonnable et dont il vous exprimera les motifs. Il voudrait ne point faire passer son manuscrit par les mains des mystérieux examinateurs du Saint office de la Comédie Française. Mr Buloz peut lui épargner cela en lisant la pièce et la présentant à la lecture du Comité, et je vous prie, ainsi que lui, de vous y employer de tout votre pouvoir en souvenir de tout le bien que j'ai dit de l'auteur et de l'ouvrage.

Mille compliments empressés.

Alfred de Vigny

Claude GELY
Université P. Valéry Montpellier

NOTES

1. Gaspard de Pons, né à Avallon le 13 juillet 1798, a presque quatre ans de plus que V. Hugo.

2. Le poème intitulé «Le dévouement de Malesherbes» (sujet mis au concours par l'Académie Française pour le prix extraordinaire de l'année 1820) a été composé pendant l'automne de 1819. Un «Epilogue», inspiré par la mort du duc de Berry, sera ajouté après le 13 février 1820. Le poème, reçu à l'Académie le 15 mai 1820, devait

obtenir une mention Honorable, le 24 août 1820 (le prix avait été attribué à Antony Goulmier, professeur de rhétorique au lycée de Nevers). Gaspard de Pons avait, lui aussi, concouru.

3. Le diplôme de «Maitre» avait été décerné à V. Hugo par l'Académie des Jeux Floraux le 28 avril 1820.

4. *Le Conservateur littéraire*, publié chez A. Boucher, comprend trente livraisons, échelonnées entre le 11 décembre 1819 et le 31 mars 1821, et réparties en trois volumes.

5. Voir la lettre n^o 4, note 10.

6. Adolphe Souillard (pseudonyme : Adolphe de Saint-Valry) allait être l'un des fondateurs et collaborateurs de *La Muse française*. Il publiera en 1826 son premier recueil de poèmes : *La Chapelle Notre-Dame du Chêne-Les Ruines de Montfort-l'Amaury*, qui sera suivi, en 1829, d'un autre recueil intitulé *Les Fleurs*. Très lié à V. Hugo (qui lui rendit plusieurs fois visite à Montfort-l'Amaury), Saint-Valry ; royaliste obstiné, ne pourra admettre l'évolution politique du «révolutionnaire de 1830». Leurs relations, à partir de 1830, seront à peu près rompues.

7. V. Hugo écrivait à Vigny, le 2 avril 1821 : «Gaspard rit à Versailles».

8. Chateaubriand avait été nommé ambassadeur à Berlin en décembre 1820. Il vient de se faire mettre en congé, et il est rentré à Paris le 26 avril 1821.

9. G. de Pons semble bien désigner ici Eugène Hugo, dont la «sauvagerie» était sans doute déjà inquiétante (Biscarrat disait déjà, dans une lettre datée du 14 juillet 1818 : «Le pauvre diable n'a jamais entièrement la tête à lui»).

10. Le personnage de Flibbertigibbet (alias : Dick Sludge) est un personnage épisodique du roman de Walter Scott, *Le Château de Kenilworth*, publié en avril 1821. On retrouvera ce personnage dans la version définitive d'*Amy Robsart* (pièce composée par V. Hugo en 1822, à la demande de Soumet, puis remaniée et complétée en 1826, et créée à l'Odéon le 24 décembre 1827). Le Flibbertigibbet d'*Amy Robsart* est ainsi présenté : «diable couleur de feu, cheveux rouges, vêtements collants», - notation qui rappelle le portrait de Flibbertigibbet dans le *Kenilworth* de Walter Scott (chap. IX) : «... ses cheveux roux étaient mal peignés, son visage tout couvert de taches de rousseur, son menton pointu, son nez camard...». Ces «cheveux roux» et «mal peignés» peuvent-ils permettre d'identifier ce «Gibet» ou «Flibbertigibbet» dont parle G. de Pons ? On pourrait, parmi les familiers de V. Hugo en 1821, songer précisément à A. Soumet, dont Adèle Hugo esquisse un rapide portrait dans ses souvenirs : «... les cheveux lui manquant, il suppléait par un toupet effaré qui ajoutait à son air inspiré...» (*Victor Hugo raconté par Adèle Hugo*, Plon, 1985 ; ISBN 2-259-01288-4, p. 347).

11. G. de Pons avait déjà écrit le 15 mai 1821 à V. Hugo pour lui demander de faire imprimer son «Épître à M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux Floraux, sur l'insurrection des Grecs». L'épître sera finalement publiée sur plaquette chez l'imprimeur A. Boucher.

12. V. Hugo a lu son Ode sur «Le Baptême du duc de Bordeaux» à la Société des Bonnes Lettres, le 4 mai 1821. L'ode a été publiée le lendemain, en plaquette, chez Pélicier.

13. Emile Deschamps (1791-1871).

14. Cf note 11. Rappelons que l'éditeur, A. Boucher, ami de V. Hugo, avait publié *Le Conservateur littéraire*.

15. Allusion à *Pro Ligario*, discours que Cicéron prononça pour défendre Ligarius contre les accusations de Tubiron, qui l'avait dénoncé comme ennemi de César.

16. *Ode sur le congrès d'Aix-la-Chapelle*, Paris, Delaunay, 1818.

17. Voir *Le Conservateur littéraire*, 16ème livraison («Sur quelques phrases du Défenseur»). Chateaubriand, après la chute du ministère Decazes (remplacé par le duc de Richelieu), avait saisi le prétexte du rétablissement de la censure pour interrompre la publication du *Conservateur*. *Le Défenseur* (où se regroupaient alors les «ultras», plus

intransigeants, -De Bonald, Lamennais, De Maistre...) avait demandé des comptes à Chateaubriand, qui fut aussitôt défendu par V. Hugo dans *Le Conservateur littéraire*.

18. *Han d'Islande* qui est déjà sur le chantier, et qui paraît en 1823. On trouve une première allusion à ce travail dans la lettre de V. Hugo à Vigny du 21 avril 1821.

19. France d'Houdetot, ami de V. Hugo (1786-1866).

20. Emile Deschamps, voir lettre 5, note 13.

21. Voir lettre 4, note 10.

22. *Les Annales de la littérature et des arts*, qui avaient, depuis le 30 mars 1821, tant bien que mal absorbé *Le Conservateur littéraire*.

23. Voir la lettre 5.

24. Voir la lettre 6, note 16.

25. *Constant et Discrète*, poème en quatre chants, suivi de *Poésies diverses*, Paris, Renard, 1819.

26. Voir la lettre 8.

27. Depuis la mort de sa mère (27 juin 1821), V. Hugo habite 30 rue du Dragon, avec son cousin Adolphe Trébuchet, originaire de Nantes.

28. V. Hugo est en effet, à Gentilly, hôte de la famille Foucher, depuis le 6 avril.

29. L'Ode «Buonaparte», parue en plaquette, chez Pélicier, en 1822, sera insérée dans le recueil des *Odes* (I, XI).

30. V. Hugo est toujours à Gentilly auprès d'Adèle Foucher.

31. V. Hugo a épousé Adèle Foucher le 12 octobre. Ils se sont installés chez les Foucher, 39 rue du Cherche-Midi.

32. Paul Foucher, le frère d'Adèle.

33. Alfred de Vigny.

34. Abel Hugo.

35. L'Ode «Louis XVII», lue le 10 décembre 1822 à la Société des Bonnes Lettres, avait été publiée le 11 décembre dans *Le Réveil*, le 12 dans *La Quotidienne*, le 13 dans *Le Moniteur universel*.

36. *Han d'Islande* sera publié en février 1823.

37. *Inez de Castro*, mélodrame en trois actes. V. Hugo avait appris, par une lettre de Langlois, datée du 5 décembre 1822, que le comité de lecture du *Panorama dramatique* avait accepté la pièce. Mais la représentation sera interdite par la censure.

38. Voir la lettre 3, note 6.

39. Léopoldine Hugo était née le 28 août 1824.

40. Simple épisode dans l'histoire de l'imprimerie Firmin-Didot, établie à Paris depuis 1713. En 1827, Firmin Didot ayant accepté le mandat de député, c'est son fils, Antoine Firmin Didot, qui prend la direction des affaires.

41. *Buq-Jargal*, publié chez U. Canel en 1826.

42. Le poème «Les têtes du sérail», qui sera inséré dans *Les Orientales* (III), avait d'abord paru dans *Le Journal des débats*, le 13 juin 1826.

43. «à la manière de Tyrtée», poète élégiaque athénien, du VII^{ème} siècle avant Jésus Christ.

44. *Joséphine*, ou *Souvenirs d'une relâche dans l'île Juan Fernandez*, Paris, U. Canel, 1825.

45. Voir la lettre 4.

46. Jacques Deschamps, père d'Emile et d'Antoni Deschamps, chez qui se réunissaient, dès 1820, rue Saint-Florentin, les premiers amis du Cénacle.

47. *Les Orientales*, ajoutées aux *Odes et ballades*, constituaient le troisième volume in-8^o des *Poésies* de V. Hugo, publiées chez Gosselin en janvier 1829. G. de Pons avait fait, en 1824, un éloge très enthousiaste des *Nouvelles Odes*, dans *Les Annales de la littérature et des arts* (tome XV).

48. Alias Hernani.

49. Lettre non datée, et sans cachet de la poste. Mais l'allusion à *Hernani* et le

libellé de l'adresse (rue Notre Dame des Champs) permettent de la situer entre le 25 février 1830 (première d'*Hernani*) et le 7 mai de la même année, date à laquelle V. Hugo est allé habiter rue Jean Goujon.

50. Allusion au poème sur «L'Insurrection des Grecs», voir la lettre 5, note 11.

51. «à présent» remplace «aujourd'hui», barré.

52. *Marie Tudor* fut représentée au théâtre de la Porte Saint Martin à partir du 6 novembre 1833 (83 représentations). Elle devait être reprise à l'Odéon en 1844.

53. Martine Louzurica, appelée «Tante Martine», veuve du major Francis Hugo, frère du général Hugo. Depuis son veuvage en 1831, elle vivait chez V. Hugo, en bonne intelligence avec Adèle (au point qu'elle allait jusqu'à favoriser les relations secrètes entre Madame Hugo et Sainte-Beuve).

54. *L'Etude sur Mirabeau* de V. Hugo a été publiée le 25 janvier 1834 à Paris, chez Adolphe Guyot, place du Louvre (*Journal de la Librairie*, 25 janvier 1834, n° 490). Elle sera reprise, en mars 1834, dans *Littérature et philosophie mêlées*.

55. Reprise de *Marion de Lorme* au Théâtre Français le 8 mars 1838.

56. Prosper Valmore avait été nommé administrateur de l'Odéon le 1er décembre 1837 ; mais, à la fin de juin 1838, l'Odéon ayant fermé ses portes, Valmore signera un contrat pour des représentations à Milan, aux fêtes du couronnement de l'empereur Ferdinand comme roi de Lombardie. La famille Valmore quittera Paris pour Milan le 7 juillet.

QUELQUES LETTRES INEDITES DE LAMARTINE

L'amabilité de plusieurs dépositaires d'autographes nous permet de publier ici quelques lettres inédites ou peu connues de Lamartine et de sa femme. Elles ont d'un intérêt très inégal. Mais dans leur ensemble, elles illustrent bien quelques aspects fondamentaux de l'existence de l'homme de lettres, de l'homme politique, et de l'homme tout court. Son activité littéraire dans sa phase encore ascendante, à la veille de 1830, date de la publication des Harmonies et de l'élection à l'Académie française. La fin du voyage en Orient de 1832, endeuillé par la mort de Julia, sa fille unique. Sa carrière politique dans une de ses périodes les plus intenses, autour de 1840. Les travaux forcés littéraires de sa vieillesse enfin, au cours de deux années parmi les plus rudes qu'il ait connues, 1862 et 1863.

*

* *

Les relations d'amitié de Lamartine et de Victor Hugo remontent à 1821 ou 1822. A la parution des Méditations poétiques, en mars 1820, Hugo leur avait consacré dans le Conservateur littéraire un article plein d'enthousiasme, heureux de « lire enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! ». Mais les deux hommes ne se rencontrèrent que plus tard, peut-être chez Emile Deschamps qu'ils connaissaient tous deux ; ce fut le début d'une longue amitié. En juin 1823, Lamartine avait décliné l'offre de participer à la création de la Muse française, mais Hugo ne semble pas lui en avoir tenu rigueur, et, à la fin de 1824, Lamartine ayant décidé de se présenter à l'Académie, il essaya d'utiliser ses relations pour lui obtenir des voix. Mais Lamartine ne fut pas élu et retira de cette campagne manquée beaucoup d'amertume, comme en témoigne la correspondance échangée entre les deux hommes dans cette circonstance. En mai 1825, à l'occasion du sacre de Charles X qu'ils ont célébré en vers, les deux poètes reçoivent la Légion d'Honneur dans une promotion où ils figurent seuls. Pour l'été suivant, Hugo projetait

un voyage au Mont-Blanc en compagnie de quelques amis, voyage dont les frais seraient couverts par la publication d'une relation établie en commun. Chaque voyageur devait donner des vers, ou un récit, ou des dessins. On prévoyait dans le traité quatre méditations de Lamartine, mais celui-ci refusa. Il accueillit cependant les voyageurs au passage ; madame Victor Hugo nous a laissé le récit de cette visite à Saint-Point. Dans l'intervalle, Lamartine avait été nommé secrétaire de légation à Florence. Il rejoint l'Italie en octobre 1825 ; il va y passer près de trois ans. Au cours de cette période, les relations épistolaires entre les deux poètes s'espacent, mais ne s'interrompent pas. Ils échangent leurs ouvrages, ils se demandent leur avis, ils se dédient des vers. Rentré en France en septembre 1828, Lamartine s'installe dans sa Bourgogne natale après un bref passage à Paris où il rencontre Victor Hugo. Pendant ce long séjour à la campagne, il s'occupe d'administration rurale, il revoit les poèmes qu'il a rapportés d'Italie et qui constitueront les Harmonies, et surtout il accomplit son premier acte de politique locale en rédigeant, en janvier 1829, la pétition que les propriétaires de vignes du département de Saône-et-Loire adressent aux deux Chambres pour protester contre le poids des impôts sur le vin. Qu'on ne se trompe pas sur le sens de cette démarche. Déçu dans ses ambitions diplomatiques, Lamartine songe à démissionner. Dans un peu plus d'un an, il va atteindre l'âge de l'éligibilité, qui était alors de quarante ans ; et déjà, il se prépare à une carrière politique : « On s'occupe beaucoup de mon élection future. J'aurai un fort parti, si cela dure » écrit-il à son ami Virieu le 27 janvier¹. La presse parisienne s'étant fait l'écho de la démarche de Lamartine en faveur des vigneronns du Mâconnais, Victor Hugo lui écrit en ces termes le 27 février :

« (...) Il est beau de vous voir si à votre aise dans les choses positives, et vous commencez bien votre carrière d'homme public. Vous serez aussi puissant à la tribune que dans vos vers ; et c'est le plus éclatant démenti qu'on puisse donner aux gens de peu de valeur qui ne veulent pas que le génie se mêle des affaires et refusent l'intelligence à l'imagination. Vous avez cette double faculté, et vous arriverez de plain-pied de votre renommée de poète à la Chambre. Ce sera beau et bon.

En attendant, ne nous faites pas faute. Songez qu'il nous faut des vers et de nos vers. Ce siècle nie la poésie, et vous êtes encore le seul qui l'ait fait croire.

Quant à moi je lutte, vous le savez peut-être. Je suis en ce moment livré aux bêtes, mais je les laisse faire, et je pense à autre chose (...)»².

*C'est à cette lettre de Hugo que répond celle de Lamartine que nous publions ici.*³

Mars 1829

Mon cher ami. Je n'ai rien reçu de vos 3 derniers volumes et qui pis est

je n'en ai rien lu que ce que les journaux nous en ont jeté. Je n'ai plus de relation de librairie à Paris. Je n'ai pu me les procurer par Mâcon. Envoyez-les moi donc quand vous pourrez et tout simplement par la poste ou la diligence. J'en suis affamé.

Je vous remercie de vos consolations poétiques. J'en ai besoin ; je suis trop découragé pour rien imprimer de longtemps. Je n'ai à offrir que du médiocre ; or si le bois vert est traité si mal, que sera-ce du bois sec ?

J'écris très peu et presque point pour le temps présent. Si je vis, je laisserai un poème après moi ; le ridicule respectera la pierre d'une tombe, il flétrirait mes cheveux blancs. Mais il est bien douteux que je vive assez pour le terminer. Il me faut 15 ans !

En attendant il est possible comme vous dites que nous devenions députés : tant pis pour nous, tant mieux pour nos commettants. Je crois que nous pensons bien. Nous voulons l'ordre et nous estimons la liberté, nous respectons ce qui est respectable du passé, nous espérons ce qui est désirable de l'avenir. Nous savons surtout que la politique est une science expérimentale où les principes ne se jugent bien qu'aux conséquences, avec cela nous serons vous et moi sur les mêmes bancs, amis de la religion de conscience et non de la religion de police, de la monarchie de raison et non de la monarchie de préjugés, de la liberté de Platon et non de la liberté de Marius. Mais qui sait si on nous enverra là vous et moi ? Il y a tel chambellan impérial, barbouillé de phrases conventionnelles et flattant la populace aux dépens du bon sens, qui aura souvent plus de chances que nous. Ne nous fiez pas tant à l'élection. Elle est souvent aveugle. Regardez les académies.

Vous luttez contre les critiques ? Dites plutôt que les critiques luttent contre vous ? Ils présenteront bientôt comme Mr Arnault un mémoire au Roi pour défendre tout vers et toute idée qui ne pourra pas entrer dans la tête de Mr Campenon ou Parseval. A cette mesure où en serons-nous ? Peu importe tout ce bruit. C'est l'écume de la vague que vous fendez en avançant. Mais ce qui importe c'est d'écouter vos vrais amis, ceux que vous estimez vous-même. S'ils vous disent vous allez trop vite, vous faites fausse route, la contradiction vous irrite, le paradoxe vous tente, alors écoutez-les. Je vous écrirai mon avis sincère quand j'aurai lu. Vous êtes de ce petit nombre d'esprits dignes de la vérité parce qu'ils peuvent s'en servir. Aux autres il faut l'indulgence ou la flatterie complaisante, cela ne peut leur nuire et les console.

Adieu mon cher ami. Reposez-vous. Voyagez. Quittez Paris. Venez nous voir avec toute la famille au mois de juillet auprès de Dijon. Nous philosopherons, politiquerons, poétiserons à notre aise. Mille respects à Mme Hugo, mille amitiés à nos amis.

Lamartine

Lamartine reprend point par point les thèmes abordés par son correspondant, et il évoque successivement son activité poétique, ses ambitions po-

litiques et les démêlés de Hugo avec la critique. Les volumes auxquels il fait d'abord allusion correspondent à la première édition des Orientales, publiée dans la deuxième quinzaine de janvier, et qui, jointe à la quatrième édition des Odes et Ballades, parue deux mois plus tôt, constituait une édition collective en trois volumes des poésies de Hugo. Les journaux avaient en effet beaucoup parlé des Orientales, mais dans un sens peu favorable : la dernière partie de la lettre y reviendra. Ce qui suit, à première vue, peut surprendre : le poète se dit « trop découragé pour rien imprimer de longtemps ». Or, à cette date, la plupart des Harmonies sont écrites et prêtes pour l'impression. Mais dans les premiers jours de mars, ce n'est pas ce genre de poésie qui préoccupe Lamartine, c'est le grand poème des Visions dont il va entreprendre une nouvelle version. Mais l'inspiration se tarit au bout de deux cents vers, et il faut bien se résigner à mettre au net les Harmonies. « Ce n'est pas que j'aie peur des critiques » écrit-il le 21 mars à l'un de ses amis « mais j'ai peur de ne rien faire de bon. J'adore la poésie et je la respecte plus qu'autrefois : je crains de la profaner par des vers médiocres. »⁴ Le motif avancé ici est-il bien sincère ? Le 27 janvier, il a écrit à Virieu : « Je ne fais ni vers ni prose : le temps en est-il passé ? Je me sens bien plus apte à l'action et à la parole politique, et je m'en méprise. »⁵

Dans de telles dispositions, comment Lamartine n'aurait-il pas reçu comme un encouragement la déclaration prophétique que Hugo venait de lui adresser le 27 février ? Et dans sa réponse, pour rendre la politesse, il associe à sa future destinée parlementaire l'ami auquel, depuis quelques années, il est déjà associé dans la renommée poétique. Le programme politique qu'il esquisse ici est encore bien loin de celui que défendra à la Chambre, quelques années plus tard, le chef du parti social : la « liberté », sans doute, est estimable, mais « l'ordre » est nécessaire ; et la démagogie source de l'anarchie (« la liberté de Marius ») par dessus tout est détestable. Charles X ne s'y était pas trompé quand, quatre ans plus tôt, il leur avait accordé la Légion d'honneur : vous êtes décorés, leur avait précisé alors la lettre officielle du srintendant des Beaux-Arts, pour les « nobles efforts que vous n'avez cessé de faire pour soutenir la cause sacrée de l'autel et du trône. »⁶ C'est dans son discours de réception à l'Académie, un an plus tard, que Lamartine, qui n'a encore jamais exprimé publiquement une opinion politique, trouvera l'occasion de déclarer son attachement à la Charte et à la liberté de la presse, optant ainsi ouvertement pour le libéralisme. Dans l'été de 1831, il va tenter, par une triple candidature, de se faire élire député. Mais la révolution de juillet 1830 est venue dans l'intervalle modifier complètement les positions sur l'échiquier politique. Comme le dit très bien Henri Guillemin, « Si Charles X était resté sur le trône, Lamartine aurait eu de sérieuses chances d'être élu... Il eût fait figure de royaliste modéré, de légitimiste fidèle mais ami en même temps de la liberté. A présent, la situation est renversée. Le libéralisme vient de faire un tel bond en avant que Lamartine est dépassé. Il est du parti des vaincus. »⁷ Et comme il semble le prévoir ici, il sera triplement battu, à Mâcon, à Toulon

et à Dunkerque. L'allusion au caractère «aveugle» de l'élection et aux «académies» montre combien, après cinq ans, il est encore affecté par son échec de 1824 à l'Académie Française. Mais sa revanche est proche puisqu'il sera élu le 5 novembre 1829, au premier tour, par 19 voix contre 14.

Dans sa lettre du 27 février, Hugo disait combien il trouvait rudes les attaques de la critique ; il se sentait «livré aux bêtes». Au cours des semaines précédentes, la critique s'était en effet déchaînée sur deux fronts. D'abord contre les Orientales, auxquelles Le Globe, parmi d'autres journaux, avait consacré un article très sévère ; mais aussi contre Le Dernier Jour d'un condamné, publié au début de février et éreinté avant même sa publication par le même Globe, et par La Quotidienne sous la plume de Jules Janin. Et tout autant que des attaques de ses adversaires déclarés, Hugo avait dû être blessé par le caractère assez mollement élogieux des articles rédigés par ses propres amis, comme Nodier dans les Débats, aussi bien à propos des Orientales que du Dernier Jour. Lamartine, qui a connu une déception du même genre en 1823 avec le demi-succès des Nouvelles Méditations et en 1825 avec son Childe Harold, s'efforce de lui rendre courage et trouve pour exprimer sa pensée une belle image : «C'est l'écume de la vague que vous fendez en avançant». C'est aussi pour lui l'occasion de prendre à partie quelques têtes classiques de l'Académie, symboles d'étroitesse d'esprit et de conservatisme littéraire. Arnault et Campenon avaient ce point commun d'être d'anciens émigrés ralliés à l'Empire après Brumaire. Mais Arnault présentait la rare particularité, avec son collègue Etienne, d'avoir été exclu de l'Académie en 1815 pour cause de bonapartisme ; et moins d'un mois plus tard, le 2 avril 1829, les deux hommes allaient être réélus par la noble institution ! Arnault en deviendra même le secrétaire perpétuel. Le «mémoire au Roi» auquel Lamartine fait allusion évoque une initiative par laquelle Arnault et quelques autres dramaturges classiques venaient de se signaler en janvier précédent. Alarmés par la représentation prochaine du drame de Dumas Henri III et sa cour à la Comédie-Française, ils avaient adressé à Charles X une pétition demandant l'interdiction du Théâtre-Français, sanctuaire de la traduction, aux drames romantiques. Mais si Hugo doit tenir pour insignifiant le bruit d'une certaine critique, dit encore son correspondant, il lui faut en même temps être attentif à l'opinion de ses «vrais amis». Lamartine, bien sûr, est de ceux-là. Et fort habilement il laisse entendre, avant même d'avoir lu, qu'il est possible que sur certains points - «vous allez trop vite»... «le paradoxe vous tente» - les critiques des vrais amis rejoignent celles de la meute malveillante des jaloux.

D'emblée, Lamartine avait été effrayé par les audaces littéraires de Hugo. Dès 1823, après avoir lu Han d'Islande, il lui écrivait : «soit dit en passant, je le trouve aussi trop terrible ; adoucissez votre palette ; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit ; vous frappez trop fort : je vous dis ce mot pour l'avenir, car vous en avez un...»⁸. Et ceci encore en décembre 1826, après avoir reçu les Odes et Ballades : «un conseil sévère encore

que je veux en ami vous répéter : ne cherchez pas l'originalité ! (...) Visez au simple plus qu'au sublime et vous serez plus sublime encore. Je vous dis ces deux mots au sujet des ballades»⁹. Quel a été, en 1829, l'«avis sincère» de Lamartine sur les Orientales ? Hugo a-t-il eu connaissance de cet avis ? On n'en trouve pas trace dans ce qui a été conservé de leur correspondance. Mais nous connaissons tout de même le sentiment de Lamartine, parce que celui-ci l'a confié quelques mois plus tard à son ami le plus intime, Aymon de Virieu. Dans une lettre du 1er août 1829, il lui annonce qu'il complète son recueil des Harmonies avec quelques pièces «d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel». Et pour mieux caractériser cette nouvelle manière, il précise «Ce n'est pas du romantisme à la Hugo, c'est quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus dénué d'affectation de costume et de style»¹⁰. Voilà l'avis sincère de Lamartine à cette date. Dans les années suivantes, l'échange de lettres se poursuivra de façon plus ou moins régulière entre les deux poètes, au moins jusqu'en 1849. Après le coup d'Etat, c'est l'exil à l'étranger pour Hugo et une sorte d'exil intérieur pour Lamartine, atteint peu à peu par l'indifférence et par l'oubli de ses contemporains. Abusé par quelques phrases assez banales sur Les Voix intérieures ou d'autres recueils lyriques, Hugo n'a probablement jamais soupçonné le véritable jugement que portait Lamartine sur ces premiers recueils. La divergence fondamentale entre les deux hommes en matière littéraire et politique, elle finira par se manifester à propos de Châtiments, et elle éclatera au grand jour à l'occasion de la publication des Misérables. Leur amitié de quarante ans en souffrira beaucoup, mais le désaccord n'ira pas jusqu'à la rupture.

*
* *

Nous remontons maintenant en arrière, à cet été de 1832 où Lamartine réalise un vieux rêve : il entreprend le voyage en Orient qu'il projetait depuis des années. Il s'embarque le 10 juillet sur un brick de 250 tonneaux, l'Alceste, loué à l'armateur Bruno Rostand¹¹ et commandé par le capitaine Blanc, originaire de La Ciotat, avec lequel les Lamartine vont nouer des relations très amicales. Le voyage avait failli ne pas avoir lieu. A la fin de mai en effet, au moment du départ de Mâcon, Julia, la fille de Lamartine, qui avait les poumons fragiles, avait été victime d'un brutal accès de tuberculose. Les médecins l'avaient déclarée en danger, et déconseillé un départ immédiat. Le père avait hésité longtemps, envisageant un moment de confier Julia à sa tante, Madame de Cessiat. Finalement, il décida de l'emmener, pensant que le climat méditerranéen lui serait bénéfique. En dehors de sa femme et de sa fille, il était accompagné de quelques amis dévoués. Le début du voyage se déroula dans l'euphorie, et après des escales à Malte, à Nauplie, au Pirée, à Rhodes et à Chypre, les voyageurs débarquèrent à Beyrouth le 6 septembre 1832. Le 1er octobre, Lamartine et ses amis se mirent en route pour aller visiter Jérusalem et les Lieux Saints. A son grand regret, sa femme

ne put l'accompagner, car la santé de Julia était encore fragile et n'aurait pas supporté les fatigues de l'expédition. Le voyageur fut de retour le 5 novembre et trouva sa fille en meilleure santé qu'il ne s'y attendait. Ce n'était malheureusement qu'une rémission trompeuse. Saisie au début de décembre par un nouvel accès de «catarrhe suffocant», Julia fut emportée en quelques jours. Elle n'avait pas onze ans et elle était l'unique enfant des Lamartine. Commencé dans la joie, le beau voyage se terminait en tragédie. Marianne ne se remettra jamais de la perte de sa fille. Et chez le père aussi, quelque chose s'est brisé.

Il n'était pas question d'entreprendre en hiver le voyage de retour. Lamartine, qui avait l'intention de ramener à Saint-Point le corps de son enfant, lui fit embaumer et déposer dans un caveau du couvent des Capucins de Beyrouth. Puis on attendit le printemps et le retour de l'Alceste, reparti pour Marseille avec une cargaison de blé. En mars, les Lamartine et leurs compagnons allèrent visiter Baalbek et poursuivirent jusqu'à Damas. Au début d'avril, l'arrivée du capitaine Blanc et de son navire était imminente. Lamartine avait pris la décision de faire rapatrier le corps de Julia par l'Alceste, et, pour épargner à Marianne cette funèbre compagnie, de s'embarquer avec elle sur un autre navire. Comme il s'apprêtait à entreprendre une dernière excursion pour voir les fameux cèdres du Mont Liban - à l'époque, c'était un véritable expédition -, il rédigea avant de partir, à l'intention du capitaine Blanc, la lettre d'instruction suivante :

Beyrut, 2 avril 1833

N^o1

Instructions pour M. le capitaine Blanc
par M. de Lamartine

M. le capitaine Blanc, aussitôt qu'il sera arrivé à Beyruth, embarquera tous les colis et effets personnels qui appartiennent à M. de Lamartine ou aux personnes qui l'accompagnent.

Il ira se présenter à M. H. Guys consul de France en Syrie et s'entendra avec lui pour l'embarquement et transport en France du dépôt confié aux capucins de Beyruth. Il priera M. Guys, qui a bien voulu se charger de cette douloureuse démarche, de vouloir bien encore assister à ce transport de terre au bâtiment. Il placera ce dépôt dans un endroit secret du navire pour que Mme de Lamartine ne puisse pas se douter que le bâtiment rapporte le corps de son enfant. A son arrivée en France, il relâchera d'abord à La Ciotat, et déposera ces chères répliques soit chez lui soit dans une chapelle de la ville, jusqu'au jour où M. de Lamartine viendra les chercher et les transporter au tombeau de sa famille. M. Guys remettra à M. Blanc un certificat pour constater la nature du dépôt, l'embaumement du corps, et, afin que les restes ne soient pas profanés par la visite des douanes, il fera le transport à

terre avec le moins de publicité possible et ordonnera la chose de manière à ce qu'à son arrivée à La Ciotat M. de Lamartine puisse retirer le corps sans cérémonies publiques et sans démarches officielles.

M. le capitaine Blanc partira de Beyruth aussitôt qu'il aura chargé les objets appartenant à M. de Lamartine et se rendra immédiatement à Marmorizza sur la côte de Casamanie vis-à-vis Rhodes. Il y attendra M. de Lamartine jusqu'à ce que celui-ci y arrive sur le bâtiment du capitaine Coulonne. Le projet de M. de Lamartine est d'arriver dans cette rade (de Marmorizza) dans les derniers jours de mai ou dans les premiers de juin. Mais il est très possible que, renonçant à sa course d'Egypte, il y arrive beaucoup plus tôt ; ainsi, il désire que M. Blanc ne tarde point à s'y rendre, même avant le 15 mai. Si M. de Lamartine n'y était pas arrivé les premiers jours de juin, M. Blanc l'y attendra jusqu'à ce qu'il y arrive, quelle que soit la longueur de ce délai.

Arrivé à Marmorizza, M. Blanc s'informerait des chevaux et équipages de M. de Lamartine qui doivent y arriver de leur côté par terre et l'y attendre aussi indéfiniment, et il rendra à M. Altéras chargé de la conduite de ces équipages tous les services même pécuniaires qu'exigerait la circonstance. Le projet éventuel de M. de Lamartine est de prendre ses chevaux à Marmorizza pour se rendre par terre à Smyrne, où M. Blanc viendrait de son côté.

M. Blanc ira voir à Beyruth M. le consul de Sardaigne et recevra de lui, s'il y a lieu, la somme provenant de la vente de son mobilier pour la remettre à M. de Lamartine.

M. de Lamartine qui réglera sa marche d'après les circonstances fera part directement à M. Blanc à Marmorizza de ses intentions ultérieures à l'égard de son bâtiment.

Al. de Lamartine

Si M. de Lamartine arrivait le premier à Marmorizza, il y attendra M. Blanc ou lui laisserait quelqu'un pour l'attendre et le diriger.

On imagine ce que pouvait être l'état d'esprit du malheureux père quand il s'efforçait de régler au mieux les dispositions administratives nécessaires au transport du corps de son enfant dans de bonnes conditions. On comprend qu'il ait souhaité être absent de Beyrouth au moment de l'embarquement du petit cercueil sur l'Alceste, et qu'un autre que lui se chargeât des indispensables formalités. Il avait pensé tout naturellement à Guys, non seulement en raison de sa qualité de consul de France, mais parce qu'il avait sympathisé avec lui dès leur première rencontre à Marseille dans les jours qui avaient précédé le départ. Mais il lui fallait aussi arrêter les dispositions de son propre voyage de retour. Dès le mois de janvier, quelques semaines après la mort de l'enfant, il avait écrit à sa tante à propos de Marianne : « Mon projet actuel est de la ramener par Constantinople, Vienne et Turin, de la laisser à Turin cinq ou six semaines..., et de revenir d'abord seul pour supporter le premier coup et lui sauver les plus tristes spectacles. J'irais la prendre ensuite et la ramener à Saint-Point ». Les plus tristes spectacles, c'était évidemment

le transport du corps de Julia à Saint-Point et son dépôt dans le caveau familial. En ce début d'avril, Lamartine n'a pas changé d'avis sur l'itinéraire. Mais il y a un point sur lequel il hésite encore, c'est le voyage en Egypte auquel il avait déjà dû renoncer une fois et qui lui tenait à cœur. Une lettre du 23 avril adressée au consul général de France à Alexandrie nous le montre décidé à faire le détour¹³ ; au dernier moment, il y renoncera. Le 20 avril 1833, les voyageurs embarquèrent donc à Beyrouth sur la Bonne-Sophie, un autre brick commandé par le capitaine Coulonne. Le 22 ils étaient à Jaffa, et Madame de Lamartine en profita pour se rendre à son tour aux Lieux Saints. Puis par Rhodes, Smyrne et les Dardanelles, ils arrivèrent à Constantinople. Les instructions données au capitaine Blanc avaient été respectées. «En mer, devant Rhodes, Lamartine et sa femme ont vu s'approcher d'eux ce navire où Julia riait hier, où il n'y avait plus qu'un petit cadavre» (H. Guillemin). Les voyageurs se reposèrent près de deux mois à Constantinople, puis reprirent la route le 25 juillet. Par la Bulgarie, où Lamartine faillit mourir, Belgrade, Vienne, Stuttgart et Strasbourg, ils regagnèrent Mâcon où ils arrivèrent le 18 octobre. A la fin du mois, Lamartine se rendit seul à Marseille pour chercher le corps de Julia. Ce furent «huit jours de rêve horrible». Le 5 novembre, de Monceau, il écrit à son ami Cazalès : «Hélas ! c'est la nuit dernière que je suis revenu avec tout ce que la mort pouvait me rendre. J'ai porté moi-même et déposé sur le cercueil de ma mère le cercueil de cet ange que vous avez connu et aimé. Tout mon passé, tout mon avenir dorment ensemble»¹⁴.

On comprend que des circonstances aussi douloureuses aient resserré les liens qui s'étaient établis entre les Lamartine et le capitaine Blanc. Dès le mois de juillet 1833, pendant l'escale à Constantinople, Marianne de Lamartine, malgré son chagrin, tenait à offrir au commandant de l'Alceste un témoignage palpable de sa sympathie. Les quelques mots qu'elle lui adressa à cette occasion permettent d'apprécier une fois de plus la simplicité et le naturel de l'épouse du grand homme qui, on le sait, dessinait et peignait agréablement.

J'ai trouvé dans mon portefeuille un petit dessin que j'avais fait dans des temps heureux de ma vie ; c'est une vue d'après nature d'une villa de Livourne où j'ai passé des jours dont le souvenir ajoute encore s'il est possible à mon inconsolable douleur. J'ai pensé, mon cher capitaine, qu'il pouvait vous faire plaisir. C'était mon intention de vous faire un tableau qui aurait été bien plus présentable. Mais le malheur qui m'a accablée me rend à jamais impossible de m'occuper de peinture ou autre chose - et dans ce moment je n'ai que ce faible souvenir à vous offrir. Mais je suis sûre qu'il vous retracera une image ineffaçable chez vous et pourra vous rappeler tous les sentiments bien vrais et bien profonds dont je vous prie d'agréer l'assurance.

M.E. de Lamartine

Constantinople, 11 juillet 1833

Dans les mois qui suivirent, les Lamartine prirent l'habitude de s'adres-

ser au capitaine Blanc pour lui confier diverses commissions liées à son activité de navigateur. Marianne se chargeait alors tout naturellement de la correspondance, comme en témoigne cette nouvelle lettre :

Nous avons bien des remerciements à vous faire, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de faire si bien nos commissions. Ce sera un plaisir pour moi d'avoir le tapis que vous me rapportez. Il me rappellera nos charmantes promenades dans votre canot dont je jouissais tant lorsque je pouvais jouir encore de quelques chose - et mon mari recevra avec beaucoup de plaisir le vin de Chypre dont il aime à régaler ses amis. Celui que vous nous avez donné est véritablement le meilleur vin du monde et très estimé par les connaisseurs.

Je suis bien fâchée que vous ayez retrouvé Mme Blanc si souffrante ; le plaisir de vous revoir l'aura bientôt remise à ce que j'espère. Je vous prie de lui offrir mes empressés compliments. Si vous aviez assez de loisir pour venir nous voir, combien nous serions contents de vous recevoir. Nous n'irons à Paris que pour le mois de janvier.

Mon mari vous fait mille amitiés.

Agréez tous mes sentiments.

M.E. de Lamartine

P.S. : Lorsque vous serez hors de quarantaine et que vous aurez le loisir de vous en occuper, nous vous prions d'avoir la bonté de nous expédier le vin et le tapis à Mâcon et de faire suivre les frais.

29 septembre (1834)

St Point près Mâcon, Saône-et-Loire.

Touché sans doute par le geste de Marianne qui, dans la période la plus cruelle de son deuil, avait pensé à lui donner un dessin de sa main en souvenir, le capitaine Blanc ne voulut pas être en reste de bons procédés, et il offrit le tapis que sa correspondante attendait avec impatience. Celle-ci accepta le présent avec simplicité, mais se trouva en même temps fort embarrassée pour charger le brave capitaine d'une nouvelle commission du même genre :

Je viens de recevoir, Monsieur, le joli tapis que vous avez été assez aimable pour m'envoyer. Si j'avais pu prévoir que vous vouliez me l'offrir, je n'aurais jamais eu l'indiscrétion d'exprimer le désir d'en avoir un. Mais enfin, puisque vous avez connu mon goût et que vous êtes allé au devant, il ne me reste qu'à vous en remercier bien sincèrement et vous dire que je le trouve charmant et qu'il me sera précieux venant de vous. Le vin est arrivé en même temps, mais comme on l'a déposé à Mâcon chez mon beau-père, je ne l'ai pas encore reçu. Mais Monsieur de Lamartine vous fait bien des remerciements d'avoir eu la bonté d'exécuter sa commission et vous envoie un mandat sur M. Rostand pour rembourser vos frais.

J'espère que ma lettre vous parviendra avant votre départ, afin de joindre nos vœux à ceux de tous vos amis pour le succès de votre nouveau

voyage. Je compte sur votre promesse de venir nous voir à notre prochain retour à notre campagne où nous serons heureux de vous recevoir. Je regrette bien que la santé de Madame Blanc soit si faible ; la mienne l'est aussi et même dans ce moment M. de Lamartine est souffrant aussi d'une espèce d'errécipelle (*sic*) qui l'a retenu au lit huit jours. Mais je crois que cela tire à sa fin et qu'il pourra bientôt partir pour Paris où il a hâte d'arriver pour sa session des Chambres. Nous étions tout prêts à partir lorsque cette maladie l'a pris.

J'ose à peine vous parler de nouvelles commissions puisque vous les outrepassiez ainsi. Et cependant c'est si tentant de profiter d'une occasion de faire venir des pays éloignés des objets qu'on a admirés sur les lieux que je ne puis m'empêcher encore de vous dire que, si vous touchiez en Egypte ou que vous trouviez sur votre route des nattes d'Alexandrie, je vous serais bien obligée de faire pour moi l'acquisition d'un petit ballot pour tapisser le plancher d'un pavillon oriental dans le jardin de St Point où Monsieur de L. fume souvent sa pipe arabe. Je ne voudrais pas les nattes les plus fines qui s'usent tout de suite, mais des nattes un peu fortes avec des pailles ou des joncs de couleur mêlés avec les blancs. Voilà ma seule commission, et j'abuse de votre complaisance pour vous la donner en cas que cela se trouve exécutable sans vous donner trop de peine.

Adieu, Monsieur, mille amitiés et bons souhaits de vos vrais amis et encore mille remerciements.

Ma. A. de Lamartine

St Point, 23 nov. 1834.

Plusieurs hôtes de Saint-Point nous ont conservé le souvenir de ce que Madame de Lamartine appelle un peu pompeusement ici le «pavillon oriental» : «un large divan de mousse, pas plus élevé que ceux de l'Orient ; des nattes sur le plancher ; un hamac et deux côtés à ciel ouvert, laissant voir le paysage. On y affecte un genre artiste et bon enfant, qui ne plaît pas à tout le monde : malgré les femmes on fume du tabac d'Orient, et Marianne s'agenouille devant les fumeurs pour allumer les chibouques»¹⁵. En cette fin de novembre 1834, Lamartine achève en Mâconnais un long séjour qui a été fort rempli : il a terminé la rédaction du Voyage en Orient et bien avancé Jocelyn, cela au milieu de ses occupations rurales et d'un incessant défilé d'invités. Il s'apprête à regagner Paris pour la session de la Chambre, où les électeurs l'ont renvoyé en juin pour un nouveau mandat, aussi bien à Bergues qu'à Mâcon. L'année 1835 va passer très vite dans un tourbillon d'activités politiques, littéraires et mondaines, et nous le retrouvons un an plus tard à Mâcon au moment où le capitaine Blanc vient sans doute de se rappeler au bon souvenir de ses amis, comme il ne manque jamais de le faire quand il séjourne en France. C'est alors Lamartine lui-même qui prend la plume, pour charger le commandant de l'Alceste d'une nouvelle commission.

Mon cher capitaine,

Mme de Lamartine se souvenant de votre obligeance et de vos offres me charge de vous prier de lui faire une commission difficile et de la faire aussi promptement que vous le pourrez.

Vous êtes propriétaire d'oliviers, vous connaissez la bonne huile.

Envoyez-nous deux barils contenant chacun environ 25 bouteilles de la meilleure.

Un des barils adressé par le roulage à M. de Lamartine à Mâcon.

Le second adressé à M. de Lamartine, rue de l'Université n° 82 à Paris.

Vite un mot de réponse. Mille amitiés.

Lamartine

La note des frais à vous rembourser.

(cachets postaux : Mâcon 23 nov. - Marseille 26 nov. 1835).

On voit que la commission, cette fois-ci, s'adressait au propriétaire provençal et non plus au navigateur d'Orient. Le capitaine Blanc s'acquitta sans doute avec diligence de ce qu'on attendait de lui et de nouveau un an plus tard, ponctuellement, il faisait connaître son retour à ses amis et leur annonçait un envoi de ce vin du Liban que Lamartine appréciait particulièrement. Il reçut alors la réponse suivante :

Mâcon, 23 nov. 1836

Mon cher capitaine,

Mille remerciements de votre bon souvenir. Le nôtre vous restera toujours fidèlement attaché. Trop de souvenirs se rattachent en nous à celui-là pour qu'il soit jamais oublié. Vous ne conduisiez que des passagers et vous avez ramené des amis. Cela doit vous arriver souvent.

Puisque vous avez pensé au vin d'or et que l'excellent M. Auman vous a aidé à m'en procurer, adressez-le à M. de Lamartine à Mâcon Saône-et-Loire par voie de roulage bien sûre et adressez aussi la note de ce que je vous devrai en tout pour cela.

Nous avons reçu les barils excellents d'huile en leur temps. Vous les devons-nous ? J'ai dans l'idée que nous avons payé pour cela quelque chose à M. Rostand. Mais je n'en suis pas sûr.

Ma femme recevra avec empressement les nattes égyptiennes à votre retour. Avez-vous toujours le même navire ? Dès que j'aurai quatre mois libres, je vous demanderai de me mener en Egypte. J'attends pour cela que la Chambre soit dissoute et que j'aie le bonheur de n'être pas réélu.

Nous sommes à la campagne, menant la vie de paysans et cultivant à force des vignes et des prés tandis que vous labourez des lames.

Adieu et amitiés.

Lamartine

Voici un mot de réponse pour M. Guys à Jaffa. Faites-le lui tenir.

Au milieu des formules anodines, on voit affleurer ici, dans les dernières phrases, un découragement que confirment toutes les lettres de la même époque. Ainsi celle que Lamartine a adressée un mois plus tôt à l'un de ses collègues de la Chambre, et où l'on peut lire ceci : «Je suis seul, malade et triste, estropié de l'âme et du genou ! Je n'irai qu'au 24 décembre à Paris. Je voudrais n'y aller jamais ! Je fais de près et des terres et quelques mauvais vers de temps en temps»¹⁶. Lamartine regagna Paris le 22 décembre. Mais dès son arrivée, la luxation du genou dont il souffrait depuis deux mois se transforma en «rhumatisme articulaire aigu inflammatoire» qui s'étendit à l'autre jambe et le cloua au lit pendant de longues semaines¹⁷. C'est donc de son lit, mais de sa main, qu'il écrivit au capitaine Blanc qui, dans l'interval, avait sans doute fait connaître le montant exact de ce qui lui restait dû non seulement pour le vin d'or, mais pour l'huile de l'année précédente. Comme à l'habitude, le règlement se fait par l'intermédiaire de Bruno Rostand, l'armateur marseillais propriétaire de l'Alceste :

Paris, le 18 janvier 1837

Je m'empresse de vous adresser 540 F., montant de ce que vous avez eu la bonté d'avancer pour moi 1^o pour vin d'or et
2^o pour huile 1836

Je vous les adresse sous forme de mandat que je prie votre ami et le mien M. Rostand de vous payer en tirant sur moi la même somme ici à Paris.

Je suis bien reconnaissant de toutes vos bontés et amitiés pour nous. Nous y répondons par toute la nôtre. L'été prochain nous espérons vous revoir en Provence et je désire bien en Egypte plus tard.

Recevez, mon cher capitaine, l'assurance de tous mes sentiments.

Lamartine

On voit que Lamartine envisageait alors un voyage en Provence pour l'été de 1837, mais il ne put donner suite à ce projet. En 1838 et en 1839, de sérieux embarras financiers l'empêchèrent de quitter le Mâconnais. Ce ne fut donc qu'en juillet 1840 qu'il retourna en Provence. Il s'arrêta à Marseille, mais nous ne savons pas s'il eut l'occasion de rencontrer le capitaine Blanc, à supposer que celui-ci séjournât en France à cette époque. Quant au voyage en Egypte, toujours projeté et toujours remis, c'est assurément le manque d'argent qui au cours de ces années empêcha Lamartine de l'entreprendre.

*
* *

Les trois billets qu'on va lire maintenant ne présentent pas le même

intérêt littéraire et humain. Ecrits en 1839 et en 1840, ils ont cependant le mérite de nous donner une idée de l'intense activité de l'homme politique. A cette date, Lamartine est en train de parvenir au sommet de sa réputation parlementaire. En mars 1839, après la dissolution de la Chambre, il a été une fois de plus brillamment réélu à Mâcon. A Paris, il est considéré comme un des meilleurs orateurs de l'Assemblée. Il monte à la tribune pour intervenir dans la discussion sur les sujets les plus divers. Au cours de cette session de 1839, l'un de ses succès les plus retentissants, il l'a obtenu le 1er juillet avec son discours sur les affaires d'Orient, question de politique étrangère qui n'était pas nouvelle, mais qui était en train de repasser au premier plan de l'actualité et qui allait s'y maintenir longtemps. Les hostilités qui venaient de reprendre entre le sultan Mahmoud et le pacha d'Egypte Méhémet-Ali menaçaient la paix de l'Europe. La victoire du Sultan livrait l'Egypte et la Méditerranée sans contrepoids à l'Angleterre ; sa défaite amenait la Russie à Constantinople. Lamartine préconisait une diplomatie hardie sans être belliqueuse, qui ne donnerait son appui ni à la Russie ni à l'Angleterre, mais saisirait l'occasion pour faire de la France une grande puissance méditerranéenne. Le 17 juillet, épuisé par la session qui vient de s'achever, il regagne avec soulagement le Mâconnais pour la durée des vacances parlementaires. Il ne perd pas de vue pour autant l'actualité politique, comme le montre ce billet qu'il adresse à Paris au directeur de La Quotidienne :

Confidentielle

M. de Lamartine a l'honneur d'adresser à M. le Directeur de *La Quotidienne* le morceau ci-joint sur la crise actuelle. Il désire que la presque conformité de son point de vue avec celui de son honorable collègue et ami M. le Duc de Valmy, l'engage à donner quelque publicité à des idées qu'il croit vraies et qu'il espère utiles. Il prie M. le Directeur de *La Quotidienne* d'agréer l'assurance de sa haute considération.

Lamartine
Mâcon 22 août 1839

Le billet n'est pas de la main de Lamartine, probablement parce que plusieurs billets libellés à peu près dans les mêmes termes ont dû, en cette occasion, être envoyés à d'autres journaux parisiens, et que c'est un secrétaire qui s'est chargé du travail. Le «morceau» annoncé est à coup sûr un extrait de son discours à la Chambre ou un article directement repris de ce discours. Lamartine, comme tous les hommes politiques de son temps, usait habituellement du procédé. Il en usait même plus que d'autres, car il était depuis longtemps convaincu de l'incomparable puissance de la presse pour propager les idées politiques et leur donner ce retentissement que la tribune de la Chambre ne pouvait seule leur assurer. Le plus souvent, c'est à son ami Girardin, le directeur de La Presse, qu'il s'adressait en priorité. Mais, selon les circonstan-

ces, beaucoup d'autres journaux pouvaient être mis à contribution, comme on le verra dans la lettre suivante. L'occasion ici, pour accéder aux colonnes de *La Quotidienne*, journal royaliste, c'est la concordance de son point de vue avec celui de son collègue député, le duc de Valmy, qui avait pris la parole avant lui à la Chambre dans la discussion du 1^{er} juillet.

Un an plus tard, Lamartine publie dans le *Journal de Saône-et-Loire*, à partir du 28 août 1840, sous le titre *La Question d'Orient*, la guerre, le ministère, quatre articles retentissants. Il y fait l'historique de la question d'Orient et rejette sur le ministre Thiers la responsabilité des complications redoutables qui pouvaient résulter de sa politique belliqueuse. A la fin de septembre, il réunit en brochure ces quatre articles et quatre discours qu'il avait précédemment prononcés à la Chambre sur le même sujet. L'ensemble est précédé d'une préface politique et publié sous le titre *Vues*, discours et articles sur la question d'Orient. Le 8 octobre, le gouvernement adresse aux puissances européennes une note précisant que la France ne permettrait pas que Méhémet-Ali soit dépossédé de la souveraineté sur l'Égypte. Le 20 octobre, en désaccord avec Louis-Philippe qui cherchait une voie honorable pour abandonner l'escalade de la guerre, Thiers donne sa démission. Les Chambres sont convoquées pour le 28 octobre, et, le 29, Soult succède à Thiers ; mais l'homme fort du gouvernement, c'est Guizot, ministre des Affaires étrangères. A l'ouverture de la session parlementaire, la question d'Orient est au centre de la discussion sur l'adresse. Le vote de la Chambre devait décider de la paix ou de la guerre. Lamartine était évidemment attendu à la tribune. Dans les jours qui précèdent son intervention, il s'efforce de donner la plus large publicité à la brochure qu'il a publiée quelques semaines plus tôt. La lettre qui suit, écrite par Madame de Lamartine, nous montre combien l'épouse était une collaboratrice efficace et dévouée aussi bien dans les affaires politiques que dans le domaine proprement littéraire. Le destinataire était sans doute un homme de librairie chargé de la diffusion de la brochure.

Monsieur,

J'ai la promesse d'un article à *la Quotidienne* ; il faut que vous ayez la bonté d'y envoyer 2 exemplaires au journal et y prendre une simple annonce.

M. Aimé Martin m'a promis la même chose dans *les Débats*. C'est chez M. Aimé Martin, 15 rue des Petits-Augustins, qu'il faudra porter les exemplaires et convenir du jour où vous désirez l'article.

M. de Girardin en fera autant dans *la Presse* et M. Lourdoueix dans *la Gazette de France*. Veuillez bien vous entendre avec ces personnes pour l'annonce et le jour.

Avez-vous vu M. Moreau ? et êtes-vous d'accord avec lui pour la publication dont nous avons causé chez moi il y a quinze jours ? Lui aussi fera un article dans *l'Univers*.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.
M.E. de Lamartine

Paris
samedi

(adresse :)

(cachet postal : 21 novembre 1840)

Monsieur Lecoffre
n°8 rue Pot-de-Fer St Sulpice
Paris.

Aimé Martin est, à cette date, un des amis les plus intimes de Lamartine. Dès 1836, c'est lui qui avait reçu du poète le soin de présenter Jocelyn aux lecteurs des Débats ; il collaborait également à d'autres journaux. Les relations privilégiées que Lamartine entretenait depuis longtemps avec Emile de Girardin et avec Delphine Gay, devenue Madame de Girardin, lui ouvraient largement les colonnes de La Presse. La Gazette de France ne lui était pas toujours hostile, bien qu'il en pensât beaucoup de mal, et, en 1840, L'Univers n'était pas encore le journal de Louis Veuillot dont l'hostilité tenace poursuivra, jusqu'à sa mort, l'homme de février 1848. Lamartine intervient à la tribune le 1er décembre, dans une discussion passionnée par des débats personnels entre Thiers et Guizot. De la façon la plus pressante, il incite la Chambre à donner son appui au nouveau ministère pour inaugurer une politique nouvelle, une politique de paix, même contre l'avis d'une grande partie de l'opinion publique, toujours cocardière, car «s'il y a plus d'action, de mouvement, de popularité, de révolutions dans la guerre, permettez-moi de le dire, il y a cent fois plus de vrai patriotisme dans la paix !»¹⁸. Sept mois plus tard, en juillet 1841, la réconciliation de la France avec l'Europe sera marquée par la signature de la Convention des Détroits.

Le court billet suivant, qui date de la même période de la vie de Lamartine, nous apporte un écho de son activité départementale, dont il savait très bien qu'elle était essentielle pour sa carrière d'homme politique. Conseiller général de Mâcon dès 1833, il le restera pendant dix-neuf ans et s'intéressera toujours de très près aux affaires de sa ville natale, même s'il refuse d'en occuper la mairie qui lui est proposée à plusieurs reprises.

Mr de Lamartine, député, ne pouvant pas accompagner ce matin Mr Defranc maire de Mâcon, prie Monsieur Parent de vouloir bien le recevoir sans lui ainsi qu'il le lui a promis hier.

Lamartine

29 mai
(adresse :)
Monsieur Parent,

Secrétaire Général de la Justice
Rue Neuve du Luxembourg
à 11 heures.

La date est incomplète, mais le billet est certainement de 1839 ou de 1840. Sans doute s'agit-il d'appuyer une démarche ou une requête présentée par Defranc, maire de Mâcon, que Lamartine connaissait bien. Alfred de Vigny, moins au fait que Lamartine des réalités de la politique quotidienne, note le 29 novembre 1834 dans son Journal d'un poète : «Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres, députés des Français»¹⁹. S'il n'est pas question ici d'un bureau de tabac, la personnalité du destinataire, «secrétaire général de la Justice», donne à penser que la démarche concerne la nomination d'un magistrat dépendant de ce ministère. Il pourrait alors s'agir de la désignation d'un juge de paix, Lamartine étant intervenu à la même époque en faveur de son ami mâconnais Ronot, qui désirait obtenir cette fonction.

*
* *

Après 1851 et l'abandon de toutes ses fonctions officielles, à l'écart de la politique comme de la poésie, Lamartine va se consacrer tout entier aux travaux forcés littéraires qui, selon lui, devaient lui permettre de rembourser les énormes dettes qu'il avait accumulées. Dès 1849, il s'était fait son propre éditeur, en proposant au public d'acquérir par souscription une nouvelle collection de ses œuvres. C'est à cette occasion qu'il prit l'habitude de s'adresser directement à ses lecteurs, en leur adressant des circulaires manuscrites tirées à la pierre en un grand nombre d'exemplaires²⁰. Présentées sous forme de lettre personnelle, ces circulaires donnaient ainsi à leurs destinataires l'illusion d'avoir reçu une lettre autographe. L'écriture n'est jamais celle de Lamartine, et la signature même est douteuse, car Valentine de Cessiat, qui lui sert de secrétaire, imite à la perfection l'écriture de son oncle. Après le lancement du Cours familier de littérature, revue mensuelle, en mars 1856, ces circulaires réapparaissent périodiquement au moment du renouvellement des abonnements, c'est-à-dire en décembre et en janvier²¹. Elles vont se multiplier à partir de 1860, date à laquelle le vieux Lamartine, toujours écrasé par les dettes des remboursements considérables en 1858 et en 1859, se fait l'éditeur de ses Oeuvres complètes, publiées et inédites, en 40 volumes. En dépit des 1800 souscriptions recueillies à la fin de 1860, le gouffre financier est loin de se combler. Il suffit qu'on le dise malade, à l'automne de 1861, pour arrêter les versements, et il est obligé

de démentir. C'est dans ces circonstances qu'il adresse aux abonnés du Cours familial et aux souscripteurs des Oeuvres complètes la circulaire suivante²² :

Paris, le 1er février 1862

Personnelle

Monsieur,

Le 29 septembre dernier, un journal de Paris, bientôt reproduit par les six cents journaux de la capitale et des départements, contenait ces mots : «M. de Lamartine est tellement malade qu'il ne peut plus écrire, ni même dicter». Cette nouvelle était heureusement fausse ; la Providence, qui m'éprouve de tant de rigueur au soir de ma vie, me conserve au moins la santé et le travail, armes de la lutte avec la mauvaise fortune.

Ai-je besoin de vous dire que cette assertion malveillante suspendit immédiatement toute souscription à mes *Oeuvres complètes*, seul moyen de libération pour moi, seule ressource de ceux à qui je dois mon travail ?

A cela qu'opposer ? Premièrement, la preuve que mes quarante volumes sont prêts pour l'impression et qu'aucune indisposition ne pourrait en compromettre les livraisons. On peut s'en assurer tous les jours chez moi.

Secondement, démentir ces allégations mensongères en donnant au public en une seule année les 40 volumes que le prospectus ne promettait qu'en quatre années, et hâter ainsi de deux ans la jouissance du public en laissant toujours aux anciens et aux nouveaux souscripteurs la faculté de payer seulement en quatre ans.

Pour atteindre ce but, un modique emprunt m'est nécessaire afin de fournir immédiatement aux imprimeurs le moyen de fabrication accélérée.

Surpris en pleine sécurité par cette catastrophe imprévue et n'ayant aucun moyen d'y obvier, puisque mes biens territoriaux, tous engagés au Crédit foncier, ne peuvent servir de gage à un emprunt, j'ai recours à cette famille d'amis qui, depuis dix ans, n'a jamais manqué à mon égard ni de générosité, ni de constance.

Voici ce que je lui propose : (l'insignifiance de la somme prêtée pendant deux ans et fidèlement restituée en 1864 me fait espérer un accueil généralement favorable à cette combinaison).

Chaque abonné au *Cours de Littérature* et chaque souscripteur à mes *Oeuvres complètes* m'enverra, si cette pensée lui agréée, d'ici au 15 février, selon ses facultés et son obligeance, soit la somme de 20 francs, soit la somme de 40 francs, en m'adressant le mandat ci-inclus. J'accuserai réception moi-même, par un reçu de la somme, contenant engagement de remboursement, soit en livres, soit en argent, au choix du prêteur dans le cours de 1864.

Au moyen de cette mesure et de cette anticipation, le public sera en possession dans les douze mois de la totalité de mes *Oeuvres complètes*, et les

insinuations malveillantes de mes ennemis n'auront plus de prétexte pour ruiner cette entreprise.

Je ne doute pas non plus que le public, rassuré par cette certitude, continuera, comme avant le coup funeste porté à mon œuvre par cette fausse nouvelle du 29 septembre dernier, à souscrire à une collection qui fera avant peu non seulement ma libération définitive, mais l'honneur aussi de ceux qui, comme vous, auront généreusement consenti à y concourir et à la saveur.

Recevez-en d'avance, Monsieur, ma sincère et éternelle reconnaissance.

Al. de Lamartine
43, rue de la Ville-l'Evêque

Malgré son caractère pressant, l'appel ne dut pas suffire, puisque huit jours après Lamartine s'adressait à nouveau aux abonnés du Cours familier sur un ton qu'il voulait à la fois plus direct et plus pathétique :

Paris, le 8 février 1862
43, rue de la Ville l'Evêque

Monsieur,

Ma tentative d'emprunt par anticipation à mes abonnés n'ayant pas été suffisamment comprise, je tente un dernier mode de salut pour mes créanciers si intéressants et pour moi.

Nous laissera-t-on périr en touchant au port ?

Voici exactement la situation.

Je devais, au sortir de 1848, environ *trois millions*, avec les intérêts jusqu'à ce jour, à peu près quatre millions.

Par mon travail, par la vente ou par l'engagement de la totalité de mes terres au crédit foncier, j'ai payé trois millions.

J'allais payer à la fin de l'année le quatrième million et sortir avec probité et honneur de cette terrible lutte, quand une fausse nouvelle m'a enlevé le moyen de donner un acompte de deux cent mille francs, au mois de novembre, à mes créanciers les plus nécessiteux.

Leurs propres créanciers à eux les forcent à me poursuivre. Dans peu de jours, je suis exproprié de toutes mes terres par des ventes en justice. Ces ventes à vil prix, vous le savez, feront périr leurs intérêts, et mon honneur périra avec eux.

Un emprunt de deux cent mille francs m'est nécessaire pour deux ans.

Voulez-vous me les prêter pendant deux ans, en sommes très modiques pour chacun des prêteurs ?

Vous sauverez tout au moment où tout périra.

J'espère encore trouver mille amis dévoués sur quatorze mille abonnés constants et secourables.

Voici le mode que j'ose proposer.

Lisez, signez, et prouvez à la France qu'elle ne laisse pas déshonorer pour si peu un homme qui a cru en vous et qui a voulu à tout prix préserver son devoir et son honneur.

Al. de Lamartine

Lamartine entre ici dans le détail des chiffres, ce qu'il ne faisait pas dans les circulaires précédentes. Pour autant que nous puissions le savoir, le million de découvert qu'il déclare devait, à cette date, correspondre à peu près à la réalité. Mais cette franchise était-elle bien adroite ? L'énormité de la somme (qu'il faudrait multiplier par quinze ou vingt pour avoir un ordre de grandeur dans notre monnaie actuelle) dut effarer les destinataires et tempérer d'autant leur éventuelle compassion. Dans la circulaire précédente, Lamartine, à propos des modalités de son emprunt, employait le mot de « combinaison ». Celle qu'il propose ici donne la mesure de sa crédibilité et de sa naïveté ; n'ayant pas réussi à trouver dix mille prêteurs contribuant chacun pour vingt francs, pouvait-il vraiment espérer, une semaine plus tard, qu'il s'en présenterait mille pour donner deux cents francs ? Il semble cependant que, dans les semaines suivantes, l'appel ait été au moins en partie entendu, puisque le 24 mars Lamartine adresse à ses abonnés une nouvelle circulaire pour à la fois les remercier et leur demander un dernier effort : il ne s'agirait plus maintenant que de 120.000 francs.

Paris, le 24 mars 1862

Monsieur,

A la veille d'une expropriation et d'une vente forcée de mes biens, vente plus ruineuse pour mes créanciers que pour moi-même, j'ai cru au cœur de mes amis littéraires et je ne me suis pas trompé. L'empressement de mes abonnés à prévenir cette extrémité au moyen d'un prêt, insignifiant pour chacun d'eux et libérateur pour moi, a été aussi prompt que cordial ; je ne les en remercierai jamais assez. Je ne suis pas de ceux à qui la reconnaissance pèse ; au contraire, mes biens déjà engagés au crédit foncier me seront deux fois plus chers : une fois parce que je les avais reçus de vous, une autre fois parce que je les aurai reçus en partie de vous.

Il me manque encore cent vingt mille francs pour prévenir la vente judiciaire du gage de ces créanciers nécessaires qui ne trouveraient que déception dans le prix de ces propriétés décimées par les frais de justice, etc...

Consentez-vous à me les prêter immédiatement par un prêt de cent francs par tête ou plutôt par cœur ? Je prendrai, en retour de ce bulletin signé par vous, l'engagement de vous les rembourser dans deux ans :

Soit en volume désignés par vous et imprimés à part pour vous, parmi

les 40 volumes de mes œuvres complètes ;

Soit en volumes de mes *Entretiens littéraires*, ouvrage réservé par moi, qui grandit de 2 volumes par an et qui en comptera 18 dans deux ans ;

Soit enfin en argent, si vous le préférez.

Si cette combinaison est accueillie par vous qui m'avez donné déjà une preuve gratuite de votre intérêt, soyez assez bon pour signer et pour m'adresser ce bulletin, et prouvez-moi ainsi que je ne me suis pas trompé en croyant à la vertu du travail et à la générosité du crédit volontaire pour sauver, avec mes pauvres et braves créanciers, mon honneur et mon devoir par l'amitié de mon pays.

Al. de Lamartine

Cette lettre enjolivait-elle de façon délibérée le succès de l'emprunt proposé afin de restaurer la confiance des abonnés de plus en plus sceptiques sur la solvabilité de leur solliciteur ? On peut le penser à lire le constat d'échec, mais non de découragement, que Lamartine leur adresse moins de deux mois plus tard :

Paris, le 10 mai 1862

43, rue de la Ville l'Evêque.

Monsieur,

J'ai tenté un emprunt littéraire, il n'a pas été rempli ; je reviens avec confiance à mon travail qui ne m'a jamais trompé. Vous en trouverez ci-joint les conditions modifiées de manière à ce que le prix en soit insensible.

Je n'ignore pas ce qu'il y a d'inusité et d'étrange dans le mode que j'emploie auprès de vous ; il peut paraître à la fois ou trop présomptueux ou trop humble à un écrivain d'engager lui-même à l'acquisition de ses œuvres. Je le fais cependant, parce que cette inconvenance apparente et très pénible est pour moi un devoir absolu imposé par des causes qui n'ont rien que d'honorable et qui se justifient d'elles-mêmes. Je n'ai pas d'autre moyen digne de vous et de moi de payer ma dette à ceux qui souffrent de mon insolvabilité présente ; je dois les satisfaire avant de mourir avec le prix de toutes les lignes que j'ai écrites dans ma laborieuse vie.

Puisse ce motif vous encourager à me seconder dans mon travail ; en y souscrivant ne pensez pas à moi, pensez à l'objet de mes efforts. Que mes œuvres soient appelées à occuper dans votre bibliothèque une place à part, indépendante de leur mérite, la place qui vous retrace à vous-même le souvenir d'un bienveillant concours et d'un généreux désintéressement.

Al. de Lamartine

On peut sans doute être choqué par la complaisance et même l'impudeur avec laquelle, au cours de ses dernières années, Lamartine a étalé en public ses inextricables difficultés financières. On se tromperait en y voyant de

l'inconscience, ou du cynisme. La honte qu'il endure, et qu'il dévore - il parle tout de même ici d'«inconvenance» -, apparaît quotidiennement dans les lettres personnelles qu'il adresse aux quelques amis qui lui sont restés fidèles : «... nous péchons par l'orgueil, et nous mourons dans l'abjection. C'est juste. Vive la justice et vive la Providence !»²³. Et la souffrance de cet homme de 72 ans n'étouffe pas sa lucidité. Quand il dit : «Je n'ai pas d'autre moyen digne de vous et de moi de payer ma dette...», ces mots ont un sens bien précis. Quelques mois plus tôt, en effet, plusieurs de ses amis avaient pris l'initiative d'une pétition au Sénat pour lui faire accorder une récompense nationale qui le tirerait d'affaires d'un seul coup. Mais il a refusé : «Ce n'est pas à l'Empire de rémunérer (mon) passé, et ce n'est pas à l'homme qui a proclamé la République de dénaturer ainsi les situations dans sa personne»²⁴. Cette ultime humiliation («l'homme de Février passant à la caisse du 2 Décembre» dit Henri Guillemin), il ne s'y résignera qu'en 1867. En attendant, c'est le public qui doit le sauver. Mais les rentrées se font attendre, comme il l'écrit quelques jours plus tard à son ami Edouard Dubois : «J'ai fait d'excellentes recettes, jusque, et y compris, le jour de Pâques. Depuis le mardi de Pâques, plus rien ou presque rien (...). Je suis de nouveau en perdition (entre nous deux)»²⁵. La fin de l'année 1862 sera terrible. En octobre, il perd sa sœur Cécile de Cessiat. La santé de sa femme et celle de sa nièce Valentine donnent de vives inquiétudes ; lui-même n'est pas épargné par la maladie. Il lui faut pourtant continuer de travailler sans relâche. C'est la période où il peut écrire : «Je suis à l'œuvre depuis cinq heures du matin jusqu'à cinq heures du soir tous les jours. J'expire de fatigue et quelquefois d'angoisse»²⁶. Une légère accalmie se produit dans les dernières semaines de l'année, mais, dès le début de 1863, tout est à recommencer : «... Je vis depuis deux mois dans les suprêmes angoisses, écrit-il en mars à Dubois. Je cherche de tout côté des ressources, mais je n'en trouve pas. Jusqu'ici tous mes ennemis et tous mes créanciers semblent s'être donné rendez-vous sur mes ruines»²⁷. Un nouvel appel aux abonnés du Cours familier est devenu indispensable.

Paris, le 30 mars 1863²⁸

Monsieur,

Vous m'avez offert récemment vos services à tout prix dans des termes tels que cette offre est restée gravée dans mon cœur ; j'y ai recours bien plus tôt que je ne le pensais.

Sur environ cinq millions de découverts, je suis parvenu à en rembourser quatre en huit ans de travail.

J'ai encore environ six cent mille francs à toucher et à payer avant neuf mois (1er janvier 1864).

Mais je suis engagé dans une entreprise à l'aide de laquelle je paye les

frais d'impression, de papier, d'administration de poste, et je désintéresse successivement mes créanciers.

Ce sont mes *Oeuvres complètes* en 40 volumes, 31 volumes sont prêts.

Il ne m'en reste que neuf à imprimer en neuf mois avant le 1er janvier 1865 (*sic*).

Cent vingt mille francs environ me manquent en ce moment pour cela par une circonstance extraordinaire.

J'ose vous proposer de me les avancer pour deux ans.

Je vous les rembourserai en argent ou en livres, à votre choix, le 1er janvier 1865.

Sans cette aide, je n'ai qu'à livrer mes terres, elles sont engagées en entier au crédit foncier. Je périrai moi et mon entreprise au moment où je touchais au but.

Laisseriez-vous pour 120.000 francs languir une entreprise et périr un homme presque libéré que vous avez soutenu avec tant de dévouement jusqu'ici ? Non !

Voici le mandat à signer et à me renvoyer à moins que vous ne préféreriez m'adresser 100 francs par la poste en un billet de banque ou en un mandat sur la poste de Paris.

Vous recevrez en retour mon accusé de réception, mon engagement de rembourser et mon dévouement.

On dira dans deux ans : Lamartine a osé croire que l'amitié en France suffirait pour payer cinq millions et sauver un homme, et la France ne l'a pas trompé !

Al. de Lamartine

43, rue de la Ville l'Evêque

Cette circulaire n'ajoute pas grand'chose à ce que nous ont appris les précédentes. Dans ce cycle pitoyable qui s'est amorcé en 1856, on retrouve périodiquement les mêmes arguments, les mêmes formules toutes faites, les mêmes assurances, les mêmes illusions. Et jusqu'aux mêmes hommes, puisque ce texte de 1863 donne des chiffres à peu près identiques à ceux de février et de mars 1862, alors que le vieux lutteur vient, en trois mois, de payer plus de 500.000 francs... Il y aura d'autres circulaires : la dernière que l'on connaisse est de novembre 1866. Lamartine a 76 ans. Une fois de plus, en 1865, l'Empereur lui a fait proposer un don d'un million, qu'il a refusé : «... je ne puis ni ne veux accepter à aucun prix ; plutôt mourir que de manquer d'honneur...»²⁹. Mais il n'avait plus d'autre choix qu'entre cette proposition et une liquidation judiciaire de tous ses biens qui n'aurait apporté qu'une somme dérisoire par rapport à leur valeur réelle, ce qui, du même coup, spoliait définitivement ses créanciers. Laissons pour finir la parole à Henri Guillemin : «L'Empereur le tenait à sa merci. Dès lors il se fit chiche, et ne parla plus d'un million. La «récompense nationale» votée en mai 1867 par le corps législatif se limita à une rente viagère de 25.000 francs. C'était le

coup de grâce. Peu de jours après, Lamartine s'abattit dans sa chambre, terrassé par une attaque. Dès le milieu de l'année 1867, il ne sut plus rien des choses de ce monde. Lorsqu'il mourut, vingt mois plus tard, il laissait un passif de 2.214.838 francs»³⁰.

Christian CROISILLE
Université de Clermont II

NOTES

1. *Correspondance de Lamartine* ; éd. de 1882, t. III, p. 134.
2. Victor Hugo, édition chronologique les *Oeuvres complètes*, pub. sous la direction de Jean Massin, Le Club français du livre, t. III, 1967, p. 1246.
3. Le tiers central de cette lettre a déjà été publié. Il figure dans l'édition Massin des *Oeuvres complètes* de Victor Hugo, *ibid.* p. 1247.
4. *Correspondance* ; éd. de 1882, t. III, p. 143.
5. *Ibid.*, p. 134.
6. Cité dans l'édition Massin des *Oeuvres complètes* de Victor Hugo, t. II, 1967, p. 1651.
7. Henri Guillemin, *Lamartine, l'homme et l'œuvre*, Paris, 1940, p. 62.
8. A Victor Hugo, 8 juin 1823 ; dans Cécile Daubray, *Victor Hugo et ses correspondants*, Paris, 1947, p. 98-99.
9. A Victor Hugo, 29 décembre 1826 ; *ibid.*, p.125.
10. *Correspondance* ; éd. de 1882, t. III, p. 151.
11. Cet armateur marseillais était l'arrière-grand-oncle du poète Edmond Rostand.
12. Lettre du 10 janvier 1833. *Correspondance générale* de Lamartine, publiée par Maurice Levailant, t. I, Giard-Droz, 1943, p. 334.
13. *Ibid.*, p. 338.
14. *Ibid.*, p. 348.
15. Marquis de Luppé, *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Albin Michel, 1942, p. 229.
16. A Jean-Pierre Pagès. *Correspondance générale* publiée par Maurice Levailant, t. II, Giard-Droz, 1948, p. 235.
17. Voir la lettre à Virieu du 16 janvier 1837. *Correspondance*, éd. de 1882, t. III, p. 411.
18. *Sur la question d'Orient*, discours du 1er décembre 1840. *La France parlementaire*, t. III, Paris, 1865, p. 21.
19. Cité par le Marquis de Luppé, *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Albin Michel, 1942, p. 280.
20. Voir par exemple la circulaire du 1er février 1849 publiée par Fernand Letessier, *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, mars 1970, p. 147.
21. Voir par exemple la circulaire du 2 décembre 1857 publiée par Fernand Bassan, *Revue des sciences humaines*, oct.-déc. 1969, p. 559.
22. Cette circulaire a été publiée par Fernand Letessier dans son article *Lamartine et le comte Anatole de Montesquieu*, *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov.-déc. 1981, p. 965, avec tous les éclaircissements nécessaires. J'en donne ici un texte très légèrement différent, collationné sur deux exemplaires qui ne sont pas de la même main.

Ces petites variantes s'expliquent par le fait que le texte original était recopié par plusieurs copistes avant d'être lithographié. Ce texte avait du reste été publié dès 1928, par C. Fournet *Lamartine et ses amis suisses*, champion 1928, p. 252-253.

23. A. Dargaud, 9 janvier 1861. *Lettres des années sombres*, publiées par Henri Guillemin, Fribourg, 1942, p. 157.

24. Au marquis de La Rochejaguelein, 18 mars 1862 ; publiée par Henri Guillemin, *Revue de France*, 15 mars 1936, p. 230.

25. A. Dubois, 17 mai 1862. *Lettres des années sombres*, publiées par Henri Guillemin, Fribourg, 1942, p. 167.

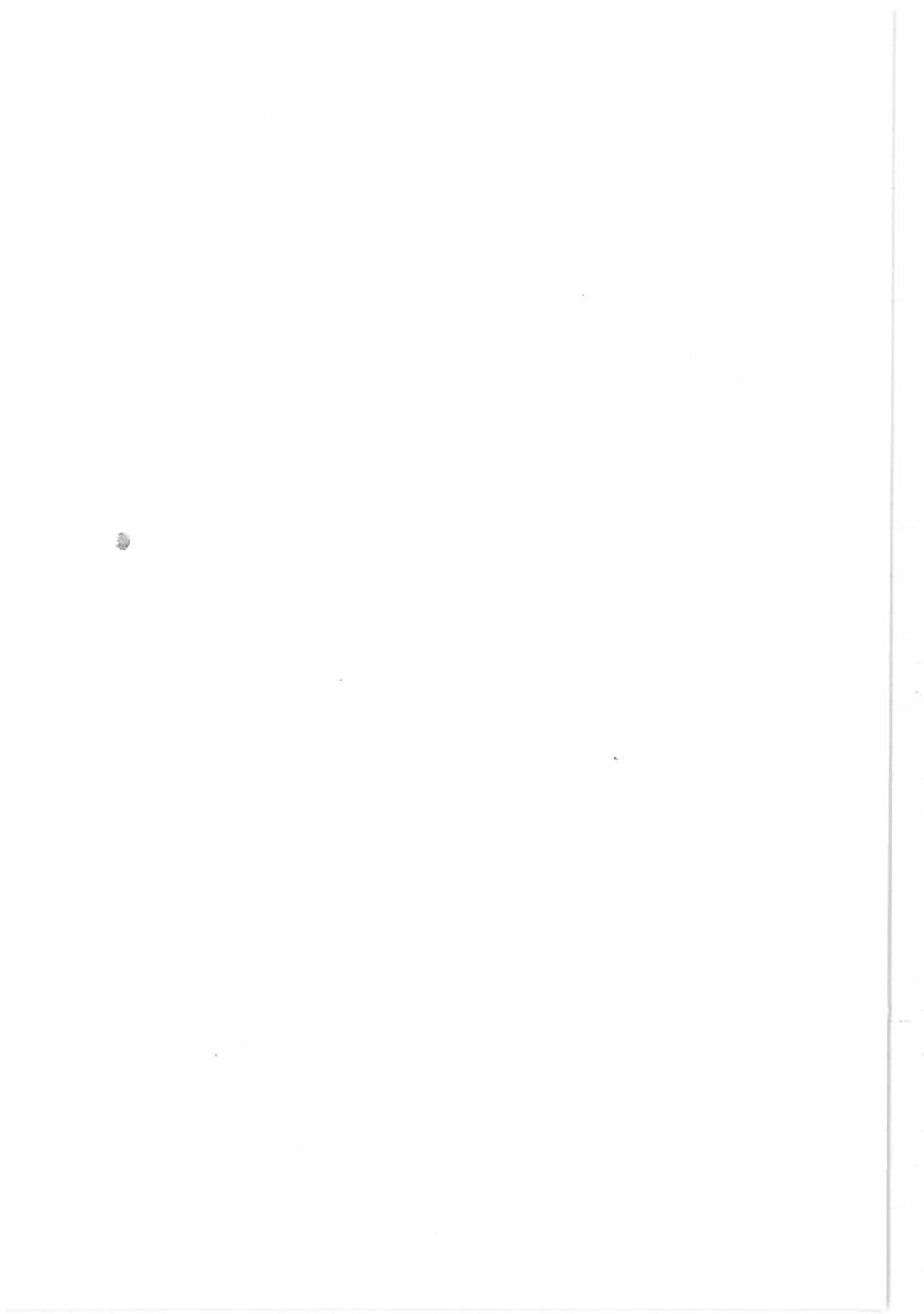
26. Lettres à Dubois citée par Camille Latreille, *Les Dernières Années de Lamartine*, Perrin, 1925, p. 217.

27. *Ibid.*, p. 218.

28. Selon les exemplaires, la circulaire est datée soit du 30 mars, soit du 8 avril ; le texte est identique.

29. A. Girardin, 26 avril 1865. *Lettres des années sombres*, publiées par Henri Guillemin, Fribourg, 1942, p. 186.

30. Henri Guillemin, *Lamartine, l'homme et l'œuvre*, Boivin, 1940, p. 148.



TROIS LETTRES DE FREDERIC SOULIE

Frédéric Soulié n'est plus guère connu que de quelques amateurs et des historiens de la littérature au XIXe siècle. Mais, pour ses contemporains, il fut à la fois un robuste producteur de drames pour les théâtres du Boulevard et, depuis les Deux Cadavres (1832) et surtout les Mémoires du diable (1837), un romancier célèbre que les journalistes du temps comptaient, aux côtés de Sue et Dumas, parmi les «maréchaux du feuilleton».

Les lettres de Soulié sont peu nombreuses. Harold March en a publié une soixantaine¹ et nos recherches nous en ont fait découvrir à peu près autant. Celle que nous présentons ici viennent s'ajouter à cette correspondance si fragmentaire. Elles la représentent fort bien à la fois par leur contenu (utilitaire) et par les difficultés qu'elles offrent à l'interprétation puisque Soulié, comme tant d'épistoliers de son époque, omet presque toujours de dater ses lettres, même lorsqu'il s'agit de la cérémonieuse épître adressée à un ministre.

*

* *

«Monsieur Firmin», le destinataire de la première, est l'acteur du Théâtre Français. Avant de devenir le fournisseur de la Renaissance des Nouveautés et de l'Ambigu Soulié avait eu l'honneur d'être joué trois fois sur cette scène avec la Famille de Lusigny, drame en cinq actes (première le 15 octobre 1831), Clotilde, autre drame (11 septembre 1832) et Une Aventure sous Charles IX, comédie en trois actes (20 mai 1834). Aucune ne fut un grand succès (quarante représentations en moyenne) et dans aucune ne figure Firmin. La requête de Soulié peut concerner une de ces pièces et en particulier la première qui dans les débuts difficiles du jeune dramaturge, fait suite à deux sévères échecs : Christine à Fontainebleau et Nobles et Bourgeois étaient tombés à l'Odéon en 1829 et septembre 1830. On comprendrait les réticences d'un comité de lecture à recevoir un auteur «chuté» par le public et fort malmené par les critiques.

Conjectures vagues et fragiles et que ne confirme aucun document. C'est pourquoi nous en proposerons une autre, étayée par une confiance de Soulié lui-même. A propos de sa première pièce, Roméo et Juliette tragédie en cinq actes en vers finalement représentée à l'Odéon le 10 juin 1828, Soulié écrit ceci :

C'était pendant que j'étais fabricant de fenêtres et de parquets que je fis Roméo et Juliette. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut reçu à l'unanimité au Théâtre-Français. Mais on décida, sans la connaître de lui préférer une tragédie finie, elle fut peu accueillie. Alors on se tourna vers une traduction de Shakespeare par M. Emile Deschamps. J'appris tout cela par hasard. Je portai ma pièce à l'Odéon, j'eus mille peines à obtenir une lecture. Je dus cette faveur à Janin qui était déjà une autorité et faisant trembler les directeurs par ses feuilletons du Figaro. Je fus reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres.²

La similitude des situations, l'ombreuse fierté susceptible dans les deux textes nous inclinent à situer cette lettre à la fin de 1827 ou au début de 1828 ; au moment des premières tribulations du candidat homme de lettres.

LETTRE N° 1

Frédéric SOULIÉ à Monsieur FIRMIN

Mon cher Monsieur Firmin,

Je suis passé plusieurs fois chez vous pour vous parler du retard qu'on met à m'apprendre le sort de mon malheureux ouvrage. Je vous le dis tout vrai je suis assailli de gens qui m'assurent que l'on trame contre moi un passe droit, on se dit bien informé et l'on me pousse à toutes sortes de démarches. Je n'en veux faire d'autre que de vous prier d'aller aujourd'hui au comité pour insister sur la décision quelle qu'elle soit qu'il prendra à mon égard. Il me répugne à croire qu'on me trompe et je suis peut-être le seul qui défende les gens qu'on accuse d'agir contre moi. En tout cas je demande pour aujourd'hui un refus ou une réception veuillez vous charger de mes paroles et remercier tous les membres du comité de la bienveillante attention qu'ils ont bien voulu me prêter.

Acceptez l'assurance de ma parfaite considération et de mes remerciements d'amitié.

F. Soulié

à jeudi chez le Directeur

Adresse au dos : Monsieur Firmin - 2 rue Thérèse

Un mot de réponse s'il vous plaît au porteur.

*
* *

La seconde lettre accompagnait l'envoi à l'imprimeur H. Fournier, 7, rue Saint-Benoît, d'épreuves corrigées du roman Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait, édité par Charles Gosselin et mis en vente le 4 décembre 1841. Il s'agissait d'une publication par livraisons hebdomadaires : 52 étaient prévues, illustrées de 120 vignettes de Eugène Girault et la publication devait être achevée le 1er décembre 1842. La réalité est un peu différente, puisque la Bibliographie de la France n'annonce la 44e et dernière livraison que le 2 mars 1844. Pour tenir les promesses de la souscription, Gosselin compléta le volume écourté en réimprimant à la suite le Lion amoureux, la plus célèbre des nouvelles de Soulié, illustrée par Célestin Nanteuil. Le mode de publication et les habitudes de composition de Soulié, qui ne craignit pas d'offrir aux Débats un roman feuilleton intitulé Au jour le jour, parce qu'il serait écrit de même, ne permettent pas de situer cette lettre plus précisément qu'entre fin 1841 et septembre 1842, moment où Soulié quitte son appartement rue Faubourg Poissonnière pour s'installer rue Grange-Batelière.

LETTRE N° 2
Frédéric SOULIÉ à Monsieur FOURNIER

J'envoie à Monsieur Fournier les épreuves corrigées de S.J.S.. Il s'y trouvait de nombreuses transpositions de texte que j'ai remis à sa place. Je lui serais bien obligé de vouloir bien faire faire les corrections et le remaniement, et de m'envoyer une nouvelle épreuve en double. J'en remettrai une au dessinateur qui n'eut pu rien comprendre à celle-ci.

Mille salutations empressées.

F. Soulié

95 Faubourg Poissonnière

*
* *

Janin, lui-même ami de Soulié, nous apprend que le graveur Augustin Fauchery était «au premier rang des artistes que Soulié avait adoptés»³. On trouve dans le recueil pratique de Soulié Les Amours françaises (2e édition 1842) une pièce Valentine qui lui est dédiée et qui reprend le sujet que le graveur avait lui-même choisi, en 1831, d'après le tableau de François Richard : Valentine de Milan pleurant ses enfants. Le 17 Décembre 1841, Soulié fait paraître une critique élogieuse de la plus célèbre des gravures de Fauchery,

La Joconde de Léonard de Vinci.

Notre lettre se situe entre juin 1843, date de l'installation de Soulié dans la maison qu'il avait achetée à Bièvres et la première semaine de Juillet de la même année, date de la mort de Fauchery. Ce qui est problématique ici, c'est le destinataire. La mention d'Edmond Cavé porte à penser qu'il s'agit du Ministre de l'Intérieur. Duchâtel, puisque Cavé était Directeur des Beaux-Arts et des théâtres à ce ministère. Soulié connaissait Cavé de longue date : tous deux avaient écrit en collaboration Nobles et Bourgeois drame sifflé à l'Odéon en septembre 1830.

Cette lettre est une preuve de plus d'une obligeance que les contemporains ont notée chez Soulié, en même temps que sa brusquerie et sa vivacité dans les querelles. Charles de Remusat, l'éphémère ministre de Thiers, le donne pour sa part comme intrépide solliciteur en faveur des littérateurs et des artistes.⁴

LETTRE N^o 3

Frédéric SOULIÉ au Ministre DUCHATEL

Monsieur le Ministre,

Je me suis présenté plusieurs fois chez vous pour vous remercier de la bonne protection que vous avez bien voulu accorder à M. Fauchery auteur de la planche de *La Joconde* en souscrivant à son œuvre. J'aurais désiré vous voir pour solliciter encore votre bienveillance en faveur de M. Fauchery. Je sais qu'il a demandé la croix de la légion d'honneur et certes il la mérite par ses nombreuses productions et par les deux œuvres capitales (*La Valentine de Milan* et *La Joconde*) qui l'ont placé à côté de nos premiers graveurs.

Cependant dans la crainte de vous déranger de vos nombreuses et graves occupations je me suis décidé à vous écrire. Assurément, Monsieur le Ministre, ma recommandation est de bien peu d'importance, mais peut-être puis-je vous dire en faveur de Mr Fauchery des choses qui doivent être comprises par un homme d'un esprit aussi élevé que le votre. Mr Gauchery a commencé ses études d'artiste sans autre appui que lui-même et qu'une forte volonté. Il n'est aucune privation, aucun travail qu'il ne se soit imposé pour arriver à devenir un homme distingué dans son art. Il y a réussi mais au prix de sa santé profondément altérée. Je suis l'ami de Mr Fauchery et je sais que la récompense qu'il sollicite serait pour lui, si elle lui était accordée, une joie qui lui rendrait la confiance, la force et la volonté de persévérer. Vous avez trop d'avantages, Monsieur le Ministre, pour ne pas tenir compte aux hommes des plus grands efforts qu'ils ont été obligés de faire pour parvenir et vous savez mieux que personne qu'aucune récompense ne saurait être mieux placée que celle qui peut sauver un grand artiste.

Je confie à votre délicatesse et à votre générosité, Monsieur le Ministre, cette recommandation qui est surtout une prière et qui doit rester une confi-

dence, et j'ose espérer que vous ne la repousserez pas.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Ministre votre très humble et très obéissant serviteur.

F. Soulié

Bièvres Seine et Oise - Abbaye aux bois

Note d'une autre main : M. Cavé m'en parle

Marcel GRANER

Université de Nancy II

NOTES

1. Frédéric Soulié - New Haven ale University Press, 1931, pp. 341 et suiv.
2. Lettre de Soulié au *Biographe* 1834.
3. *Histoire de la Littérature dramatique*, Michel Levy, 1857, Tome 5, p. 162.
4. *Histoire de ma vie* : Calmann-Levy, 1953 T.3, p. 197.

ERNEST LEGOUVÉ à CHARLES YRIARTE¹

(été 1867)

Monsieur,

J'ai trouvé à mon retour d'Espagne votre bon livre sur Goya². Vous voyez que j'étais bien préparé à ce livre. Aussi m'a-t-il fait un vrai et sérieux plaisir. Il est posé sur la table de salle à la campagne, et le soir nous en lisons quelques pages, nous en regardons quelques gravures, et nos souvenirs de Madrid nous permettent d'apprécier, dans toute sa valeur, votre remarquable travail. Je vous remercie beaucoup de me l'avoir envoyé. Je ne sais si vous avez reçu un volume que je vous ai envoyé... «*Les Pères et les enfants au 19ème siècle*»³. Je serais reconnaissant que vous voulussiez bien en faire rendre compte dans votre journal⁴.

Veillez me croire, Monsieur, votre très sympathique (?)

LEGOUVÉ

Seine port Seine et Marne

P.S. : Comme je serais très satisfait qu'il fut parlé de ma triste (??), je vous serai obligé de me répondre je veux l'avis.

NOTES

1. Ernest Legouvé, littérateur, 1807-1903. C'est le texte de la lettre qui a permis d'identifier le destinataire, le peintre Charles Yriarte, 1832-1898, ami de Théophile

Gautier.

2. *Goya*, la biographie, les fresques, les toiles, les tapisseries, les eaux-fortes et le catalogue de l'œuvre, avec 50 planches inédites, d'après les copies de Tabar, Bocourt et Ch. Yriarte, chez Plon, *Bibliographie de la France* du 27 avril 1867, par Charles Yriarte.

3. Le 1er tome *Enfance et adolescence* est annoncé par *La Bibliographie de la France* du 11 mai 1867.

4. C. Yriarte répondra à l'attente d'E. Legouvé dans *Le Monde illustré* du 2 novembre 1867. L'article, retraçant la carrière de Legouvé, est élogieux : « (...) Tant de succès et tant de travaux n'ont point suffi à détourner M. Legouvé de ses études morales et soit dans la chaire du Collège de France, soit dans des livres comme *l'Histoire morale des femmes* il a poursuivi la tâche qu'il s'était imposée et ajouté un succès sérieux et solide aux succès plus éclatants du théâtre (...) ».

Jean DUSEIGNEUR à Monsieur JUDEX¹

A Monsieur Judex, rédacteur des Articles Beaux Arts au j(ourn) *La Patrie*

Monsieur,

J'ai été très heureux de me voir aussi bien traité dans le charmant salon que vous publiez cette année. Je lisais vos articles avec un grand plaisir quand j'ai aperçu mon nom² ; j'étais fort curieux de savoir comment je serais apprécié par un critique de votre talent. Je vous avoue que j'attendais beaucoup d'indulgence à cause de la parité de nos sympathies dans l'art. Après le bonheur de produire rien n'est plus doux pour l'artiste que l'encouragement accordé après l'examen sérieux de l'œuvre.

Veuillez recevoir, Monsieur, avec mes remerciements l'expression de mes sentiments distingués.

J. DUSEIGNEUR

statuaire

Paris, le 20 août 1849

1. Le sculpteur Jehan Bernard Duseigneur, 1808-1866. Il exposait au salon de 1849 deux plâtres commandés par le Ministère de l'Intérieur : « La Vierge et l'enfant Jésus » et un « Buste de Montesquieu ».

2. Faute d'avoir pu trouver une collection complète de *La Patrie*, nous n'avons pas l'article évoqué ici par le peintre. Théophile Gautier ne parle pas de Duseigneur dans ses comptes-rendus de *La Presse* en 1849.

ALPHONSE DE LAMARTINE à XXX¹

(avril 1851)

Je suis si triste, si affairé, si malade que je ne vois plus mes amis mais je les aime.

Pourriez-vous me rendre le service de recommander *Erigone* de mon compatriote M. Jouffroy² à l'attention bienveillante de M. Théophile Gauthier. C'est une déesse voilà pourquoi je prends la liberté de vous la présenter. Elle est en même temps une belle mortelle voilà pourquoi je l'offre à Gauthier³.

LAMARTINE

1. Cette lettre est conservée à la Collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, sous la cote C 501 f 94.

2. Le sculpteur François Jouffroy, né à Dijon en 1806, mort à Laval en 1882. Il exposa son «*Erigone*» au Salon de 1851.

3. T.G. en rendit compte dans *Le Moniteur universel* du 6 mai 1851, mais sa critique ne dut pas répondre entièrement à l'attente de Lamartine : « "L'*Erigone*" de M. Jouffroy n'est pas heureusement combinée comme lignes ; les jambes s'agencent mal et la figure ne se présente pas bien sous quelques uns de ses profils. Nous faisons cette remarque parce que M. Jouffroy nous a donné l'habitude de statues d'un aspect harmonieux. La sculpture a cet avantage et cet inconvénient d'être vue sous toutes ses faces, et il ne suffit pas qu'une femme paraisse belle d'un point de vue, il faut qu'on puisse tourner autour. Quelques parties finement traitées ne rachètent pas le défaut de l'ensemble ».

ARTHUR STEVENS à ALFRED STEVENS¹

Jeudi

Mon bon Alfred,

J'ai bien reçu *hier* et *ce matin* tes deux lettres de mardi et mercredi.

Tu auras reçu hier mercredi *ma lettre de mardi*, et tu auras été étonné ce matin de ne pas avoir reçu ma lettre habituelle. Excuse-moi si je n'ai pas trouvé le moyen de t'écrire un mot, mais j'espère bien que tu n'en auras pas été inquiet. J'ai tardé pour t'écrire jusqu'à la dernière minute, puis je voulais le faire à Uccle², mais j'y suis arrivé trop tard pour le départ du courrier.

Mes petites filles, que je quitte à l'instant, ont remporté plusieurs prix au couvent : Jeanne 4 prix : sagesse, écriture, mémoire et application, plus trois accessits. - Juliette, 2 prix : orthographe et lecture, plus trois accessits. - Elles en sont toutes rayonnantes de joie, et moi aussi. Ce sont des petites

filles adorables. Je les ai bien embrassées pour *toi* et vous tous. Je leur ai fait la promesse de les emmener à Paris et je n'y manquerai pas. Quelle joie ce sera pour elles et pour nous tous. - Certes il me faut Vichy, mais je vais tacher de combiner mon itinéraire pour aller à Paris, puis à Vichy.

Je suis heureux d'apprendre, mon bon Alfred, que tes coliques vont mieux, mais le dîner en ville est funeste pour ces maux là. Quoiqu'il en soit tu as du passer quelques heures adorables avec un *charmeur* comme Th. Gautier. Je suis certain que tu l'auras intéresser par tes idées sur l'art, mais Gautier est *un voluptueux* bien plus *qu'un penseur* et ce qu'il demande aux hommes, à la nature, aux choses, c'est un régal pour sa jouissance sensuelle. Il est si sensuel, cet admirable artiste, ce grand poète, qu'il est presque matérialiste. - Je suis très flatté de te savoir tutoyé par un des esprits les plus fins de notre époque.

J'oublie de te dire qu'au couvent les parents ne peuvent assister à la distribution des prix. C'est cruel, barbare, hypocrite et stupide.

Je ne puis dans une lettre entrer dans tous les détails de ma négociation avec Bichoffsheim, ce qui serait peu intéressant. Je ne l'ai pas vu hier mais aujourd'hui je crois que cette affaire ne fera pas un pli. Il me remettra dans ce cas ton second effet de 10.000 francs et une somme de 16.000 francs (6.000 à de Knypff, 1.500 pour moi, 500 p (ou) r toi et 8.000 à M. Blanc). En tous cas tu auras pour *lundi matin* une réponse définitive. Encore une fois je ne puis ni ne voulais jusqu'ici brusquer cette affaire, et cela pour mille raisons trop longues et peu intéressantes à te détailler ici.

Que je voudrais voir ton tableau pour Durant-Ruel³. Tu en parais content *ce doit être splendide*.

Alphonse Allard demeure place de la Monnaie n^o 2.

Ce que tu me dis de Th. Rousseau⁴ me fait grand plaisir puisqu'il n'est pas atteint d'une paralysie. Il a ce que j'ai eu et qui fait *horriblement* souffrir. Goutte volante ou rhumatismes articulaires. *Je suis bien de ton avis*, malgré leur grande intelligence, Millet et Th. Rousseau sont des hommes malades : il y a quelque chose qui ne marche pas bien dans ces cervelles là. C'est vrai aussi pour (Sensier ?) *que je crois un bien vilain, monsieur !...*

Je suis enchanté d'apprendre que ta désagréable affaire du théâtre japonais n'avait pas eu de suite. C'était écrit puisque ce monsieur ne voulait pas donner son nom. Tu n'aurais du lui donner ta carte qu'en échange de la sienne, puisqu'il savait qui tu étais. En général on ne donne son nom que contre le nom de la personne avec laquelle on a une discussion. Tu as vigoureusement remis ce m (onsieu) r à sa place et il se l'est tenu pour dit. *C'est très bien* et tu peux te féliciter de cette issue.

Que c'est vrai ce que tu dis, et je vois dans cette observation une nouvelle preuve de ton bon jugement que Paris contient quantité d'*esprits timbrés* et d'*esprits nerveux* et chagrins !

Baroilha⁵ va recevoir ses Prudhon⁶ ! J'ignore la date exacte de la remise des récompenses. Ce sera certes en 7bre et je pense bien que tu seras fait *commandeur* du moins je l'espère.

Tu aurais du faire rappeler par Reyus ou Melle Vaillant que tu habites Paris.

Embrasse bien pour moi *Maman* et tes *trois anges*.

Je te presse sur mon cœur, mon bon Alfred.

Arthur

NOTES

1. Nous remercions très vivement Jean Ziegler, qui nous a communiqué cette lettre inédite, ainsi que la matière des annotations suivantes. Les frères Stevens étaient trois : Joseph (1816-1892), peintre animalier, Alfred (1823-1906), peintre de genre et portraitiste, Arthur (1825-1890), marchand de tableaux, «fournisseur en tableaux modernes des collections particulières de Belgique, impresario en France et en Belgique de ses deux frères» (Baudelaire *Correspondance* éditée par C. Pichois et J. Ziegler, *La Pléiade*, tome 2, p. 1035). On peut consulter également : J. Adhémar Baudelaire, *les frères Stevens et la modernité*, dans *La Gazette des Beaux Arts* de février 1958 et C. Pichois *Une lettre inédite de Baudelaire à Arthur Stevens* dans *le Livre et l'estampe*, revue de la Société des Bibliophiles et Iconophiles de Belgique, n^o 3, 1er juin 1955.

2. Arthur Stevens possédait un hôtel particulier à Paris, une maison à Bruxelles et une maison de campagne à Stalle-sous-Uccle.

3. Durand Ruel, célèbre marchand de tableaux.

4. Théodore Rousseau, peintre, (Paris 1812-Barbizon 1867).

5. Baroilhet Bernard Paul (1810-1871). Célèbre baryton, grand collectionneur, ami de Delacroix. Théophile Gautier écrit l'*Avant-Propos* du *Catalogue de la précieuse réunion de tableaux de l'école française, provenant du cabinet de M. Baroilhet*, annoncé par la *Bibliographie de la France* du 8 mars 1856. La vente eut lieu à Paris le 10 mars 1856.

6. Le peintre Pierre Paul Prudhon, Cluny 1768-Paris 1823.

TROIS LETTRES INEDITES DE JUDITH GAUTIER

lettre n^o 1

Judith GAUTIER à A. RAMBAUD

(1886?)

30, rue Washington

Cher ami,

C'est pour moi, cette fois, que je viens vous demander quelque chose qui, si vous me l'accordez remplacera un peu la subvention que vous me plaigniez de ne pas avoir pour mon Petit Théâtre. Il a eu un succès extrême et une

presse excellente et je sens que l'affaire serait très bonne si j'avais les reins assez solides pour la soutenir quelques temps. Mais, en cette saison catastrophique, les frais dépassent tellement les recettes, que la sombre faillite va m'emporter si vous ne m'aidez pas un peu.

Il s'agirait de faire prendre par diverses bibliothèques beaucoup d'exemplaires de mon livre de poèmes, traduits du japonais et illustrés par un japonais¹. Le marquis Saionzi, en mission à Paris en ce moment, et qui est, vous le savez, Ministre de l'Instruction publique à Tokio ; l'a signé avec moi ce qui en garantit l'exactitude et le sérieux. C'est donc bien un livre d'étude, en même temps qu'un album qui peut servir de modèle à des peintres décorateurs ; il serait donc tout-à-fait à sa place dans les bibliothèques scolaires et autres nobles lieux. Ce volume que j'ai édité moi-même, sur papier du Japon n'a jamais été dans le commerce ; il était vendu 50 fr et je n'ai jamais voulu le donner au rabais, sauf à l'Etat. La Ville de Paris m'en a pris 50 à 19 fr 50c l'année dernière et il paraît que c'est là un précédent et une bonne note.

Voici un exemplaire du livre pour vous le remettre en mémoire.

Mes souvenirs très affectueux à Mme Rambaud, qui veut bien, n'est-ce pas, que je vous embrasse.

Judith Gautier

Comme dernière ressource envoyez-moi l'itinéraire pour les Iles Baléares.²

Lettre n^o 2

Judith GAUTIER à

Dinard, 22 septembre (avant 1888)

Excusez-moi, Monsieur, de vous répondre après si longtemps. J'avais égaré votre lettre que je cherchais en vain pour avoir votre adresse. Je viens heureusement de la retrouver.

Bien volontiers je vous autoriserais à tirer un opéra de la Marchande de sourires³ si Mr Wormser ne m'avait depuis longtemps demandé cette autorisation, qu'il a ; et je crois même que l'ouvrage doit être assez avancé.

Je regrette d'avoir tant tardé pour vous faire une mauvaise réponse. Peut-être trouverons-nous un autre sujet, j'ai plusieurs thèmes japonais et autres dans lesquels vous pourriez choisir.

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

Judith Gautier

Lettre n^o 3

Judith GAUTER à Joséphine PELADAN⁴

1896

Cher ami,

J'attendais jusqu'au dernier moment pour vous répondre dans l'illusion que tout-à-fait remise je pourrais aller vous voir. Je ne suis qu'un peu mieux, avec permission de me lever quelques heures mais pas de sortir. Plaignez-moi ! Mille choses à tous deux.

J. Gautier

Claudine LACOSTE

NOTES

1. Il s'agit de *Poèmes de la libellule*, traduits du Japonais d'après la version littéraire de M. Saionzi, conseiller d'Etat de S.M. l'Empereur du Japon, par Judith Gautier, illustrés par Yamamoto. Gravé et imprimé par Gillot, 79, rue Madame, Paris, gr. in-4 de 4 ff n. ch. (dédicace et préface), 51 ff. n. ch. de texte, encadré d'illustrations en couleurs et 4 ff. de table. L'édition originale en a en effet été tirée à petit nombre sur Japon et vendue 50 fr.

2. Une mention manuscrite, en diagonale sur le haut droit de la première page : «Charmé M (un nom illisible, barré) voir si on peut souscrire», signé aR.

3. *La Marchande de sourires*, pièce japonaise en cinq actes et deux parties. Prologue par Armand Silvestre, musique de Benedictus parut chez Charpentier en 1888.

4. Il s'agit d'une «Carte-télégramme» adressée à Monsieur Joseph Péladan, 41, boulevard Suchet à Paris, portant la mention manuscrite «Paris 18.242». Deux cachets postaux «Paris, Avenue Friedland» portent une date difficilement lisible.

LE JOURNAL D'EUGÉNIE FORT¹ (1er Janvier - 31 Juillet 1858)

Tout va de mal en pis pour Eugénie dans les premiers mois de 1858. En janvier, de multiples interventions auprès de Blanc d'amis et d'une sœur d'Eugénie ne servent à rien, sinon à constater que Blanc est intraitable au sujet de Toto, le fils d'Eugénie. Il en arrive à ne pas se mettre à table quand Toto est là, et à écrire à Eugénie des lettres d'insultes sur son fils. Tout cela excède Eugénie et c'est en février que se dessine la séparation presque totale. Eugénie prend ses repas et reçoit ses amis et Toto dans sa chambre, et Blanc emmène ces dames Renom ou d'autres amis au restaurant. On dîne ensemble très rarement, - à condition que Toto ne soit pas là. Blanc commence à s'absenter de plus en plus, et menace parfois de partir pour toujours.

Le plus grave est qu'Eugénie est sans ressources. Ses frères et sœurs ont des situations modestes. Aucun espoir du côté de Théophile Gautier, qui doit entretenir aussi bien Ernesta Grisi et leurs deux filles, que ses propres sœurs.

Quant à Toto, malgré toutes ses promesses, il n'a pas passé son second examen de droit et il ne veut plus en entendre parler.

Il écrit pour le journal de Cesena, pour L'Artiste, et pour Le Moniteur Universel.

Il se vante de gagner deux cents francs par semaine ; mais il déchanté en constatant qu'on tarde à lui payer ses articles. Il a fait des dettes - qu'Eugénie est obligée de rembourser en empruntant à une amie ou à Montrouge.

D'autre part, les affaires de Blanc vont très mal ; il devient de plus en plus désagréable et oublie l'argent mensuel pour le ménage. Les dîners se font rarissimes. Les amis d'Eugénie la retrouvent dans sa chambre, tandis que Blanc boude ou s'absente, quand il ne sombre pas dans l'ivresse. Il fait parfois irruption chez Eugénie pour se plaindre ; elle ne l'écoute plus et ne lui répond jamais. Il menace de partir définitivement, mais il revient après quelques jours. Tourmenté par ses ennuis financiers, il s'enivre de plus en plus.

Dans cette situation inextricable, seuls les amis fidèles consolent, et la famille retrouve tout son prix. Le frère et les sœurs d'Eugénie, en particulier Victorine et Caroline, lui apportent leur affection. Edmond About, Ernest Feydeau, de Wailly apparaissent parfois. Les amis de Toto, Félix Renom, Edouard Kratz, viennent souvent. Adeline, Scara, n'abandonnent pas Eugénie, bien au contraire ; mais elle leur reproche de ne pas comprendre sa détresse financière, et de l'entraîner à des dépenses. Les dames La Baume, mère et fille sont les plus intimes ; Eugénie, en quête d'argent, se joint à leurs travaux de tapisserie. Ces veillées laborieuses sont égayées par le piano de Toto ou de Kratz, par quelque jeu de cartes ou de longues conversations.

Mais les soucis se font pires. La maladie de Charlotte Gruau, après des hauts et des bas, se révèle mortelle. Eugénie, avertie par le docteur Follin - dont elle repousse les avances après tant d'autres - sait qu'il n'y a plus d'espoir pour Charlotte, et malade ou bien portante, se force pour aller à Montrouge à mesure que le triste dénouement se rapproche. Un jour, Charlotte lui donne ses dernières instructions, qu'Eugénie ne révèle pas. Concernent-elles Moris, ce jeune homme coléreux et indiscipliné, pour lequel Eugénie achète des vêtements noirs après la mort de Charlotte ? Ce mystérieux Moris, qu'était-il pour Charlotte ?

Après la mort de celle-ci, Eugénie apprend sans étonnement qu'elle l'avait accusée de trop dépenser et de causer la ruine de Blanc. De tous côtés, sous prétexte de la conseiller, on la met en garde contre telle ou telle personne. Elle éprouve un découragement intense, mêlé de dégoût, et n'a plus qu'une idée en tête : essayer à tout prix de trouver pour Toto un poste en Algérie ; veut-elle l'éloigner pour ne plus avoir à souffrir des médisances de Blanc ? Se méfie-t-elle du journalisme qui n'a pas apporté le bonheur à Théophile Gautier ? Voudrait-elle pour son fils une situation stable de fonctionnaire ? On la sent dans le désarroi le plus complet. Elle à qui les admirations masculines remontaient le moral, elle en est venue à affirmer : «Non, je ne veux plus me laisser aimer et même me le laisser dire». Elle, l'incroyante, elle se force à lire des prières - peut-être la religion lui viendrait-elle en aide ?

Nous avons respecté l'orthographe d'Eugénie Fort.

Janvier 1er 1858 — Mme Renom² et ses enfants à déjeuner. Mme Renom me raconte combien Bl.³ lui cause d'ennuis, hier soir il est arrivé chez elle quand T.⁴ y était. Il est resté dans le salon, sans feu, tandis que T., Félix et Marie étaient dans la chambre de la mère. Il n'a pas voulu embrasser Marie sous prétexte qu'elle avait embrassé T. Il a fait une espèce de scène comme je les connais, disant qu'il ne voulait pas rentrer rue Condé. Il n'a pas voulu ouvrir la porte quoique Marie lui ait dit qu'elle voulait lui souhaiter la bonne année. Il n'a pas déjeuné. A deux heures les Dames La B.⁵ qui ont frappé chez lui, sans réponse. Me La B. a passé sa carte dessous la porte. Arsène non plus n'a pas été reçu. Ch.⁶ lui avait écrit pour qu'il aille dîner à Mt.⁷ en Bas. Il n'a voulu dire

ni oui ni non. Seulement s'il n'était pas là à cinq heures il ne fallait pas l'attendre. Et il n'est pas venu. Ch. était assez bien. On l'a descendue et nous avons passé la soirée tranquillement. A dix heures je suis rentrée et n'ai pas vu Bl. Hier soir, Bl. m'avait fait remettre cent francs pour les étrennes des Enfants. J'ai distribué seulement cinquante francs et lui en ai fait le compte, en lui remettant le reste. Il n'y a plus de réflexions à faire sur cette conduite. Il faut laisser aller les choses. Tout a une fin. Nous verrons celle-ci...

2 — T. est venu à une heure, nous avons été ensemble Rue Ch. M. Puis lui allait à Mt et moi rue Amelot, à six heures il est revenu me retrouver et nous avons dîné en famille. A huit heures Charles, T. et moi chez Vict.⁸ jusqu'à onze heures. Je suis rentrée bien fatiguée.

3 — Je ne suis pas sortie. J'ai écrit à Ch. Moris⁹ allait à St Mandé. Je suis restée près de mon feu à cinq heures, les Des La B., nous avons dîné et à huit heures Kratz¹⁰ jusqu'à onze. Me La B. est allé trouver Bl. dans sa chambre et a pris la *peine d'essayer* de lui faire comprendre l'inconvenance *de sa conduite*, mais elle commence à juger la chose impossible.

4 — Ce matin à dix heures, M. de Wailly¹¹. Je lui ai fait servir à déjeuner dans ma chambre. Il avait fini à peine quand Bl. arrive avec une demi b.(oute)ille de Champagne à la main. Ils causent de toutes choses, puis Mr. Vattegrain, puis Gruau, jusqu'à une heure et demie, ils sont restés. Ensuite il m'est encore venu deux ou trois visites, puis à deux heures Vict. et Georges T. est arrivé à cinq heures. Vict. a été chez Bl., a fait aujourd'hui ce que Me La B. avait fait hier et elle a été révoltée des raisonnements qu'elle a entendue. Bl. est parti. Nous avons dîné. T. est parti à dix heures. Il avait été au bal. J'ai lu jusqu'à minuit.

5 — Lucile¹² est venue avec sa fille, à trois heures à Mt. Dîné Rue Ch: M.¹³.

6 — J'ai été bien souffrante toute la journée. T. a déjeuné dans ma chambre. Dîné rue de Beaune¹⁴ avec T.G.¹⁵ le soir rue de Verneuil.

7 — Me Renom et ses enfants Olida toute la matinée. Le reste de la journée seule. Je me suis un peu reposée, dîné dans ma chambre.

8 — Les Dmes La B: Dîné dans ma chambre avec T. Le soir chez Me Renom. Rentrée à quatre heures. Bl: est venu aussi. Nous sommes revenus ensemble avec Scara¹⁶.

9 — Je voulais aller à Mt, mais quand j'ai su que Bl: devait y dîner, j'ai préféré rester. Je suis allée au Bain à six heures où je me suis fait servir un po-

tage et je suis rentrée à huit heures avec l'intention de me coucher, mais T. et F.R. sont venus et nous sommes restés jusqu'à onze heures à causer. Je ne vois pas Bl. Il vit dans sa chambre, comme moi dans la mienne, seulement, moi j'ai souvent des amis pour me tenir compagnie et lui est toujours seul. Mais aussi, pourquoi est-il si désagréable lorsque quelqu'un se dévoue et essaye de passer un instant près de lui ? Malgré tout le courage des meilleurs amis l'on est obligé d'y renoncer et de le délaisser.

10 — A Mt. mais seulement à trois heures ; et pourtant je n'avais pas vu Ch. depuis mardi dernier. Mais j'ai tant de peine à me décider à quitter ma chambre chaude et tranquille, mes livres que j'aime tant, mon ouvrage qui me repose, et surtout cette solitude dont j'ai tant besoin ! Et pour quoi ? Et pour quoi ? Nous avons joué aux cartes après dîner. Ch. était assez calme.

11 — Adeline¹⁷ est revenue ce matin. Je l'ai embrassée avec plaisir. Victorine, puis Mes La B. et Marie, puis Henri Marion T. est venu à cinq heures il a dîné. Bl. a vu Victorine. Mais il est resté dans sa chambre pendant que nous dînions.

12 — Me R. et Marie de midi à deux heures. A trois heures chez Martin, puis rue Ch: M: où j'ai dîné et passé la soirée.

13 — Ce matin j'ai écrit à Bl. ce que Ch. m'a dit dimanche que tout le monde dans la maison connaît l'état des affaires. Peut-être le sait-il, peut-être aimerait-il mieux ne pas le savoir. Mais moi j'ai cru devoir l'avertir.

T. travaille à *l'Artiste*¹⁸, au *Moniteur* et à *la Semaine*¹⁹ Mais il a bien de la peine à avoir l'argent qu'il gagne. Vattegrain est venu de une heure à quatre. Il a beaucoup parlé des affaires de Bl. et du triste avenir qui nous est réservé. Bl: était sorti ; quand il est revenu, il est entré dans ma chambre où était Vattegrain et ils ont causé longtemps. Dîné dans ma chambre avec T. Je ne suis pas allée rue de Verneuil²⁰.

14 — Me R. et Marie sont venues déjeuner. A deux heures à Mt. rentrée à six heures. Dîné dans ma chambre : seule toute la soirée. Mme Renom était restée jusqu'à cinq heures. Bl: lui a dit de bien vilaines choses, toujours sur T. Elle a cru devoir me répéter ses paroles, mais cela n'a plus d'effet sur mon esprit. Je n'ai peur d'aucune menace. Je ne veux aucune réconciliation.

15 — Félix R.²¹ est venu pour travailler. Il a déjeuné près de mon feu. T. et Henri Marion sont venus dans la journée. A six heures je suis allée rue Ch: Midi: prendre un potage et j'ai laissé Bl. et Félix dîner seuls. A 8 heures et demie j'étais rentrée Mes Scara, puis Mr Marion, puis Eug. Delangre Bl: est venu et il a tant parlé, tant crié, que nous avons tous gardé le silence ; j'ai travaillé toute la soirée : à minuit tout le monde est parti. J'ai

bien de la peine à obtenir la complète solitude.

16 — Mme Renom et Marie le matin chez Follin²², et je suis rentrée, j'étais si mal disposé. T. puis Arthur K. et F.R. dîné avec Bl: et F.R.. Toute seule le soir. Bl: a fait des confidences à Mme R. toujours la même chose : qu'il ne peut pas vivre comme cela, qu'il veut quitter la maison, qu'il a une si grande affection pour moi qu'il lui est trop pénible de ne pas me parler, mais que son idée fixe est de tuer mon fils ! Quelles divagations - aussi n'y fais-je plus attention.

17 — T. a déjeuné avec moi dans ma chambre. Il a fait un petit bout d'article sur une première représentation à l'Ambigu pour le feuilleton de son père²³. Puis à deux heures nous avons été ensemble à Montrouge. T. est revenu à Paris et moi je suis restée jusqu'à huit heures. Charlotte n'est pas bien.

18 — Mme Renom et Marie à déjeuner. Mais je les ai laissées déjeuner avec Bl: j'avais pris mon thé, et suis restée dans ma chambre. Elles sont restées toute la journée. F.R. Puis Mr Vattegrain, puis F. Gaigneuson²⁴ puis Victorine avec Georges P.B. A cinq heures Mme Renom se prépare pour partir. Alors Bl: demande que Marie reste, mais j'ai refusé puisque j'attendais T. et je savais que Bl: partirait à l'heure du dîner et la présence de Marie aurait augmenté sa colère. Vict. a essayé de le décider à rester, mais elle n'a pas réussi. Il lui a demandé trois quarts d'heure d'entretien pour la mettre au courant de ses affaires particulières.

A sept heures nous avons pu dîner. A huit heures Olida est venue nous avons joué aux cartes avec T. et Félix R. Vict. était partie à cinq heures.

19 — J'ai reçu il y a deux jours une lettre de Nîmes qui demande des détails d'affaires et de l'argent. J'ai dit à Lucile que je ne répondrai pas. Ce matin Gruau m'écrit que Ch: est bien malade, que j'aïlle chez Follin et à Montrouge. Je suis cependant bien peu disposée à sortir mais il le faut. Je ne restai que peu de temps à Montrouge, et suis rentrée dîner seule dans ma chambre pendant que Bl: et Félix dinaient dans la salle à manger à huit heures je suis allée rue Ch: midi.

20 — Desse²⁵ me dit que Bl: a été si méchant hier soir que lui, Desse, en a pleuré et n'a pas pu dîner. Je ne suis pas sorti. Mme Renom et Marie, puis Ferdinand Gaig. ont déjeuné. Mais j'ai pris du thé dans ma chambre. Puis Mr Vattegrain et à deux heures Lucile avec sa fille, nous avons dîné dans ma chambre. Blanc a été en fureur toute la soirée.

21 — A Mt de bonne heure avec Mr Barroux. Les Des La B dîné rue Ch. M.

22 — J'ai compté dix huit visites aujourd'hui, depuis une heure jusqu'à minuit, je n'ai pas cessé de parler. Personne à dîner. Le soir Bl: qui espérait que T. ne viendrait pas avait commandé un thé : mais aussitôt qu'il l'a bu il est parti par un froid assez vif et très enrhumé. Le soir Kratz et T. ont beaucoup joué du piano. T. fait chaque jour de visibles progrès.

23 — Me Scara est venue de bonne heure. Elle voulait que j'aille au théâtre avec elle. Elle me fait des reproches parce que je ne sois pas le soir et que je refuse les dîners, les spectacles, les promenades qu'elle m'offre. Elle a raison. Mais je ne puis maintenant former aucune amitié nouvelle, surtout pour des plaisirs que je n'ai jamais recherché et qui aujourd'hui ne sont pour moi qu'une fatigue et des occasions de dépenses. J'allais à Mt, elle est venue avec moi jusqu'à la porte de Charlotte. A quatre heures chez Mr Barroux. Rentrée à six heures. T. a dîné avec moi, à neuf heures il est allé au Français.

24 — Mme R. et Marie. Elles ont déjeuné avec Bl: A deux heures T. Kratz et Moris, nous sommes partis pour Mt. Me R. est restée. Dîné tous à Mt Charl: était assez bien. T. et Kratz ont fait de la musique. A neuf heures nous sommes revenus.

25 — Mr Vattegrain puis Scara, Henri Marion, les dames La B: et T. Le soir Olida, Bl: est allé dîner dehors avec Mr. Leclert. Me La B. est entrée dans sa chambre en partant je ne sais ce qu'ils ont dit.

26 — Il faisait si beau temps aujourd'hui que je suis sortie à une heure et que j'ai flâné dans les rues, passages, boulevarts jusqu'à quatre heures au soleil seule. Dîné rue Ch: Midi.

27 — Me R. et Marie aujourd'hui ont déjeuné avec Bl: Puis Henri Marion, T., Lucile qui a dîné avec moi le soir chez Scara. Kratz a fait de la musique. Il était bien disposé et nous a fait bien plaisir. T.G. surtout.

28 — J'ai vu T.G. il est un peu malade. Nous avons été ensemble rue de Beaune. Nous avons beaucoup causé. Dîné chez Victorine.

29 — Les Des La Beaune Victorine et Vattegrain, le soir Scara, Mr Marion, Kratz et Félix R. T. a dîné avec moi. Adeline est venue à dix heures, elle a été détestable. Nous avons joué aux cartes et pris le thé dans ma chambre. Blanc n'a pas paru. Ces messieurs sont restés jusqu'à une heure.

30 — Chez Scara, puis chez T. chez Stoltz pour Lucile. Dîner à Mt.

31 — Je ne suis pas allée à Mt. Il faisait si mauvais temps. Les Des La

Beaume toute la journée, nous avons travaillé, lu jusqu'à cinq heures. Adeline est venue le soir ; je lui ai demandé cinq cents francs pour un an qu'elle m'a prêté tout de suite et d'une manière charmante.

Février 1er — Scara, puis Vict: avec le petit. T. et F.R. Mr de Terpigny, puis About²⁶ qui a dîné avec nous. Il venait nous annoncer que sa nomination à la Légion d'Honneur allait paraître ces jours-ci au *Moniteur*. Il nous a beaucoup engagé à aller le voir à Neuilly. Comme T. ne dînait pas, Blanc a été très bien il était content de voir About. Georges a été beaucoup admiré.

2 — A Mt toute la journée. Dîné et passé la soirée rue Ch. Midi. Me Renom et Marie ont déjeuné avec Bl.

3 — Mr Rousset. T. aussi est venu le matin, il avait fait un assez long article pour *La Semaine*. Il était content. Il travail et fait beaucoup de projets. La nomination d'About a paru ce matin. J'ai écrit deux lignes à sa mère. J'ai été très souffrante toute la journée. Dîné seule et couchée de bonne heure mais ne pouvant dormir j'ai lu une partie de la nuit.

4 — Ce matin je suis lasse, aussi ne sortirai-je pas. Je devais aller à Belleville et dîner chez Caroline²⁷. Je ne suis pas fâchée d'être obligée de ne pas sortir, car j'ai beaucoup à travailler. Je vais commencer une autre traduction puisque la première peut paraître quelque part dans *La Semaine* ou dans *Le Journal des Demoiselles*. C'est un travail qui me plaît et que je fais assez facilement. Si je puis en tirer quelque argent pourquoi ne le ferai-je pas ?

5 — Kratz est venu dans la journée, puis Me Demaizeroy, son mari, dîné seuls avec T. et le soir F.R. Scara et T.G. qui est parti à onze heures et jusqu'à minuit nous avons joué aux cartes. Bl: n'a pas paru. Scara a apporté un coussin à faire pour Marie.

6 — Je ne suis pas sortie encore aujourd'hui. J'ai travaillé et lu, dîné seule et à sept heures et demi les Des La B. sont venues passer la soirée avec moi. A onze heures, nous avons pris le thé et Bl. est venu dire bonsoir à ces dames. Il continue à se plaindre aux uns aux autres, mais je ne veux pas entendre les rapports. Ce serait bien inutile car je vis si tranquillement que je ne sais pas pourquoi je changerais. T. travaille bien. Il fait un article, Variété, pour *Le Moniteur*. Il est toujours bon et charmant garçon ; sage dans ses dépenses. Il fait régulièrement sa revue à *la Semaine* et avec les faits divers au *Moniteur* et à *l'Artiste*²⁸ il a près de deux cents francs chaque semaine.

7 — Mme Renom et Marie ont déjeuné. A deux heures à Mt avec les dames La Be. Ch: ne s'est pas levée ; nous sommes rentrées à la maison avant neuf heures et travaillés jusqu'à onze et demie

8 — Lundi, les Des La B: de bonne heures. Henri Marion et T. qui a dîné avec nous, il allait à l'Opéra, ce qui fait que Bl: qui était allé dîner dehors est venu passer la soirée avec nous. Nous avons beaucoup travaillé.

9 — A Belleville, puis dîner R. Ch: Midi où T. est venu prendre le thé.

10 — Je n'étais pas bien, je voulais aller à Mt. et puis je ne m'en suis pas senti le courage. A quatre heures mon Frère Charles²⁹ est venu et à six heures rue de Verneuil où j'ai dîné et passé la soirée.

11 — Ce matin Mr Barroux est venu me dire qu'Olida était bien malade d'une angine cuisante et que l'on désespérait de la sauver. Me R. et Marie ont déjeuné : à midi, Mr Barroux est revenu. Olida est plus mal. A trois chez T. qui faisait son article et qui est allé rue St Jacques. Dîné chez Caroline rentrée de bonne heure.

12 — Olida est plus mal ce matin. Je suis sortie deux heures pour aller voir T.G. Je lui ai dit que j'avais fait une traduction et que j'espère l'utiliser car j'ai besoin de gagner quelqu'argent. T. a dîné avec moi : à sept heures Mr Barroux est revenu nous dire que la pauvre fille venait de mourir après avoir subi l'opération. Le soir, Me Re. et Marie, Scara, Mr Marion, Kratz. T. est allé rue St Jacques et est revenu à neuf heures. Bl. est resté dans ma chambre à causer malgré la présence de T.

Il y avait bien deux mois que cela ne lui était arrivé. Il était plus d'une heure quand tout le monde est parti. Je ne suis pas allée à Mt de toute la semaine, mais j'ai des nouvelles tous les jours. Ch. ne va pas mal.

13 — R. Cherche Midi une partie de la journée : rentrée dîner seule et à l'Odéon avec Scara pour *La Jeunesse*³⁰.

14 — Me R. et Marie ont déjeuné : T. est venu à onze heures, nous sommes tous allés au service d'Olida, à deux heures à Mt avec Moris.

15 — Victorine toute la journée. T. est venu dîner, Bl : est resté dans sa chambre. A neuf T. et moi étions seuls à causer de la pauvre Olida, quand Bl : me fait remettre un papier timbré, puis quelques mots au crayon, où, comme toujours, il s'exprime de la manière la plus affreuse sur le compte de mon fils. Je ne fais aucune réflexion et ce que cet homme méchant écrit est comme ce qu'il dit, sans aucun effet.

16 — Dîné rue Ch: midi, travaillé toute la soirée. T. est venu me prendre.

17 — A Neuilly chez About avec Camille et Scara. Nous avons pris un

coupé et par un beau temps nous avons été passer deux heures dans cette charmante habitation. Ces dames été comme toujours très aimables. Nous avons reconduit Camille et rentrées à la maison. J'ai changé de robe et toujours avec la voiture nous sommes revenus rue de Verneuil où j'ai dîné. Le soir T.G. About etc — J'étais très fatiguée de la poitrine cet air si vif de la campagne ne me convient pas. Me Hallez devait venir. Mais Ch: était si malade qu'elle n'a pas voulu la quitter.

18 — A Mt de bonne heure quoique bien enrhumée et à quatre heures rue Amelot où j'ai dîné.

19 — Scara est venue me demander à dîner. Elle a décidé Bl. à dîner avec nous malgré la présence de T. Ce soir nous avons joué aux cartes. Hier Me Renom et Marie étaient venues déjeuner avec Bl : et elles allèrent avec lui et en voiture à une séance du Corps Législatif. Mr. Vattegrain et Gruau les ont rencontrés et Vatteg. a fait de tristes et sévères réflexions.

20 — Lucile toute la journée avec sa fille. Le soir Les Des La B.

21 — A Mt malgré un mauvais temps, et enrhumée, mais Ch : est si malade que je ne puis pas faire autrement. T. est venu, j'étais partie il était à Mt avant moi. Il n'y est pas resté longtemps. Je suis rentrée avant neuf heures.

22 — Mr Vattegrain qui m'a parlé d'une façon bien désagréable des affaires de Bl : Les Dmes La B: qui ont dîné. T. est venu, mais il dînait chez Feydeau. Bl: est venu dire bonsoir à ces Dames ; il arrivait de Mt. Il a parlé longtemps des indiscretions de Charlotte et avec une grande colère.

23 — J'ai été voir Mr Rousset pour le prier de m'aider à quitter la maison avant que par suite des mauvaises affaires je sois mise à la porte. Je suis rentrée à dix heures dîner dans ma chambre seule. A neuf heures Henri Marion est venu et il est resté à causer jusqu'à minuit. B : voulait qu'il vienne dîner vendredi. Mais je l'ai prié de ne pas accepter l'invitation.

24 — Les Dmes La B: puis Mr Barroux. T. a dîné avec moi et à neuf heures il est allé rue de Verneuil. A minuit Bl: est entré dans ma chambre et il a parlé jusqu'à trois passées sans cesser pour ne rien dire si ce n'est qu'il a reçu un mot de Mr Rousset qui le prie d'aller le voir et qu'il voudrait n'y pas aller présumant ce qu'il a à lui dire de ma part. Je l'ai laissé rabâcher sans lui répondre.

25 — Scara est venue passer une partie de la journée avec moi. T. à cinq heures, il allait dîner chez les Barroux. J'ai dîné seule. A huit heures, les Des La Baume, à neuf heures Mr et Mme Barroux et R. à dix heures, nous

avons pris le thé. Bl. a été supportable.

26 — Me R. et Marie toute la journée. Je lui ai expliqué comme quoi elle devait renoncer à venir déjeuner ou dîner. J'étais bien fatiguée, bien nerveuse. Nous avons beaucoup parlé de Félix qui ne veut rien faire et j'en étais sincèrement affligée. Quand il entre dans ma chambre, j'en ai éprouvé une si forte émotion que je l'ai prié de sortir et il est parti. Une heure après, Bl. est arrivé, il s'assied et commence à discourir de telle façon que je me sens exaspérée et je quitte ma chambre où il reste avec Me Renom et je vais m'asseoir dans la sienne, Marie vient me retrouver au bout d'un quart d'heure. T. arrive, et demande après moi et Bl: lui répond avec cet air de mystère que je suis sans doute *encore* dans l'appartement. Jusqu'à huit heures et demie ces scènes ont durées. Deux fois j'ai engagé ce méchant être à sortir de ma chambre, et enfin, il a éclaté en pleurs en cris en plaintes. Mes. écoute tout cela, cherchant à le calmer. T. est allé dîner au restaurant, moi j'ai pris un potage et Bl : Mme R. et Marie sont aussi allés au restaurant.

T. est rentré, cinq minutes après leur départ, Scara est venue à neuf heures. Ils sont revenus à neuf heures et demie, tout est rentré dans l'ordre, nous avons joué, pris le thé : à minuit Bl: a reconduit tout le monde et je ne l'ai pas vu depuis. Encore un orage ! mais que j'en suis lasse, mais que ne puis-je quitter cette maison, ne plus voir surtout ne plus entendre cette voix qui me fait peur.

27 — T. est venu à deux heures. Nous sommes sortis ensemble. A quatre je suis rentrée bien lasse, dîné seule, et couchée de bonne heure.

28 — A Mt avec Victorine, rentrée et couchée à neuf heures. Je n'ai pas vu Bl: ces deux jours-ci, cela me repose un peu. J'ai pris le parti de mettre le verrou de ma porte tous les soirs ; au moins je ne serai pas surprise. J'essaierai de ne pas ouvrir je verrai.

Mars 1er 1858 — Chez Victorine et à Neuilly avec elle et Georges. About a été comme toujours charmant et ces Dames aussi. Il espère être nommé à une préfecture très prochainement. Nous sommes rentrés dîner rue Condé. T. était là. Bl: était parti.

2 — Quoique par un affreux temps je suis allée Rue Ch: Midi dîner et passer la soirée. Je n'ai pas vu Bl.

3 — A Mt avec Marie La B: par la pluie mais Ch: était si malade ! Dîner rue de Verneuil avec T. et passé la soirée. T. a fait de la musique. T.G. n'est pas venu.

4 — Une lettre de Mr Rousset qui me rapporte quelques phrases de Bl:

auxquelles l'excellent homme croit entièrement. Je ne veux plus le tracasser je laisserai aller les choses jusqu'au jour où trop lassée je prendrai un parti toute seule puisque mes amis les plus dévoués ne savent pas s'y prendre. Félix R. est venu, car je lui avais écrit. J'avais à lui faire des reproches sérieux sur sa conduite et à lui faire entrevoir le triste avenir qu'il se préparait. Il m'a paru persuadé et m'a assuré qu'il recommençait à travailler le quinze de ce mois. Dîné seule et le soir Mr Barroux. T. est resté chez lui il a terminé son Maximilien pour le *Moniteur*³¹.

5 — Seule toute la journée. Dîné avec T. le soir Mr Marion et F.R. les Gruau. Bl: est venu il a causé tranquillement avec Mr Marion nous avons joué à l'écarté.

6 — Lucile a passé la journée avec moi. Je lui ai parlé de son mari, de ce qu'il m'écrivait relativement à elle, mais elle a l'air si indifférent, elle se trouve plus à plaindre que lui. T. est venu dans la journée, il dînait avec son père et allait au bal avec lui. Adeline, Wattegrain, Barroux, Félix Renom.

7 — A Mt et rentrée à huit heures Scara est venue passer la soirée avec moi. Bl. est venu et a beaucoup causé et moi j'ai gardé le silence tant qu'il est resté là. Scara a pris un livre. Il a été obligé de quitter la chambre. Quel affreuse impression me cause cet homme à présent je ne puis pas dire un mot en sa présence. J'entends toujours, toujours les discussions qui m'ont tant fait souffrir. Comment il faudra supporter cela encore quelques temps. Enfin ayons patience.

8 — Seule toute la journée. J'ai beaucoup travaillé. J'ai commencé la traduction d'un roman assez long mais intéressant j'y travaille avec plaisir. J'aime tant à travailler. T. a dîné avec moi il allait au Bal avec Mme Delangrère et sa fille. Le soir Rue Ch: Midi. Je n'ai pas vu Bl: je suis tranquille, quoique jusqu'à une heure du matin je suis toujours dans l'anxiété. Je crains de voir ma porte s'ouvrir et entrer ce malheureux avec ses bruyantes imprécations.

10 — Rue Cherche Midi et dîner rue de Verneuil. T. n'est pas venu il était au Bal avec Mr. Barroux.

11 — Cherche Midi - Chez Follin puis avec Scara au passage de l'Opéra. Elle a loué deux Dominos car je lui ai avoué que je ne l'accompagnerai au bal qu'à la condition que je ne dépenserai rien je ne le puis plus. T.G. et T. elle et moi, nous avons souper à minuit chez elle et à une heure et demie nous avons été à l'Opéra. A quatre heures nous étions chacun chez nous. Comme c'est ennuyeux et fatigant. T.G. s'est ennuyé au moins autant que moi. T. a trouvé beaucoup d'amis nous l'avons laissé.

12 – Dîner avec T. dans ma chambre. Le soir M. Delangrère sa fille et son fils, Mr Marion. Je n'ai pas voulu que Deste prépare rien pour le Thé: Bl : m'a fait demander deux fois par Félix R. si je voulais que l'on fit quelque chose. J'ai dit *non*.

13 – Lucile toute la journée. Bl. a fait semblant de vouloir dîner avec nous, mais son hésitation m'a impatientée je demande mon dîner dans ma chambre, et furieux il est parti.

14 – Deste me dit en tremblant que je cherche une domestique pour le remplacer. Que Bl: est si difficile à contenter qu'il ne peut pas le servir plus longtemps. J'ai écrit cela à Bl: mais il n'a pas l'air de s'en occuper. A Mt rentrée de bonne heure.

15 – Victorine avec Georges. Diné avec elle et T. à neuf heures ; j'étais seule entre mon feu et ma table bien éclairée un livre sur mes genoux ; c'est comme cela que je suis bien. Je n'ai pas vu T.G. depuis longtemps, je devais le voir samedi et il m'a envoyé un mot pour me prévenir qu'il ne viendrait pas. Il est très occupé. T. travaille. Il a une traduction au *Journal des Demoiselles*.

16 – Rue Cherche M. toute la journée.

17 – Aux Batignolles pour Geannune. Je suis entrée au cimetière où je me suis promenée longtemps. Que l'on doit être bien sous ces pierres ! C'était là ma pensée dans ce lieu tranquille. Puis à Montrouge rentrée de bonne heure, et cependant je n'ai pas eu le courage d'aller rue de Verneuil. J'ai trouvé une carte d'About qui part pour Florence. T. est venu aussi deux jours sans me trouver.

18 – Rue Ch. M. puis chez Martin et chez Caroline, après diné nous sommes allées avec la mère Charles et Marie jusqu'aux panorama, j'avais mal au pied. T. est encore venu, il est furieux dit Deste.

19 – Les Dmes La B: toute la journée, Vattegrain, Kratz, Barroux, T. vient à dix heures avec des gâteaux pour mon dessert. Il me dit que depuis lundi il est venu chaque jour avec un bouquet de violettes qu'il a jeté de colère dans le même soupirail. Il a été charmant toute la soirée. Mr. R. et ses enfants, Scara Marion et Eugène. Bl: n'a pas paru, nous avons été bien tranquilles. Nous avons pris des verres d'eau sucrés à minuit j'étais seule.

20 – Mon pied est enflé. Adeline m'a conseillé de le bander avec des compresses d'eau de vie camphrée. Elle est restée une heure avec moi hier elle a été charmante comme autrefois douce et calme. A deux heures T.G. est

venu. T. était là nous sommes sortis ensemble. A cinq heures j'ai trouvé Lucile qui est allée à Montrouge nous avons dîné toutes deux avec la petite. Elle ne me demande pas à lire les lettres de son mari, quoique je les ai mise à sa disposition.

21 — Marie Rodet est venue de bonne heure et quoique mon pied me fasse toujours un peu souffrir nous allons à Mt avec Moris. Il y avait beaucoup de monde près de Charlotte. Nous sommes parties à sept heures et demi.

22 — Les Des La B. toute la journée. J'avais écrit à Larounat³² pour avoir une loge pour la *Jeunesse*³³ à l'intention de ces Dames et il l'envoie pour mercredi seulement. Mr Rousset est venu savoir ce qui se passait. Pendant que nous causions tous deux dans le salon T. arrive avec un bouquet de violette et Mr Rousset le prie de l'accompagner jusqu'à la rue Madame. Mr Vattegrain aussi est venu et resté deux heures avec nous.

Nous avons dîné ces Dames et T. et passé une bonne et longue soirée. Nous n'avons pas vu Bl: Il va à Mt très souvent et il y reste très tard.

23 — Mr Vattegrain est venu j'étais seule et il m'a beaucoup parlé de Bl: il le plaint, il croit tout ce qu'il lui dit. Il m'a obligé à entrer dans d'assez longs détails afin qu'il soit bien persuadé que je suis bien résolue à ne pas retomber dans des explications des discussions qui ont toujours été inutiles et qui m'ont fait trop souffrir pour que je consente jamais à les renouveler. Que veut Bl: ? à cette question personne ni Mr Rousset pas plus que Vattegrain ni même Mes La B: personne ne peut répondre car lui ne le dit pas. Hé bien que cherche-t-il en me faisant parler par les uns et les autres ? Il cherche à me faire dire quelques mots sur lesquels il pourra, lui, venir m'attaquer. Mais hier j'ai pris la peine de m'agiter de m'expliquer avec Vattegrain mais ce sera bien la dernière fois. Je ne dis plus un mot. Dîné rue Ch: Midi.

24 — J'avais demandé une loge à l'Odéon³⁴ pour les Des La B: qui n'ont pas pu y venir. Les Des Delangrère en ont profité. T. a dîné avec moi il est venu avec nous au théâtre après onze heures nous sommes allés tous les quatre Rue de Verneuil l'on nous attendait pour le thé. T.G. était là rentré à deux heures.

25 — A dix heures Victorine vient avec sa bonne et Georges me demander l'hospitalité par deux jours. Bl: a été aimable avec elle. J'ai été couché rue Ch: M: - Kratz est venu dans la journée nous avons parlé de Chameroy.

26 — Martin, Mr Ste Suzanne, Vattegrain. Victorine est partie à cinq heures. Dîné seule et personne le soir. Je suis bien lasse.

27 — Lucile et sa fille. Bl: a été assez bien avec la petite. Mr. de Wailly a déjeuné avec Bl. dans sa chambre. De W. est venu me faire part du chagrin de son ami, mais qu'y puis-je faire ? T. a dîné avec nous. Le soir nous sommes restés seuls tous deux il m'a conté comme quoi ils font une au moins ils essayent de faire une pièce avec E. Langrère. T.G. m'a envoyé le *Roman de la Momie* qui vient de paraître chez Achette³⁵ avec une ligne qui m'a fait bien plaisir je lui écrit pour l'en remercier.

28 — A Mt Ch: est très malade. Les Des La B. et T. ont dîné nous sommes tous rentrés rue Condé avant neuf heures. T. a fait de la musique et Marie du thé.

29 — Victorine et T. nous avons dîné tous les trois. Lucile est venue avec ses trois enfants passer deux heures avec nous. Bl. est sorti de bonne heure je ne l'ai pas vu quelle tranquillité. T. est parti à neuf heures il a à travailler à une traduction pour le *Moniteur*. Je me suis couchée je suis si fatiguée. J'ai lu jusqu'après minuit.

30 — Depuis quelques temps Bl: se donne le plaisir de me laisser sans argent je dois payer jusqu'à soixante francs à Desse. Il fait de même dans ce moment ci pour Me La B: à qui il doit remettre une somme de deux cents et quelques francs il l'a lui fait attendre. J'ai à faire, je dois sortir mais il faut que j'attende le caprice de Bl: car je ne veux pas qu'il sorte sans m'avoir laissé l'argent pour Mes La B: - à trois heures et demi il se décide à lui envoyer cinquante francs. Quelle patience ! - Dîné rue Ch: M: après dîner Marie et moi nous sommes allées par un beau temps jusqu'à la rue Joubert.

31 — A Mt de bonne heure a cinq je suis rentrée m'habiller et dîner rue Verneuil. T.G. a été charmant toute la soirée, il est venu m'accompagner jusqu'à ma porte en société de T. Kratz et E. Langrère.

Avril 1er — Je ne suis pas sortie les Des La Be dans la journée et T. qui vient de finir une traduction pour le *Moniteur*, Dîné seule et couchée de bonne heure.

2 — T.G. me fait demander à dîner - T. et moi nous dînons tous les trois. Bl. était parti depuis le matin. Le soir Mr et Me Barroux.

3 — Lucile avec sa fille. J'ai eu le courage de le la laisser seule. Mais j'avais promis à T.G. d'aller le voir à trois. Nous sommes restés ensemble jusqu'à cinq heures. Nous avons erré dans le jardin des Tuilleries puis à l'*Artiste*. Nous avons beaucoup parlé de T. - Rentrée à cinq heures et demi. Lucile est partie de bonne heure et je me suis couchée à neuf. T. est venu mais je ne l'ai pas vu.

4 — Desse ne doit plus venir. C'est Mr Fussier qui fait le service Bl. part à dix heures ferme la porte de sa chambre, et met la clé dans sa poche. Victorine et son mari viennent me prendre à trois heures. J'ai dîné avec eux. L'article de T. a paru ce matin au *Moniteur*³⁶ j'en ai éprouvé une joie bien vive. C'est bien fait.

5 — Bl. continue à partir dès le matin fermant sa porte et ne voulant pas se faire servir.

Colombe vient dans la journée. Bl. l'avait demander. Elle viendra faire le service comme l'année dernière et je remercierai la concierge.

Les Des La B; puis T. que j'ai embrassé avec plaisir. Il a apporté le numéro du *Journal des Dames* ou ont paru une traduction et la critique des Théâtres. Nous avons dîné et passé la soirée tous les quatre. T. devait aller à un bal ; mais il y trouve si peu de plaisir et il est si bien avec nous qu'il est resté.

6 — A Mt toute la journée dîné rue Ch: M: Charlotte est bien malade. Bl: va tous les jours à Mt du matin au soir, il y travaille. Je ne le vois pas, je suis tranquille.

7 — Dîné rue de Verneuil, et passé la soirée.

8 — A Mt toute la journée : dîné et rentrée de bonne heure.

9 — Dîné avec T. et le soir Scara Mr et Me Barroux. Nous avons pris du thé dans ma chambre.

10 — A Mt avec Marie La Baume rentrée à cinq heures, dîné seule et seule toute la soirée. Je travaille beaucoup je traduis. Je pense en tirer parti un jour. Car chaque jour j'ai moins d'argent à ma disposition et bientôt je ne pourrai plus prendre un omnibus et il y a déjà un an que je ne me permets plus les voitures.

11 — Bl: n'est pas rentré. Je pense qu'il a couché à Mt. En effet il a passé la nuit moitié au travail moitié dormant. Margueritte a déclaré que si Mr Bl. restait souvent à Mt elle quitterait la maison.

Chez Follin. Nous avons causé longtemps de notre malade d'abord puis d'autres choses. Je suis obligée de forcer ma sortie. Il trouve toujours quelque chose à dire pour me retenir. J'avoue qu'il m'est encore très agréable de voir un homme jeune et distingué se plaire dans ma société. Plusieurs fois étant venu à Mt quand j'y étais il m'a offert de me ramener chez moi et aujourd'hui en s'informant si j'allais à Mt et si j'y restais toute la journée j'ai compris son intention. Mais il est trop tard pour que j'accepte cette cour. Non je ne veux plus me laisser aimer et même me le laisser dire.

12 — Bl: me remet de l'argent pour Me La B. Mais pour moi il me laisse faire des dettes. Je lui ai écrit que je ne lui demanderai plus d'argent qu'il me donne chaque mois ce que je dois dépenser, je m'y conformerai ; mais ce raisonnement est trop simple pour lui. Il fait semblant de ne pas entendre.

13 — A Mt toute la journée. Dîné rue Ch: Midi et passé la soirée.

14 — Chez Follin puis chez Me Legroux pour mon pied que je dois soigner. - Chez Scara où je trouve Adeline - Puis à Mt à quatre heures j'y dîne.

15 — A Mt rentré à cinq heures. Dîné seule. T. est venu déjeuner nous avons parlé de ma traduction il va s'en occuper. Bl: continuer de coucher à Mt. Il me laisse sans argent. Je lui écrit que j'ai changé d'avis puisqu'il ne veut prendre aucun arrangement et que je recommence à lui dire cette phrase désagréable : Il me faut de l'argent.

16 — Vattegrain, Martin, les Des La B: Mr Follin - Dîné seule avec T: le soir les Barroux Marion Scara. Bl: est toujours à Montrouge. Nous sommes bien tranquilles.

17 — A Mt toute la journée : rentrée a six heures. Lucile est venue toute la matinée avec son petit. Mr de Wailly a déjeuné avec Bl: Il a été comme toujours très aimable. Seule toute la soirée. J'ai travaillé.

18 — A Mt toute la journée. Ch: est très aimable.

19 — A Mt rentrée à trois heures. Les Des La B: et T. ont dîné et nous avons passé la soirée à travailler et jouer aux cartes. Marie est si contente quand elle est avec nous.

20 — A Mt a cinq heures Rue Ch: M.

21 — Lucile toute la journée. Dîné rue Verneuil avec T. et au concert³⁷.

22 — A Mt rentrée à six heures pour dîner avec T. Les Des La B: le soir. Bl: reste à Mt. Il n'a pas voulu prendre d'arrangements pour les dépenses et il continue à me remettre 100 f à la fois. Mon pied est toujours malade.

23 — T.G. et T. ont dîné, le soir Scara Eug : Langrère Mario Les Barroux.

24 — A Mt toute la journée rentré à sept heures dîné seule et à la

porte St Martin a huit heures et demi pour le ballet de T.G. avec T. Scara³⁸

25 – Dimanche à Mt. toute la journée. Rentrée à huit heures. Je me suis couchée et j'ai lu. Je suis si occupée avec Mt que je n'ai pas le temps de lire le courant. Bl: va toujours à Mt et y couche un jour sur deux. Je ne le vois pas je suis tranquille. Ch. est tous les jours plus malade.

26 – A Mt et à trois heures au Luxembourg où j'ai trouvé Victorine avec Georges - Dîné avec T. et Victorine partie de bonne heure nous sommes restés mon fils et moi toute la soirée à causer.

27 – Chez Legroux pour mon pied qui est toujours malade. Puis rue Cher: Md.

28 – A Mt. Ch: était sur une causeuse très réveillée : Mme Hallez est sortie et Gruau nous a laissées seules. Alors Ch: m'a parlé de sa mort et de ce qu'elle voulait qu'il fut fait dans ce cas. La veille elle avait fait avec sa mère tous ces préparatifs. Distribuée tous ses bijoux sa garde-robe. Elle m'a fait des recommandations sur des choses que je connais seule puis elle a été très calme. Je l'ai quittée à huit. Je suis rentrée et à neuf heures rue de Verneuil. T.G. ni T. n'y était ils dînaient avec Moris.

29 – Lucile toute la matinée avec sa fille. A Midi à Mt Ch: est très mal. Rentrée à sept heures et dîné seule le soir. Les Des La B: a onze heures au moment que ces Dames parlaient, Bl: est entré dans ma chambre. Il y avait bien deux mois que cela ne lui était arrivé : mais il est parti avec ces Dames et je ne l'ai pas revu.

30 – Toute la journée à Mt Rentrée a sept heures, dîné seule le soir. T.G. et T. les Barroux, Marion Kratz. La conversation a roulé longtemps sur le droit et les principes d'administration. T. a beaucoup causé. C'est décidément la cause à quoi son esprit s'applique le mieux. Il devrait bien terminer son droit. Mais comment le persuader ?

Mai 1er – A Mt rentrée à six heures. Dîné au coin du feu le soir les Dmes La B:

Mai 2 – Au *Moniteur* voir T.G. de midi à deux heures. A Mt rentrée à neuf heures.

3 – Je me réveille avec un mal de tête et un mal de gorge qui ne me permettent pas de sortir. Mr Vattegrain vient dans la matinée il se charge d'aller me chercher des nouvelles ; je suis très souffrante. T, les Des La B: à dîner. Je me couche à sept heures. T. joue aux cartes avec ces Dmes auprès de mon

lit.

4 — Je reste au lit une partie de la journée à la Diète. Le soir les Des La B et T.

5 — T. à midi une heure après Mme Renon et Marie, puis les Dmes La B: Marie La B: reste et la mère va à Mt car je ne puis sortir. Bl: n'est pas sorti et il est furieux que T. soit dans ma chambre car il l'empêche d'entrer - Mme Renon se plaint de ce que je ne vais pas chez elle, que je ne m'occupe pas de sa fille. Je lui ai dit ma pensée qui est la même depuis cinq ans six ans qu'il s'est agi de faire une danseuse de la petite, et avec toute la bienveillance dont les gens qui me connaissent me savent capable. Mais elle, soit colère, jalousie ou erreur a été se plaindre à Bl: qui le soir est entré dans ma chambre quand les Des La B. se préparaient à partir, et il a fait une des sorties auxquelles je suis bien habituer mais qui m'inspirent de plus en plus un profond dégoût et en même temps une pitié profonde pour l'esprit détraqué ou méchant qui les fait. Ces pauvres Dmes étaient atterrée et Marie en partant a dit à Bl: avec des larmes plein la poitrine, quelle le suppliait de me laisser dormir tranquille. Bonne créature. Et en effet rentrée dans ma chambre j'ai mis mon verrou mais je n'ai pas été dérangée.

6 — Ce matin j'étais mieux quoique toussant beaucoup. Mr Hallez m'écrit que je n'aïlle pas à Mt que Ch: est calme elle dort. T. vient nous parlons d'affaires d'examens etc. J'ai embrassé Marie avec plaisir. Scara. Mr Barroux. T. est revenu le soir. Il a dîné avec moi couchée.

7 — Malgré ma maladie je ne puis pas rester chez moi je suis si inquiète je vais à Montrouge. — Je suis arrivée à Mt à une heure et à quatre la pauvre Charlotte était morte entre sa mère son mari et moi. Bl. est montré et l'a embrassée. Nous avons Me Hallez et moi eu le courage de lui faire sa toilette, sans nous laisser aller à une trop grande émotion mais une heure après !... Adeline est venue à cinq heures, puis Camille puis Félix. Chaque personne c'était une émotion bien triste. Je suis partie de Mt à huit heures je suis allée rue Ch: M:

8 — A Mt à une heure. Mmes La Baume étaient là nous avons passé la journée. Plusieurs personnes sont venues et chaque visite c'était des émotions bien pénibles. Rentrée à cinq heures. J'ai dîné seule. T. est venu le soir avec Arthur Kratz ils sont restés jusqu'à minuit. Bl: est resté tous ces jours-ci à Mt.

9 — Bl: est revenu ce matin. Les Des La Baume à midi. Nous partons ensemble au service. Moris était venu de bonne heure et il est allé de suite à Mt. Il veut voir Charlotte.

10 — Ce service a été bien touchant par la quantité de monde hommes et femmes. Les femmes pleuraient toutes. Rentrée à cinq heures. T. est resté avec moi jusqu'à dix heures. Moris est revenu il avait dîné à Mt. Me Hallez a voulu le garder il n'est parti qu'à onze heures : ce matin je suis encore bien enrouée bien enrhumée - Adeline vient me voir. Puis Lucile avec la petite. Puis Mes La Baume qui veut encore essayer de remettre un peu d'accord dans la maison nous en causons longuement. Puis Mme Hallez, Victorine avec Georges et Marie et enfin T. Victorine Lucile et T. dînent à huit heures nous étions seuls T. et moi : nous causons longtemps.

11 — Qu'elle journée fatigante ! Vattegrain vient à midi. Il me dit que Bl: devrait renvoyer Arsène et offrir la place à Gruau avec dix-huit cents francs d'appointments et le logement ; puis quitter l'appartement de Paris et rester tout à fait à Mt et moi également. Selon lui l'on séparerait le logement de Gruau et j'en habiterais une partie. Voilà sa pensée ; a tout ceci je ne dis rien ; je n'ai rien à dire excepté : puisque j'ai besoin de Bl: pour vivre je dois me soumettre à tous les arrangements qu'il lui conviendra de faire. Après Scara vient à son tour m'entretenir du projet qu'elle a fait d'accord avec Mes La B: pour obtenir de Bl: qu'il change sa manière de vivre ; selon elles il faut que je m'y prête et que je redevienne patiente et indulgente pour lui que je fasse entendre à Toto qu'il s'eface devant Bl: autant que cela fera plaisir à ce dernier. Enfin de ces choses auxquelles je ne me sens pas disposée à consentir et je les ai bien engagées à ne rien tenter. Gruau est venu un instant. A cinq heures je suis allée rue Ch: Md. où j'ai dîné : T. est venu à dix heures il m'a ramené jusque dans ma chambre. Depuis la mort de Charlotte je lis matin et soir de longues prières. Je veux essayer encore de suivre cette religion dont je me suis si peu occupée et qui console tant de gens.

12 — Me de Tapigny vient me faire ses adieux. Adeline vient me demander à dîner. Je suis sortie un instant avant dîner. Et pendant ce temps T. G. et T. sont venus.

Adeline a dîné avec moi dans ma chambre à huit heures, Caroline avec ses deux filles. Adeline a fait travailler Charlotte elle en a été assez contente. J'ai lu jusqu'à une heure du matin. J'ai beaucoup de peine à m'endormir. Je tousse. Bl: reste à Mt.

13 — Au Cymetière avec Moris. Dîné à Mt et rentré de bonne heure.

14 — Dîné avec T. et le soir Scara T.G. Arthur K. et Marion. Blanc est toujours à Montrouge.

15 — Les Des La B: au *Moniteur* où j'ai trouvé T.G. nous sommes rentrés ensemble. A trois heures Mr Maizeroy. De quatre a six promené avec T.G. en causant de *lui*. Le soir les Des La B.

16 — Moris de bonne heure. Je lui ai acheté des Habits *noirs*. Je voulais aller dîner chez Victorine mais Mr Vattegrain et son fils puis Leclert puis Gruau et Camille et Me Hallez m'ont pris toute ma journée. J'ai envoyé Moris dîner dehors et au théâtre car je ne sais que faire de ce garçon il est gênant. J'ai dîné seule et le soir vient Victorine.

17 — Aux Tuilleries avec les Des La B. Elles ont dîné avec moi et T. le soir travaillé et joué aux cartes. Bl: toujours à Mt Il n'est pas venu à Paris depuis neuf jours.

18 — Dimanche Gruau n'a remis un paquet de lettres de Charlotte à mon adresse. Il y en avait une pour Bl: une pour F. Gruau, une pour Martin (de Strasbourg) une autre pour moi avec un bracelet et une bague pour moi et une pour Toto. Chez Mr Barroux puis dîner Rue Ch: Midi avec Mme Hallez. T. est venu me prendre. Il avait dîné à Neuilly. T.G. est en Hollande.

19 — Comme je travaille toutes mes matinées, j'en suis bien aise. Dîné: rue Verneuil Adeline et Calavassy. T. et Eugène Delang ; le soir.

20 — J'ai écrit toute la matinée ; chez Caroline c'est la première communion de la petite Charlotte. Caroline a été très aimable, elle m'a beaucoup engagé à aller chez elle toutes les semaines. Rentrée de bonne heure Bl: est rentré hier soir il y avait dix jours qu'il n'était pas venu à Paris. Je l'ai prié d'entrer me parler et je lui ai remis les lettres de Charlotte.

21 — J'ai été très souffrante toute la journée. Lucile est venue dès le matin elle a dîné avec T et moi. Le soir les Barroux et Marion.

22 — Dîné chez Victorine avec T.

23 — Dimanche T. vient me demander à dîner avec Moris. Le soir les Dmes La B. nous avons joué aux cartes.

24 — A Mt. avec Victorine. Au cimetière, rentré dîner avec T. Toute la soirée seule avec T. nous causons il me fait la lecture. Il est étonné de passer tant d'heures avec sa mère sans trop s'ennuyer et l'ennuyer...

25 — Chez Mr Leclert avec Lucile dîner R. Ch: Midi. Bl: est rentré.

26 — J'ai eu la visite de Bl. nous avons causé de Charlotte. à l'exposition avec Scara et la soirée chez elle. T.G. est revenu.

27 — A Ville d'Avray avec Scara. Elle veut louer un logement pour passer l'été, elle voudrait que j'aille demeurer avec elle. Je ne sais pas si je me

déciderai. Dîner chez elle avec Mr Dubut.

28 – Dîné avec T. le soir. Scara les Barroux Marion T.G. qui a été très gai. Bl: est rentré mais il n'est pas venu.

29 – Une journée bien occupée bien fatigante. Je suis sortie avant midi pour voir Mr Desnat qui doit faire avoir de la tapisserie pour Mes La B: Puis à Bellevue avec Scara et T. où nous avons loué pour elle, mais avec la promesse que j'irai. Elle m'offre deux chambres et ma nourriture pour cent cinquante francs par mois. C'est peut-être un peu cher, mais ce serait pour moi encore une grande économie. J'en parlerai à Bl: puisque je ne puis rien faire seule. Dîné rue de Verneuil avec T.

30 – Mr. Gruau vient me voir ce matin et me prie d'aller dîner à Montrouge. Chez Mr Desnat avec les Des La B. puis aux Tuilleries et à Mt avec Moris.

31 – Les Des La B toute la journée T à cinq heures.

Juin 1er. – Chez Guillemeteau pour Moris. On lui donnera quinze francs par mois à compter du 1er et puis l'on verra s'il est plus raisonnable et moins enfant moins raisonneur moins entêté - Il est adroit et intelligent, si dans deux mois il n'a pas d'augmentation je le changerai de maison car j'espère bien que quand il aura dix huit ans il gagnera pour suffire à ses besoins. Chez Marie Radet, elle est bien gentille ou l'aime beaucoup dans la maison où elle est depuis quelques jours rue Montmartre. Dîné rue Ch: Midi.

2 – T.G. est venu me chercher nous sommes sortis ensemble de deux à cinq heures. Dîné seule et le soir rue du Havre chez Trepied pour de la tapisserie avec les Des La B. Mr Vattegrain est venu ce matin je lui ai dit ce que j'avais écrit à Bl.

3 – En rentrant du bain ce matin j'ai trouvé Bl: dans ma chambre installé devant mon secrétaire et un tiroir ouvert feuilletant mes papiers. Il me croyait à Bellevue. Il a été bien étonné, d'être ainsi surpris, et devrait en être humilié. J'ai fait comme si je n'avais rien vu mais il était impossible de ne pas voir. Je ne sais pas s'il a compris que je préférerais ne rien dire que de m'exposer à entendre pendant des heures de ces rabâchages si fatiguants. Il a longtemps parlé d'Arsène, de ses affaires et de ses ennuis, mais rien de ma lettre. J'attends quelques jours. Dîné chez ma mère et rentrée de bonne heure.

4 – T. et Adeline ont dîné avec moi ; le soir les Des La B. E. Delong.

5 – Rue Ch. Midi puis dîner chez Victorine. Pas de nouvelles de ma

lettre.

6 — Moris, les Des La B. T. toute la journée nous avons dîné ensemble le soir au Luxembourg et à neuf nous sommes rentrés il y avait le feu au *Grand Condé*³⁹ T. et Moris sont allés voir et on leur a fait faire la Chaîne à dix heures Bl: est apparu un instant puis il est parti et n'est pas rentré. A onze T. est allé reconduire les Dmes.

7 — Victorine toute la journée. Vattegrain T. à six heures il me dit qu'il a passé une partie de la nuit au feu avec Mr Blondeau. Après dîner nous avons reconduit Victorine et en revenant T. et moi nous avons causé de lui je lui conseil de demander quelques chose pour l'Algérie. Nous devons voir Mr Gervais qui est très bien avec le Prince Napoléon⁴⁰ c'est cela que je désire qu'il ait une place. Scara est venue elle nous a engagé pour dîner mercredi. Pas de nouvelles de Bl. par rapport à la campagne. Il n'est pas rentré couché depuis plus de huit jours.

8 — Mr Calavassy est venu me voir et a beaucoup causé - Dîné rue Ch. Midi. T. est venu me chercher à dix heures.

9 — A Bellevue avec T. dîné et rentrée à onze heures. Je ne me décide pas à aller demeurer avec Scara. Dubut a loué une chambre dans la même maison.

10 — Je ne suis pas sortie. Les Des La B. sont venues dans la journée et après leur dîner. Nous avons travaillé. Nous faisons beaucoup de tapisserie. Nous la vendrons cet hiver. Bl: ne dit toujours rien.

11 — Castiglia est venu et est resté très longtemps. Dîné avec T. Personne le soir. Adeline est venue aussi dans la journée. Elle a vu T.G. T. doit voir Gervais dimanche pour causer avec lui d'Alger.

12 — Je ne suis pas sortie il fait si chaud ! - T. a dîné avec moi. Arthur Kratz le soir. Nous sommes restés tous les trois à causer jusqu'à minuit. T. était bien triste.

13 — Dimanche rentré chez moi à lire et à travailler. Dîné avec Moris et le soir rue du Ch: Midi. Je n'ai pas vu Bl:

14 — Les Dmes La B: toute la journée. T. le soir il avait été chez Gervais mais sans le trouver.

15 — Bl: est venu ce matin. Bouleversé comme toujours pour ses mau-

vaises affaires pleurant se plaignant. Je le laisse dire et ne lui réponds même pas car il n'y a rien à dire et encore moins à faire. Il y a longtemps que j'en suis convaincue. Calavassy puis T. qui revenait de chez M. Gervais. Il a eu les renseignements que nous voulions mais Mr G. lui conseil d'entrer au ministère d'Etat avant de demander quelque chose pour Alger. J'ai écrit à T.G. pour cela. Je lui ai dit que (je) trouvais absolument nécessaire que T. ait une place qu'il en parle avec lui. - Chez Mr Desnat. Dîné rue Ch: Midi.

16 – Mr Rousset vient me voir il est resté très longtemps il a été très affectueux plus que je ne devais le supposer. Puis Castiglia. A quatre heures à Bellevue avec T. Mr Delangrère y était. Dîné et rentrée à onze et demie. Caroline est venue me dire qu'elle ne serait pas chez elle ce soir.

17 – Gruau est venu avec Camille. Je lui ai redemandé les meubles, je dois les faire prendre. Puis Mr Rousset. Il avait besoin de me voir et de me prévenir qu'il resterait quelque temps sans venir. Victorine, Dîné seule et le soir les Des La B. puis T.

18 – Vattegrain, qui allait à Mt Adeline, dîné seule, Mr Morin est venu ; mais je ne l'ai pas reçu.

19 – Castiglia, puis Martin, dîne chez Victorine. Pas de nouvelles de Bl:

20 – T. est venu dans la journée me demander à dîner pour son père ; quoique la raison me dise que je ne dois pas céder cependant j'ai dit oui. Nous avons dîné à sept heures. T.G. T. Moris et moi. Les Des La B. sont venues pendant que nous étions à table. T.G. s'est beaucoup occupé de Marie. Bl: rentre à onze heures et demie.

21 – Bl: est parti ce matin à neuf heures je ne l'ai pas vu. Kratz dans la journée. Puis T. nous avons dîné et le soir sorti ensemble. Il m'a dit qu'il faisait son travail pour *L'Artiste* et une traduction pour Levy. Il est inquiet, préoccupé, et moi aussi. Je sens que l'hiver sera triste à passer, - je voudrais être hors de cette maison et je ne puis vraiment le faire que d'accord avec Blanc et il ne veut pas parler.

22 – Rue du Ch: Midi

23 – Mr Rousset. Il est resté longtemps. Il ne doit revenir que dans un mois... - à Bellevue avec T.G. et T. revenue à onze heures à Paris.

24 – Lucile est venue ce matin. Elle est bien triste ses enfants ont été malades, elle ne trouve pas à se placer. - Strolh est à Paris. Dîné chez Caroline

avec T. -

25 – Seule toute la journée. Dîné avec T. le soir les Des La B: Strolh puis Mr Marion. Nous avons causé de la possibilité d'entrer dans un ministère pour T.

26 – Au ministère avec Lucile voir Mr Marchal pour Strolh ; puis rue de Beaune, puis dîner chez Victorine.

27 – Moris dînait à Montrouge. Adeline a dîné avec moi et à huit heures nous sommes allées à Bellevue.

28 – Aux Tuilleries avec les Des La B: dîné avec elles Adeline et T.T. allait passer la soirée chez Feydeau. Adeline s'inquiète beaucoup de savoir comment je passerai l'hiver. Moi-même j'y songe mais bien inutilement, je ne puis rien, je dois attendre.

29 – Mr Martin (de Stras). Dîner rue Ch: Midi en rentrant à dix heures j'ai trouvé Adeline.

30 – Adeline vient encore un instant ce matin elle part à Bellevue à deux heures. T. à cinq heures et à huit heures il est revenu à Paris mais à onze heures avec Mr Dubut.

(Juillet) 1er. – T. vient ce matin m'apporter une bonne nouvelle ou au moins une espérance. D'après ma lettre T.G. a parlé à Ernest Feydeau. Celui-ci est allé voir le prince Napoléon qui lui a promis de faire ce que T.G. voudrait. Dîné seule et le soir les Des La Baume.

2 – Vattegrain qui est resté très longtemps et me met au courant de ce qui se fait à Mt Puis Gruau - Puis Lucile avec sa fille qui a dîné avec nous le soir les Des La B: T. allait chez Mr Barroux - Mr Murcin avec qui j'ai longuement causé du Ministère de l'Algérie.

3 – J'ai vu T.G. qui est venu hier me donner l'espoir que l'affaire allait bien. Aujourd'hui nous en avons parlé beaucoup. Il m'a promis qu'il irait lui-même chez le Prince dans quelques jours. T. est content et moi ! - Bl. m'écrit pour se plaindre du triste intérieur que je lui ai fait. Cela à propos de Strolh qu'il ne peut pas - dit-il - recevoir chez lui. A ceci je ne réponds rien parce qu'il n'y a rien à répondre. Mr Rousset toujours le même. Dîné seule. A huit heures Strolh.

4 – Je fais dire à Bl. que Strolh veut dîner avec lui soit à Mont : soit à Paris. Il me répond qu'il sera rue de de Condé à 6 h. Moris a dîné au restaurant

nous avons donc passé la soirée tous trois à table Bl: a tant parlé et en criant tellement que deux ou trois fois je suis venue dans ma chambre pour me reposer dans le silence. Il avait beaucoup bu dans la journée. A dix heures et demi il est retourné couché à Mt. Cette soirée m'a convaincue que je ne puis plus supporter cette vie de bruit d'agitation. Dans la conversation, Bl. n'a pas manqué l'occasion de me faire sentir que T. ne passait pas ses examens. Il a raconté à Strolch comme quoi ce *jeune homme* était la seule cause de nos malentendus, que lui était la victime bien innocente etc -- Je n'ai pas vu T. depuis vendredi.

5 — Victorine toute la journée. T. vient à deux heures et ne dîne pas avec nous. Mr Colas suit vers trois heures - nous causons de choses indifférentes, puis il dit solennellement que le vrai but de sa visite est de m'offrir ses services. Il a entendu dire bien des choses à Mt et il veut m'en faire part. Il est persuadé que Bl: est entouré de gens qui me veulent du mal - et il me cite deux femmes desquelles je dois me méfier, et une troisième personne qu'il ne nommera qu'à moi seule - Il entre dans quelques détails sur notre situation présente vis-à-vis de Bl: T lui explique en quelques (mots ?) ce qu'il a éprouvé depuis plusieurs années déjà et aujourd'hui surtout. Encore une personne qui veut me donner une marque d'intérêt. C'est bien mais que j'aimerais bien mieux que l'on ne se mêlât pas de tout ceci. d'autant que personne ne peut rien.

6 — Chez Mr Colas qui me dit combien mon avenir lui paraît inquiétant. Il y met beaucoup d'affection. Enfin il me nomme la pauvre Charlotte comme m'ayant été contraire et ayant proclamé que je dépensais la fortune de Blanc. Il ne m'a rien appris. Mais je doute que les paroles aient pu en rien influencer Bl: sur les affreux procédés qu'il a eus envers moi par rapport à mon fils. Colas a beaucoup insisté pour que je me méfiasse de E. Amiot, de Mes Renon. Je l'ai quitté sans avoir rien appris et ni plus ni moins préoccupée de mon avenir qui ne me tracasse pas tant que tous ces bons amis. Dîné rue Ch: M: - Je n'ai pas vu T.

7 — T. est venu ce matin il est dans l'espérance. Il vient de faire un article pour *l'Artiste*⁴¹. A Bellevue seule. T. viendra à six heures. - Mr Dubut a parlé à Charles Edmond pour T. et comme il lui disait qu'il pensait qu'on lui donnerait d'assez bons appointements, tout en étant du même avis Ch: Ed: remarquent que le fils de Gautier n'en avait pas absolument besoin car dit-on sa mère a trente mille francs de rente.

Il faisait froid nous avons joué aux cartes toute la soirée.

8 — Il faisait un si vilain temps que je ne suis pas allée chez ma mère. Bl: est venu à quatre heures, il n'est pas entré dans ma chambre, mais il s'est promené dans la salle à manger et tout en buvant il a poussé de ces soupirs

qui s'entendent dans toute la maison : à cinq heures T. est arrivé ; alors Bl: a commencé à quereller Colombe à propos de son chat - quelle pitoyable chose d'entendre des mots des cris des plaintes avec une apparence de sérieux pour rien moins que rien. Aussi ai-je fait semblant de ne rien entendre. T. est parti il allait à l'Opéra^{4 2} tout s'est calmé. Bl: est rentré dans sa chambre. A huit heures les Dmes La B. et à neuf Arthur Kratz. Nous avons travaillé et causé jusqu'à onze heures. Bl: était parti sans bruit je ne sais à qu'elle heure.

9 — Toute seule toute la journée. T. a dîné avec moi ; le soir les Dmes La B: Mr Gaigneuson Père.

10 — Je ne suis pas allée chez Victorine. Dîné seule et à l'Opéra à la répétition générale du Ballet Indien de T.G. avec Kratz^{4 3}. A la porte du théâtre nous avons rencontré Mme Renon et Marie, la petite est venue m'embrasser, mais rien de plus. Je ne veux plus absolument la voir. Plus l'avenir de cette enfant se dessine plus cela me fait de peine. T. est venu nous retrouver et nous avons passé la soirée tous les trois. Rentrée seule je n'ai pas voulu que ces jeunes gens m'accompagnent.

11 — J'étais bien mal à mon aise, je suis allée au Bain en rentrant à quatre heures j'ai trouvé Mr Gruau, puis T. et Moris - nous avons dîné tous les trois et passé la soirée.

12 — Les Des La B: toute la journée. T. qui me dit que l'affaire du ministère va bien le Prince demande que T.G. lui écrive. T. est content. Et moi j'espère seulement.

13 — Quoique bien souffrante je vais rue Ch: M: rentrée de bonne (heure).

14 — Scara vient me demander à déjeuner elle reste à Paris et revient dîner. C'est la première représentation du Ballet T.G. et T. viennent aussi à dîner. T.G. me promet qu'il écrira au Prince demain ou après. Seule à neuf heures je me couche car je suis toujours bien fatiguée quoique je ne me lève qu'à midi. Je promets d'aller à Belleville demain.

15 — Je ne me sentais pas disposée à sortir quand Lucile vint avec sa fille et je reste. Puis Mr Barroux qui reste une partie de la journée avec nous. Nous dînons toutes deux et la petite. Puis à huit heures Kratz et à dix heures T. Kratz me parle du ministère de l'Algérie : il me dit que je dois regarder la chose comme faites. T. est toujours dans l'espoir.

16 — J'ai été voir Me La B: qui est un peu malade je voulais aller à Bellevue, mais vers trois heures il a plu et je suis rentrée. Dîné seule et seule toute

la soirée. Mr Gruau, est venu, me dire combien Bl: est malheureux. Il se plain de l'abandon où je le laisse - mais je dis que je ne puis faire mieux que de me renfermer dans cette question - que veut M. Bl. et comme Mr Bl: ne veut ou ne peut ou ne sait pas dire clairement ce qu'il veut, je ne dis rien car je ne fais rien. Moris m'écrit que l'on l'a remercié qu'il cherche une place il doit quitter la maison mardi prochain - Je ne lui réponds pas. Je veux le laisser un peu dans l'embaras il a besoin d'une leçon si je pouvais le faire engager.

17 — Je reçois une autre lettre de Moris il se plaint de ce que je ne lui écris pas. Les Delles Gautier⁴⁴ sont venues me voir - Bl: est venu ce matin à huit heures à neuf heures et demi il était parti : je ne l'ai pas vu.

T. vient me dire que son Père lui a promis d'écrire au Prince demain. Il a paru au *Moniteur* un article de T. sur la littérature Allemande⁴⁵ Dîné seule et rue Ch. Midi le soir.

18 — T.G. est venu hier soir. Je ne l'ai pas vu - Je lui fais remettre un mot au *Moniteur*. Il vient dîner. Moris à deux heures. Il me donne des explications si malveillantes que je suis obligée de lui imposer silence - Je ne lui promets pas de le garder s'il ne trouve pas de place avant mardi prochain. Il faut que je le laisse croire que je ne veux rien faire pour lui. - Marie Radet toute la journée. Après dîner T.G. et et nous reconduisons Marie et au *Moniteur*. Je n'ai pas vu T. - Bl. n'est pas venu non plus.

19 — Mr Rousset à une heure et le lundi - Je ne sais vraiment que faire avec lui. Je n'ai pas le courage de lui imposer de ne plus venir et en vérité je suis affligée de voir cet homme si honnête se raidir contre un sentiment qui n'est plus de son âge du mien et qui est cependant bien vrai et plus fort que la raison - Jusqu'à quelle époque de ma vie durera cette longue histoire de l'amour ?

- Victorine vient heureusement, changer le cours de cette visite - Scara aussi vient un instant - Puis T. - Après dîner les Des La B: nous passons la soirée tous les quatre. T. est aimable, il fait un peu de musique. J'engage bien T. à décider son Père à écrire demain au Prince - qu'il me tarde que cette affaire soit décidée.

J'ai écrit à Adeline le 18 de ce mois. Je dois lui écrire tous les courriers.

20 — Rue Cherche M:

TROISIEME CARNET

21 Juillet 1858 — A Belleville seule. Vattegrain.

22 — Au Luxembourg avec les Dames La B: nous avons travaillé jusqu'à six heures. En rentrant Bl: était là depuis une heure à errer à tracasser Colombe. Je me suis fait servir mon dîner dans ma chambre et Bl: s'est fait acheter de la charcuterie et il a fait une espèce de repas. A huit heures T. est arrivé. Alors Bl: est parti sans être entré dans ma chambre. Que voulait-il ? Mr Gruau est allé voir Me La B: a qui il a dit que Bl: était si malheureux que les choses ne pouvaient pas rester ainsi : Mais Me La B: lui a répondu invariablement ce que tout le monde lui répond que Mr Bl: dise ce qu'il veut - T. m'a dit que son Père avait fait la lettre pour le Prince que lui T. l'avait portée au (Dr Yvon) lequel a dû la remettre au Prince à l'instant. Nous attendons. T. G. est parti le soir pour Bade T. s'occupe de l'Artiste il corrige l'article de son père et lui même en a un dans le numéro de Dimanche prochain^{4°}. Cesena a vendu son journal⁴⁷ T. n'y écrit plus. Nous avons passé la soirée tous les deux.

23 — Scara. Dîné avec T. qui allait à l'Opéra à *la Magicienne*⁴⁸. Seule toute la soirée.

24 — J'ai écrit à Adeline hier. Chez Victorine en rentrant j'ai rencontré Kratz qui est rentré avec moi nous avons causé jusqu'à minuit - J'avais envoyer rue Montmartre chez Moris il avait quitté la maison dans la journée sans dire où il allait.

25 — Victorine vient à une heure puis Moris qui nous dit qu'il est placé dans une maison de mercerie mais où (il) ne veut pas rester. T. et après dîner les Des La B. nous travaillons et a dix heures nous jouons aux cartes.

26 — Toute la journée à Bellevue avec les Des La B: nous rentrons à sept heures et demie pour dîner. Bl était dans sa chambre. A neuf heures il s'est fait acheter de la charcuterie et il a soupé. Me La B: est allée le voir et il a commencé ses discours ordinaires. A onze heures, il est parti avec ces Dames. T. ne dînait pas.

27 — Rue Verneuil et rue de Cherche M. à neuf heures retournée rue de Verneuil.

28 — Rue de Verneuil de cinq à dix heures. Une lettre de Moris où il me dit qu'il a quitté sa place ; il demeure à l'hôtel et vit de dix francs d'économie qu'il a faites sur ses semaines. Je veux le laisser dans l'embarras j'espère qu'il se décidera à s'engager.

29 — Quand je suis rentrée hier soir Bl: était là depuis longtemps. Qu'avait-il fait ? à onze heures il est entré dans ma chambre et il a péroré jusqu'à une heure. Qu'a-t-il dit ? Toujours les mêmes choses injurieuses, fausses ou dénaturées contre tout le monde, me prédisant des malheurs des chagrins

de la part de Moris. Revenant sur Fleury, voulant changer les choses qui se sont passées à son avantage, enfin toujours ce langage d'avocat qui ne m'inspire que méfiance et mépris. Et enfin que je dépensais trop d'argent que Mr Gruau et Mr Vattegrain sont de son avis. A tout ceci, comme toujours je n'ai rien dit, car que dire ? Si une question m'était posée si une réflexion m'était faite à la bonne heure mais non l'on dirait d'une machine parlante qui ne peut s'arrêter qu'au bout de la roue. Chez Gervais de Caen qui m'a parlé de l'affaire de T. Dîné chez Caroline rentrée à neuf heures.

30 – Une lettre de Mr Gruau pour envoyer Moris de la part de Mr (Quinit) pour une place mais je ne sais où trouver ce garçon, il ne vient pas. Une lettre de Marie La B: qui me dit qu'elles ne viendront pas ce soir que Bl. les fait prévenir qu'il ira chez elles. Dîné avec T.

31 – Au Luxembourg avec les Des La B ; Elles me racontent la visite de Bl: mais je n'y vois rien de nouveau ni de positif. Des plaintes des reproches, mais pas une idée, pas une volonté, rien. Dîné seule. Le soir à la leçon de la petite Charlotte puis Scara où était Mr de B. nous avons beaucoup causé.

Marianne CERMAKIAN

NOTES

1. Voir *Bulletin de la Société Théophile Gautier* n° 2 (novembre-décembre 1856), n° 3 (janvier-août 1857) et n° 5 (septembre-décembre 1857).

2. Madame Félix Renon ; sa fille Marie est la filleule d'Eugénie Fort et de Théophile Gautier.

3. Charles Blanc, avec qui vit Eugénie, est le parrain de Théophile Gautier fils. Rappelons qu'Eugénie utilise presque systématiquement des abréviations pour les noms propres.

4. T. : désigne Toto, c'est-à-dire Théophile Gautier fils, fils d'Eugénie Fort.

5. Madame La Beaume, l'amie la plus fidèle d'Eugénie, voir *B.S.T.G.* n° 2 page 107, note 27.

6. Charlotte Hallez-Gruau, se dit la cousine des Gautier, voir *B.S.T.G.* n° 2 page 107, note 25.

7. A Montrouge, où habitent les Hallez-Gruau.

8. Victorine, née en 1821, sœur cadette d'Eugénie, mariée à Victor Legras en 1853.

9. Moris, jeune homme aux originés mystérieuses, dont Eugénie s'occupe beaucoup. Voir *B.S.T.G.* n° 2 page 108, note 32.

10. Arthur Kratz, voir *B.S.T.G.* n° 2, page 107, note 29 et n° 3, page 126, note 5.

11. Voir *B.S.T.G.* n° 2 page 107, note 28.

12. Sans doute Lucile Victorine Damarin, voir *B.S.T.G.* n° 2, page 108, note 38.

13. Au domicile de Madame La Beaume.
14. Le domicile de Théophile Gautier fils.
15. Théophile Gautier.
16. Nous retrouvons ici Madame Scaramanga qu'Eugénie voit moins fautive d'argent, mais qui jouera dans sa vie un rôle important. Voir *B.S.T.G.* n° 5 page 152, note 19
17. Voir *B.S.T.G.* n°3 page 126, note 10.
18. Voir dans le présent n°, l'article de Peter Edwards *Théophile Gautier fils à la revue «L'Artiste»*.
19. Voir *B.S.T.G.* n° 3 page 128, note 40 et n° 5 page 152, note 28.
20. Chez Madame Scaramanga.
21. Félix Renom.
22. Follin est chirurgien à la Salpêtrière, il a suivi de près l'évolution de la maladie de Charlotte Hallez Gruau (sans doute un cancer).
23. Il s'agit donc du compte-rendu de *Paris-crinoline* paru dans *Le Moniteur* du 18 janvier 1858.
24. Ferdinand Gaigneuson, voir *B.S.T.G.* n° 2 page 107, note 24 et n° 5 page 152, note 22.
25. Desse, ou Deste selon les caprices d'écriture d'Eugénie, avait remplacé la cuisinière (et maîtresse ?) de Charles Blanc, qui la met enfin à la porte le 12 février 1857.
26. Edmond About (1826-1885). Ancien élève de l'Ecole Normale et de l'Ecole d'Athènes, il avait abandonné l'enseignement pour la littérature. Amant d'Eugénie avant son départ pour Athènes (voir *B.S.T.G.* n° 2, préface page 92 et note 12 page 106). About et sa mère entretenaient avec Eugénie et Théophile Gautier d'amicales relations.
27. Caroline, sœur d'Eugénie, née en 1817, avait épousé en 1838 un coiffeur, Stanislas Rodet, dont elle avait eu deux filles, Charlotte et Marie. Nous retrouverons Marie au cours de ce journal ; il ne faudra pas la confondre avec Marie Renom.
28. Voir notes 18 et 19.
29. Voir *B.S.T.G.* n° 2, page 92, Préface. C'est lui qui par sa fermeté avait en décembre 1836, obligé Théophile Gautier à reconnaître son fils.
30. *La Jeunesse*, comédie en cinq actes en vers par Emile Augier avait été créée le 6 février 1858. Théophile Gautier en rend compte dans *Le Moniteur universel* du 8 février 1858.
31. Dans *Le Moniteur universel* du 4 avril 1858, article signé Théophile Gautier fils sur le livre de Mathias Koch : «Documents pour servir à l'histoire de l'Empereur Maximilien II, recueillis dans les archives et commentés par Mathias Koch (Leipzig, Voigt et Gunther). T.G. fils sait l'allemand et c'est le texte allemand qu'il commente.
32. Charles Larounat, directeur de l'Odéon.
33. Voir note 30.
34. Voir le 22 février.
35. Publié en feuillets dans *Le Moniteur universel* du 11 mars au 6 mai 1857, *Le Roman de la momie*, dédié à Ernest Feydeau qui avait fourni l'essentiel de la documentation, paraît chez Hachette, annoncé dans *La Bibliographie de la France* du 24 avril 1858. La 2ème édition sera annoncée dans la *B.F.* du 9 octobre.
36. L'article terminé le 4 mars paraît donc le 4 avril. Voir la note 31.
37. Dans *Le Moniteur universel* du 7 avril 1858, on lit à la rubrique «Concerts» : «Le 21 avril aura lieu à la salle Herz un des plus brillants concerts de la saison. L'on y entendra des artistes qu'une même soirée n'a peut-être jamais réunis : Mmes Giulia Grisi, Ernesta Grisi, MM. Mario, Tambelik, Susini, Corsi, Monari pour la partie vocale ; et pour la partie instrumentale, MM. Braga, Accursi, Stanzieri, Alary et Lafitte». L'annonce est reprise, quasi identique, le 21 avril.
38. Il s'agit de *Yanko-le-Bandi*, créé à la Porte Saint Martin le 22 avril 1858, livret de Théophile Gautier, musique de Deldevez, costumes de Valerio. Le ballet était dansé par Melles Guichard, Battaglieri, Couson et Mr Honoré. Aurélien Sholl en rend

compte dans *l'Artiste* du 5 mai : « *Yanko*, dont le sujet s'inspire des sauvages ballades de Lenau, nous fait espérer des merveilles de *Sacountala*, le ballet indien annoncé à l'opéra ».

39. Dans les faits divers, *Le Moniteur Universel* décrit du 7 au 11 juin l'incendie qui se déchaîne violemment le 6 à 20 h 30 dans le magasin de nouveautés *Le Grand Condé*. L'incendie éclate au moment d'éclairer le magasin et l'immeuble tout entier est embrasé en moins d'une demi-heure. Le 8 juin, le *Moniteur* signale que les habitants du quartier ont prêté main-forte aux pompiers, pour que le feu ne se communique pas à d'autres immeubles. On n'arrive à le circonscrire que dans la soirée du 8. La circulation rue de Seine ne recommence que le 9 juin, mais jusqu'au 10 les pompes fonctionnent sur les débris en feu.

40. Napoléon Joseph Charles Paul (1822-1891), prince Bonaparte, connu sous le Second Empire sous le nom de Prince Napoléon, deuxième fils du roi de Westphalie Jérôme Napoléon et de la princesse Caroline de Wurtemberg, avait eu sous le Second Empire un siège au sénat et au Conseil d'Etat, ainsi que le grade de général de division. Président de la commission de l'Exposition Universelle de 1855 (qu'à dater du 29 mars Gautier décrit dans une série d'articles, dans *Le Moniteur Universel*. (Le Prince Napoléon est nommé ministre de l'Algérie et des colonies en 1858.

41. L'article paraîtra le 15 août. Signé comme toujours Théophile Gautier fils il est intitulé : *Gœthe critique d'art*. Gœthe est un admirateur passionné de l'antiquité grecque et de l'harmonie qui en fait la force. Le but de Gœthe est la rénovation de l'art par l'étude de la nature. L'article finit sur une note désabusée : n'y a-t-il pas eu « un sentiment unique du beau que les Grecs ont emporté avec eux ? »

42. Rien n'était annoncé pour ce soir là, c'est sans doute pour une des dernières répétitions de *Sacountala*.

43. Eugénie Fort avait écrit dans son journal, le 16 décembre 1857 (*B.S.T.G.*, n° 5, 1983, p. 147, n. 34) : « T.G. raconte un projet de ballet indien ». C'est *Sacountala*, ballet inspiré par le poème hindou de Calidasa. Le 6 avril 1858, il lit le livret du ballet aux artistes de l'Opéra. La musique est d'Ernest Reyer qui avait déjà collaboré avec Gautier pour *Le Selam* et *Maitre Wofram*.

La répétition générale a lieu le 10 juillet. Eugénie Fort s'y rend, et elle a pu ainsi assister à la mauvaise volonté sur scène des huit chevaux mobilisés, et surtout à la chute de la danseuse étoile Amalia Ferraris qui s'écorche les genoux en tombant ; cela oblige à retarder de deux jours la première qui a lieu le 14 juillet, en présence de l'Impératrice.

Le premier décor, qui représente une forêt tropicale est de Hugues Malin, et celui du deuxième acte aux architectures colossales et aux végétations plantureuses, de Joseph Nolau et d'Auguste Alfred Rubé (une lithographie de Célestin Nanteuil reproduit le décor du 2e acte dans *L'Artiste* du 18 juillet). La chorégraphie est de Lucien Petipa, premier danseur avec la danseuse étoile Amalia Ferraris.

L'Entracte avait fait dans ses « Nouvelles » une grande publicité à *Sacountala* avec un résumé du sujet le 5 juillet, des décors et de la liste des personnages (il y en avait 350, sans compter les huit chevaux).

Mais le succès n'est pas total, comme pour *Giselle* ou *La Peri*. La virtuosité d'Amalia Ferraris est remarquable, mais Petipa comme premier danseur fait preuve d'une certaine inexpérience. *L'Illustration* du 24 juillet fait l'éloge du premier acte, mais trouve le second moins bon, la couleur locale semblant plus arabe qu'indienne, (jusqu'à une danse de l'abeille qui rappelle celle de la *Péri* !).

Pour comble de malheur, le critique d'Opéras du *Moniteur Universel* se trouvant à Vichy, Théophile Gautier est obligé de le remplacer. Il souligne surtout le talent de Madame Ferraris, de Coralli et d'Edouard Cornet, la beauté des décors et la musique de Reyer (lancé définitivement par *Sacountala*). Le ballet ne survivra pas au départ pour la Russie d'Amalia Ferraris.

Le livret : *Sacountala, ballet pantomime, en deux actes*, vendu chez la Ve Jonas ou Michel Levy frère, est enregistré par la *Bibliographie de la France* du 17 juillet 1858

(N° 6083).

44. Emile et Zoé, les sœurs de Théophile, qui habitaient à Montrouge.

45. L'article, qui paraît dans *Le Moniteur Universel* du 17 juillet fait l'analyse de *Aus dem Volk - Geschichte von Edmund Hoefler* (*Récits Populaires*, par Edmund Hoefler, Stuttgart, Adolphes Krabb).

Une colonne et demie est consacrée à la littérature populaire en Allemagne où «la légende règne encore», car les paysans forment la majorité du peuple allemand. En exemple, T.G. fils analyse deux récits et un conte.

46. Dans *L'Artiste*, du 1er août 1858, p. 193 paraît un article de Théophile Gautier : *Baden*. Le 19, c'est au tour du *Gœthe critique d'art* de Th. Gautier fils

47. Cesena quitte la direction de *La Semaine politique* le 1er août 1858, pour se consacrer à des activités dramatiques et littéraires. (*B.S.T.G.*, n° 2, p. 127, n. 19).

48. *La Magicienne*, opéra de M. Halévy. Livret de Saint-Georges - La fée Mélusine est chantée par Madame Borghi Mamo. *L'Illustration* du 27 mars 1858, loue la mise en scène soignée, mais critique la musique médiocre.

L'IMAGE DE THÉOPHILE GAUTIER DANS LA REVUE *L'ARTISTE* : 1856-1873

PREMIERE PARTIE : 1856-1861

En 1856 la réputation de Théophile Gautier fut à son apogée. Il était respecté par ses contemporains comme maître en poésie et comme esthète au goût le plus raffiné. Pendant les années qui suivirent, son influence s'étendit et s'affirma sur la jeune génération poétique et artistique, en partie grâce à ses activités journalistiques. Certes sa direction de la revue prestigieuse *L'Artiste*, qu'il ressuscita et rajeunit en 1857-58, aida à répandre cette influence.

Les références à Gautier recueillies dans la présente étude fourniront aux chercheurs une perspective sur sa stature dans le monde des arts pendant les dernières années de sa vie. A partir d'un index général des noms de personnes paraissant dans les pages de *L'Artiste* entre 1856 et 1873, nous avons vérifié et résumé toutes les références à Gautier¹. Ce répertoire nous permet de voir le poète à travers les yeux de ses contemporains et de constater dans quelle mesure il faisait autorité.

Nous pouvons expliquer les limites chronologiques de cette étude en rappelant certains aspects de l'histoire de *L'Artiste*. L'année 1856 marqua le début d'une nouvelle époque dans la vie de la revue, Arsène Houssaye l'ayant vendue à son frère Edouard et à Xavier Aubryet. Dès le mois de décembre de la même année, les deux jeunes directeurs convinquirent Gautier d'accepter la rédaction en chef, poste qu'il garda officiellement jusqu'en février 1859. En juillet 1859, Arsène Houssaye racheta la revue à son frère, mais attendit 1862 avant d'en refaire le format. Les années 1856 à 1861 correspondent donc à la *Sixième Série* (trois tomes) et la *Nouvelle Série* (douze tomes) de *L'Artiste*. En 1862 commença la *Nouvelle Période* qui se prolongea jusqu'en 1904. Comme il existe des tables générales pour la revue à partir de 1874, le présent index s'arrête à l'année 1873.

En examinant les références à Gautier pour les années 1856 à 1861,

on est frappé d'abord par les chiffres : cinq articles où le maître est en vedette, et cent quatorze références dans le cadre d'articles divers ; c'est-à-dire que son nom y figura en moyenne vingt fois par année. Certes il y a les inévitables allusions administratives à Gautier dans le contexte de son poste de rédacteur en chef, mais elles sont en réalité très peu nombreuses. En grande partie les allusions à Gautier servaient aux critiques qui dans leurs articles soulignaient le bien-fondé de leurs propres opinions en s'appuyant sur les écrits et la réputation du grand poète.

Parmi les critiques qui travaillaient à la revue, ce fut Xavier Aubryet qui dans ses articles de critique théâtral faisait appel le plus souvent à l'autorité de Gautier. Le maître fut constamment pour lui l'avatar de l'artiste véritable et l'antidote à toutes les banalités de la scène moderne. Aubryet dénonça furieusement la popularité de médiocres poètes et dramaturges tout en citant l'exemple pur de Gautier. D'autres, comme Paul Mantz, Edouard Houssaye, Auguste de Bellay, Charles Asselineau et Hector de Callias invoquèrent fréquemment l'autorité de Gautier en matière de critique artistique. On n'hésita pas en écrivant sur tel artiste, soit contemporain soit classique, à citer les jugements du grand critique. Callias alla jusqu'à affirmer que ce fut Gautier qui le premier des critiques de l'époque comprit les tendances de la peinture moderne². D'autre part, V. Lelorrain, dans un compte-rendu de *l'Art moderne*, put dire que ce recueil d'articles de critique artistique : « touche à toutes les questions vivantes, et jette partout sa lueur ou son étincelle »³.

Les références dans les pages de *L'Artiste* démontrent amplement l'estime que ses contemporains sentaient pour Gautier comme critique d'art. Il est aussi clair qu'on l'estimait davantage pour sa puissance créatrice. Etienne Eggis, par exemple, proclama que Gautier « est sans contredit une des plus belles organisations artistiques du siècle... (II) a le génie, c'est-à-dire qu'il est chercheur, intuitif et innovateur »⁴. Les auteurs de *L'Artiste* citèrent donc fréquemment sa poésie et ses récits de voyage, comme maints exemples en témoignent. Les « transpositions d'art » que Gautier pratiquait se prêtaient facilement aux résumés élégants de l'ambiance d'un tableau, d'une pièce de théâtre ou d'une localité géographique.

Il y a enfin les nombreux échos qu'on trouve dans les *Chroniques* de la revue, où on rapportait les déplacements du maître, faisait allusion à ses dernières publications, ou évoquait son nom comme futur académicien. Il en ressort un portrait de Gautier respecté et admiré par ses contemporains du monde des arts. Si les auteurs et les directeurs de *L'Artiste* hésitèrent toujours à parler d'école, il n'est pas moins évident qu'ils considèrent Gautier comme un chef de file. Même après la période de sa collaboration hebdomadaire, la revue resta longtemps fidèle à ses idées et ses principes. Ce furent ces mêmes principes pendant les années 60 qui poussèrent *L'Artiste* à appuyer les jeunes poètes dans leurs tentatives de créer une nouvelle poésie, et on ne cessa pas de citer le nom de Gautier dans ce contexte.

A. ARTICLES ENTIEREMENT OU PARTIELLEMENT CONSACRÉS A GAUTIER

No	Série	Tome	Pages	Date	Auteur	Titre
1.	6e	I	209	1/6/56	Lelorrain, V.	Mouvement des arts. (Compte-rendu de <i>l'Art Moderne</i>)
2.	6e	I	219-220	8/6/56	Eggis, Etienne	Personnalités - M. de Lamartine, M. Théophile Gautier.
3.	N.S.	III	301-302	2/5/58	Scholl, Aurélien	Causerie théâtrale. (Compte-rendu de <i>Yanko le bandit.</i>)
4.	N.S.	IV	190-192	25/7/58	Walther, G. (Gautier fils, T.)	Théâtre Impérial de l'Opéra - <i>Sacountala.</i>
5.	N.S.	VI	161-170	13/3/59	Baudelaire, Charles	Théophile Gautier

115

B. REFERENCES FAITES A GAUTIER DANS LE CADRE D'ARTICLES SUR DES SUJETS DIVERS.

No	Page	Auteur	Références
Sixième Série			
Tome I (24/2/56 - 29/6/56)			
1.	9	Houssaye, Arsène	Pendant les années 1830, <i>L'Artiste</i> n'estimait pas les premiers livres de T.G.
2.	40	Lord Pilgrim ^s	<i>Les Beaux-Arts en Europe</i> est un livre européen.
3.	55	Lord Pilgrim	T.G. parmi les invités au mariage d'Edouard Houssaye et Pauline Avrial.

No	Page	Auteur	Références
4.	61	Thezan, Denis de	Citation de T.G. au sujet de la musique : «le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits».
5.	64	Monselet, Charles	Ecrire des vers avant d'écrire des romans est utile pour certains écrivains, e.g. T.G.
6.	68-69	Lord Pilgrim	Citation de 17 strophes du poème «Nativité» (<i>Le Moniteur</i> du 17 mars 1856).
7.	110	Lord Pilgrim	Les candidats à l'Académie Française.
8.	112	Lord Pilgrim	Citation de T.G. au sujet de la pièce le <i>Sang mêlé</i> d'E. Plouvier.
9.	126	Lord Pilgrim	a) Anecdote au sujet de T.G. chez la marquise de Païva. T.G. raconte une expérience qu'il avait eue à la cour de Salomon. b) T.G. a eu la voix de Lamartine dans les élections à l'Académie Française.
10.	167	Aubryet, Xavier	T.G. a envoyé son fils à Saint-Quentin pour qu'il rende compte de la pièce <i>Le Duel de La Tour d'Arsène Houssaye</i> .
11.	181	Aubryet, Xavier	Le public préfère la poésie atroce de Ponsard à celle de T.G. et bien d'autres.
12.	238	Aubryet, Xavier	Le décor du nouvel Hippodrome : projet abandonné de faire une calvaude de gens de lettres en clown, y compris T.G.
TOME II (6/7/56 - 7/12/56)			
13.	4	Houssaye, Ed. et Aubryet, X.	<i>L'Artiste</i> comptera T.G. parmi ses rédacteurs de critique artistique.
14.	12	Monselet, Charles	Anecdote au sujet de T.G. qui allait dîner chez Balzac.

No	Page	Auteur	Références
15.	13	Aubryet, Xavier	T.G. critique de théâtre.
16.	14	Anonyme	T.G. sera peut-être nommé directeur de l'Odéon comme successeur d'Alphonse Royer.
17.	23	Monselet, Charles	Charles de la Rounat nommé directeur de l'Odéon au lieu de T.G.
18.	54	Monselet, Charles	T.G., parmi d'autres, est un rédacteur d'esprit indépendant dans la presse périodique.
19.	76	Arnould de Viemie	T.G. parle souvent de Decamps dans son <i>Constantinople</i> .
20.	82	Monselet, Charles	Balzac s'est adressé à T.G. et à Madame de Girardin pour solliciter des vers pour <i>Un grand homme de province à Paris</i> .
21.	107	Romey, Charles	C. Romey se défend en tant qu'auteur dramatique contre la critique de T.G.
22.	169	Monselet, Charles	Nerval remplaçait parfois T.G. à la <i>Presse</i> pendant les années 40.
23.	331	Anonyme	T.G. sera rédacteur en chef de <i>L'Artiste</i> à partir du 14 décembre 1856.
TOME III (14/12/56 - 29/3/57)			
24.	11	Laroche, A.	Citation de T.G. (<i>Paris et les Parisiens</i>) sur les Champs Elysées.
25.	26	Feydeau, Ernest	Feydeau confie à T.G. un dessin de Prisse d'Avennes pour communication aux curieux.
26.	95	Aubryet, Xavier	a) Citation du dernier tercet du sonnet « <i>Perspective</i> » b) Article de T.G. sur <i>La Reine Topaze</i> à paraître prochainement.
27.	105, 106	Blanc, Charles	Citation de <i>l'Italia</i> sur le Dome de Milan.
28.	127	Aubryet, Xavier	Article de T.G. sur <i>La Psyché</i> à paraître prochainement.

No	Page	Auteur	Références
29.	266	Anonyme	T.G. renonce à son article habituel pour cette semaine.
Nouvelle Série (Septième)			
TOME I (5/4/57 - 30/8/57)			
31.	41	Aubryet, Xavier	Citation de T.G. : «Il me semble que ma vie privée doit bien être aussi sacrée que celle d'un bottier».
32.	73	Mantz, Paul	Allusion à l'article de T.G. sur la galerie de M. Patureau (<i>L'Artiste</i> du 19 avril 1857).
33.	186	Aubryet, Xavier	Le métier de l'art est aussi honorable que d'autres : e.g. Gautier, Meyerbeer et Decamps.
34.	258	Aubryet, Xavier	Louange de la solidité saine et simple du style de T.G.
35.	305	Mantz, Paul	Allusion respectueuse à T.G. comme critique d'art.
36.	312	Aubryet, Xavier	a) <i>Giselle</i> est une œuvre type, la merveille des ballets. b) Adolphe Adam, qui a du talent, compose quelquefois des œuvres triviales ; on croirait entendre T.G. rimer Cadet-Roussel.
37.	385	Duplessis, Georges	Mention d'une gravure de Dumont, représentant T.G. au Salon de 1848, faite d'après le tableau de Bertall.
TOME II (6/9/57 - 27/12/57)			
38.	53	Banville, Théodore de	T.G. et la bohème de la rue du Doyenné.
39.	68	Banville, Théodore de	Citation de T.G. sur les <i>Portraits du dix-huitième siècle</i> d'Arsène Houssaye.
40.	79	Aubryet, Xavier	Projets pour le nouvel Opéra et le goût de T.G.

No	Page	Auteur	Références
41.	96	Anonyme	Annonce des articles futurs de T.G. sur le Salon, sur Wiesbaden et Stuttgart.
42.	144	Anonyme	Allusion au «Salon» de T.G.
43.	208	Anonyme	Allusion à l'article de T.G. sur la maison pompéienne du prince Napoléon (<i>L'Artiste</i> du 29 novembre 1857).
44.	214	Reyer, E.	Allusion aux mélodies écrites par Berlioz sur des poésies de T.G.
45.	224	Ivoi, Paul d'	T.G. parmi les invités chez Edmond About pour inaugurer son «chalet de Madrid».
46.	242	Aubryet, Xavier	A propos de l'Opéra-comique <i>Le Carnaval de Venise</i> d'Ambroise Thomas, citation de cinq strophes du poème «Carnaval».
TOME III (3/1/58 - 2/5/58)			
47.	3	Houssaye, Edouard	T.G. loué comme rédacteur en chef.
48.	60	Duplessis, Georges	Cet article sur divers «Salons» de 1857 ne traitera pas celui de T.G.
49.	118	Lataye, Eugène	Allusion générale à <i>Mademoiselle de Maupin</i> .
50.	144	Boyer, Philoxène	T.G. est le Titien de la parole écrite.
51.	149	Peirret, Paul	Compte-rendu de <i>Du Roman et du théâtre contemporain</i> , d E. Poitou, qui dénonce le «grossier matérialisme» de T.G.
52.	158	Valério, Théodore	Article adressé à T.G. en tant que rédacteur en chef.
53.	301	Scholl, Aurélien	Références élogieuses aux ballets de T.G.
TOME IV (9/5/58 - 29/8/58)			
54.	110	Houssaye, Edouard	T.G. est un critique authentique.

No	Page	Auteur	Références
55.	198	Mantz, Paul	Allusion à l'article de T.G. sur Dulud et le papier peint (<i>L'Artiste</i> du 6 juin 1858).
TOME V (5/9/58 - 26/12/58)			
56.	13	Chasles, Philarète	Allusion au <i>Saccountala</i> de T.G.
57.	47	Anonyme	Annnonce du départ de T.G. pour la Russie et promesse de collaboration continue, en particulier un article sur les fresques de Kaulbach au Musée de Berlin ⁶ .
58.	139	Aubryet, Xavier	A propos des <i>Trois Maupin</i> de Scribe, allusion à <i>Mlle de Maupin</i> de T.G.
59.	146	Mantz, Paul	L'auteur prend à T.G. l'expression «philistins» pour caractériser les critiques de Yan Dargent.
60.	151	Clément de Ris, L	Référence à l'article de T.G. sur Goya paru dans le <i>Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire</i> (septembre 1842) ⁷ .
61.	163	Mantz, Paul	Citation de T.G. sur «La Veuve napolitaine», tableau de Thomas Uwins (<i>Les Beaux-Arts en Europe</i> , I, 81).
62.	188	Burger, W. (Thoré, T.)	T.G. est en Russie.
63.	206	Aubryet, Xavier	Paul de Saint-Victor n'est pas le fils spirituel de T.G.
64.	249	Asselineau, Charles	T.C. cité parmi les grands critiques du Salon de l'époque moderne.
TOME VI (2/1/59 - 24/4/59)			
65.	159	La Fizelière, Albert de	A propos d'un tableau d'Eugène Faure, citation de deux vers de T.G.

No	Page	Auteur	Références
66.	160	Anonyme	a) Annonce de la publication prochaine du portrait de T.G. b) T.G., toujours en Russie, sera remplacé comme rédacteur en chef de <i>L'Artiste</i> par Arsène Houssaye.
67.	176	La Fizelière, Albert de	Commentaire sur le portrait de T.G. gravé par Bracquemond d'après d'après la photo de Nadar.
68.	241	Belloy, Auguste de	Référence élogieuse à T.G. comme critique d'art.
TOME VII (1/5/59 - 15/8/59)			
69.	32	Anonyme	Allusion à l'article de T.G. sur Zichy (<i>L'Artiste</i> du 9 et du 23 janvier 1859).
70.	65	Houssaye, Arsène	Citation de T.G. sur la fin de l'école davidienne.
71.	66	Houssaye, Arsène	T.G. cité parmi des auteurs ayant écrit d'excellentes pages sur E. Delacroix.
72.	96	Dax, Pierre ⁸	T.G. et A. Houssaye ont mis une dalle de marbre sur la tombe de Gérard de Nerval.
73.	123	Lord Pilgrim	Référence au portrait de T.G. par Riffaut.
74.	126	Dax, Pierre	Annonce de la publication récente de la première livraison des <i>Musées de la Russie</i> de T.G.
75.	173	Dax, Pierre	A propos de Perrault, citation de T.G. pour prouver qu'un artiste ignoré de son époque n'est pas nécessairement un mauvais artiste.
TOME VIII (1/9/59 - 1/1/60)			
76.	38 ^v	L'Hôte, Edouard	Au sujet des Pyrénées, citation du <i>Voyage en Espagne</i> de T.G.
77.	64	Henry, Charles	T.G. et Sainte-Beuve : tous deux, écrivains et critiques, ont appuyé la réforme de la littérature et ont insisté sur la «forme».

No	Page	Auteur	Références
78.	96	Dax, Pierre	Avis de la continuation dans <i>L'Artiste des Douze dieux de la peinture</i> de T.G.
79.	106	Des Essarts, Emmanuel	Référence aux <i>Grottesques</i> de T.G. comme influence sur l'étude de Villon par M. Campaux.
80.	120	Dax, Pierre	T.G. cité parmi les écrivains présents aux funérailles de Roger de Beauvoir.
81.	139	Houssaye, Arsène	Houssaye défend sa direction de la Comédie Française en citant un article de T.G. paru dans la <i>Presse</i> le 7 janvier 1850.
82.	169	Direction de <i>L'Artiste</i>	T.G. cité parmi les anciens directeurs de <i>L'Artiste</i> ; l'on promet la publication des <i>Douze dieux de la peinture</i> .
83.	191	Dax, Pierre	Nouvelle élection à l'Académie Française. T.G. cité parmi les écrivains qui mériteraient d'en être membre.
84.	194	Lepinois, E.	L'auteur ne saurait dépasser T.G. en matière de critique artistique.
TOME IX (15/1/60 - 15/6/60)			
85.	24	Anonyme	Réclame pour les <i>Peintres vivants</i> , texte par T.G. et al.
86.	25	Lord Pilgrin	T.G. et Paul de St-Victor ont été les seuls à reconnaître le talent de David comme portraitiste.
87.	69	Dax, Pierre	Citation de T.G. au sujet de la pièce la <i>Mendiant</i> e à la Gaieté.
88.	85	Cantrel, Emile	T.G. cité parmi d'autres qui admiraient la statue de Napoléon 1er par Guillaume.
89.	85	Pichat, Laurent	Citation de T.G. au sujet du symbolisme de la clef chez les Arabes.

No	Page	Auteur	Références
90.	90	Lord Pilgrim	T.G. a écrit les <i>Grotesques</i> de la littérature, H. Berlioz les Grotesques de la musique. Citation de T.G. : «la musique est le moins désagréable des bruits connus».
91.	98	La Fizelière, Albert de	Henri Baron est à la peinture ce que T.G. est au roman : «un rêveur éveillé qui voit la nature à travers le prisme de ses visions enchantées».
92.	169	Coligny, Charles	T.G. cité parmi ceux qui devraient être de l'Académie Française.
93.	181	Desjardins, Ernest	T.G. a reconnu l'importance de l'artiste Jules Joyant, «un grand maître».
94.	255	Des Essarts, Emmanuel	Le poète allemand Platen a une place à part dans l'art moderne entre Goethe et T.G.
TOME X (1/7/60 - 15/12/60)			
95.	27	Tanouarn, Alfred	Renvoi à l'article de T.G. sur Gérôme (<i>L'Artiste</i> 28/12/56).
96.	114	Cantrel, Emile	Compte-rendu fantaisiste d'une séance publique de l'Académie Française dont T.G. serait membre.
97.	179	Coligny, Charles	Citation de T.G. au sujet de la faiblesse des concurrents pour les prix de la gravure à l'école de Rome.
98.	189	Dax, Pierre	Les femmes espagnoles ont trouvé T.G. plus beau que M. Thiers.
99.	191	Dax, Pierre	Citation de T.G. au sujet d'Eliacim Jourdain : «un homme cathédrale».
100.	195	Monselet, Charles	Renvoi à <i>Fortunio</i> et la description du palais magique.
101	196	Monselet, Charles	Référence à T.G. comme ancien habitant du Villa Beaujon dans la rue Lord Byron.

No	Page	Auteur	Références
102	211	Dax, Pierre	Citation de T.G. au sujet de l'amour dans le cadre du mariage.
103.	286	Dax, Pierre	Renvoi à l'article de T.G. sur la maison pompéienne du prince Napoléon (<i>L'Artiste</i> du 29 novembre 1857).
TOME XI (1/1/61 - 15/6/61)			
104.	73	Coligny, Charles	T.G. cité parmi ceux qui ont fait l'éloge d'Henry Murger récemment décédé.
105.	218	Callias, Hector de	T.G. était le premier à remarquer la tendance commune des peintres modernes à empâter moins les toiles et à baisser d'un ton la gamme générale de la couleur.
106.	225	Vernier, Valéry	Commentaire sur le portrait de T.G. par Bonnegrace au Salon de 1861.
107.	243	Callias, Hector de	Autre commentaire sur le portrait de T.G. par Bonnegrace.
108.	244	Callias, Hector de	Commentaire sur le tableau de R. Boulanger, «le Joueur de flûte...», où figure T.G. Citation des conseils de T.G. à Boulanger.
TOME XII (1/7/71 - 15/12/61)			
109.	9	Callias, Hector de	Allusion au portrait de T.G. par Mme O'Connell.
110	31	Callias, Hector de	En parlant d'Achille Zo, citation de T.G. au sujet de l'Espagne.
111	72	Dax, Pierre	Longue citation de T.G. au sujet de Madame Luther, récemment décedée.
112	133	Chardin, Léon	Le personnage d'Anselme dans la <i>Sylvie</i> d'Ernest Feydeau est une copie de l'original dessiné naguère par T.G., l'historien des Jeunes-France.

No	Page	Auteur	Références
113	229	Callias, Hector de	Citation de T.G. : «Qui peut siffler sait applaudir».
114	260	Vernier, Valéry	Citation de T.G. au sujet de Mme Ferraris.

Peter J. EDWARDS
Mount Allison University

NOTES

1. Les index et les tables générales que nous préparons pour *L'Artiste* des années 1856 à 1873 ne sont pas terminés en ce moment. Il est donc possible que quelques références à Gautier nous aient échappé.

2. No. B 105 de notre tableau.

3. En contraste, dans le même article, l'auteur fait preuve de son dédain à l'égard de Delécluze : «Il est impossible d'être moins étincelant que l'honorable critique des *Débats*... nul aperçu nouveau, nulle vue d'ensemble».

(No. A 1 dans notre tableau).

4. No. A 2 dans notre tableau.

5. Lord Pilgrim est un pseudonyme fréquemment employé par plusieurs rédacteurs de *L'Artiste* depuis 1844.

6. L'article sur Kaulbach ne fut jamais inséré dans *L'Artiste*.

7. Il est à noter qu'Aubryet cite le *Cabinet de l'amateur* et non la réimpression par *L'Artiste* (22 juin 1845) ni le *Voyage en Espagne* (1845).

8. Pierre Dax est un pseudonyme employé par les chroniqueurs de *L'Artiste*, souvent par Arsène Houssaye qui le reprit plus tard pour des articles dans la *Presse*.

LE DÉBUT DU ONZIEME CHAPITRE DE MADEMOISELLE DE MAUPIN : HISTORIQUE D'UN FEUILLETON

Le 29 novembre 1835, Théophile Gautier fit publier dans *Le Cabinet de Lecture* un fragment de la préface de *Mademoiselle de Maupin* qui parut sous le titre des «Journalistes». Il n'y a là rien d'extraordinaire, dira-t-on ; il est naturel qu'un auteur fasse tous ses efforts pour s'assurer d'un public susceptible d'accueillir ses idées, surtout lorsque celles-ci se prêtent à la controverse et qu'elles risquent de faire jaillir des reproches. Si tel est bien le cas, pourquoi Gautier aurait-il choisi de publier dans *Le Monde Dramatique* du 4 janvier 1836 le début du chapitre onze du roman même où il est question du «théâtre fantasque» de ses rêves, au lieu de chercher à faire connaître, par l'intermédiaire d'un véhicule de presse plus efficace, des scènes d'amour, d'aventure ou de mystère, des scènes plus capables de s'attirer des lecteurs¹ ? C'est curieux. C'était curieux aussi aux yeux de Spoelberch le Lovenjoul qui se sentit contraint à écrire au sujet dudit extrait les remarques suivantes dans *l'Histoire des œuvres de Théophile Gautier* :

Chose bizarre, ce fragment a été réimprimé souvent depuis, jamais comme un extrait de *Mademoiselle de Maupin*, mais toujours comme un article séparé. Il a d'abord reparu dans la *Presse* du 17 décembre 1838 où Théophile Gautier oubliant lui-même son origine, l'a réimprimé en partie, en l'encadrant d'un commentaire que nous citerons plus loin (voir n° 391)² ; il entra ainsi, en 1858, dans le tome I de *l'Histoire de l'art dramatique*, avec le commentaire qui l'accompagnait dans la *Presse* en 1838, et portant une date inexacte.³

Oui, c'est une «chose bizarre». Il est bizarre que Gautier pût «oublier l'origine» d'un extrait de roman qu'il avait transformé en article avant même

que l'encre du roman n'ait eu le temps de sécher sur les pages nouvellement imprimées ; il est bizarre aussi qu'il le fit réimprimer tant de fois (5) entre 1835 et 1854 sous des titres divers et qu'il l'encadrât selon les temps et selon l'organe, sans signaler le contexte de sa parution originale. Gautier avait peu de mémoire pour les dates et les textes de ses écrits, ne se lasse-t-on pas de répéter. Mais se peut-il que cette «bizarrerie» se réduise, à l'origine, à des desseins conscients, à des buts fixes et calculés dans la portée dépasse de loin une simple affaire de mémoire ? C'est là ce que nous préférons croire, et les raisons qui nous conduisent à cette conclusion sont multiples.

*
* *

En 1836, lors de la parution de l'extrait (intitulé «De la comédie romanesque») dans *Le Monde Dramatique*, Gautier venait justement de faire ses premières armes de critique dramatique. «La Comédie à l'hôtel Castellane» (*Le Monde Dramatique*) fut publié le 23 mai 1835. De là, parmi d'autres études destinées à faire éventuellement partie ou des *Grotesques ou de Fusains et Eaux-fortes*, Gautier rend hommage au chef de bataillon, Victor Hugo en rendant compte de son *Angelo* que Renduel venait de publier. Cet article du 5 juillet 1835 (*Le Monde Dramatique*) est révélateur en ce qui concerne l'attitude de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* envers le théâtre de son temps. Quoique Gautier louât le génie de Hugo, il trouva le livre supérieur à la pièce jouée, la forme imprimée comprenant des détails supprimés lors de la représentation théâtrale en raison du manque de sophistication du parterre. De plus, ajouta Gautier, «la cause de la réussite complète d'*Angelo* est l'absence du lyrisme. Cela est honteux à dire pour notre public, mais cela est ainsi. --Une autre cause de succès aussi triste que celle-là, c'est qu'*Angelo* est en prose. M. Hugo ayant résolu de marcher et non de voler pour que le parterre ne le perdît de vue...». Il est clair que Gautier était peu content de ce qu'on appelait théâtre en 1835, une situation fâcheuse capable de contraindre le grand Hugo lui-même à «marcher» au lieu de «voler». Gautier préférerait, il le fit comprendre, un théâtre plus éthéré. Il serait logique, est-on porté à croire, qu'il prenne ensuite la parole pour nous dire quoi et comment. Mais, «chose bizarre», il l'avait déjà fait et voilà qu'il fallait le refaire, sous forme d'article.

Le début du chapitre onze de *Mademoiselle de Maupin* n'a rien d'un romain ordinaire. Il témoigne ainsi de la richesse et de la largeur de l'esthétique romanesque de Gautier à cette époque, tout en attestant le génie multidimensionnel de son auteur. En effet, cette partie de l'œuvre fait initialement preuve d'un style journalistique très reconnaissable comme étant celui du bon Théo chroniqueur. Petit à petit, chemin faisant, la verve et l'esprit typiques de son journalisme se métamorphosent pour s'élever jusqu'aux nues de la vision poétique et pour franchir en fin de compte les bornes traditionnelles

du lyrisme.

Et le onzième chapitre et l'extrait paru dans *Le Monde Dramatique* commencent ainsi : «Beaucoup de choses sont ennuyeuses : il est ennuyeux de rendre l'argent qu'on avait emprunté et qu'on s'était accoutumé à regarder comme à soi». Suit en abrégé dans «De la comédie romanesque» l'essentiel du premier paragraphe du chapitre, y compris les remarques concernant le théâtre : «mais ce qu'il y a de plus ennuyeux sur terre, en enfer ou au ciel, c'est assurément une tragédie, à moins que ce ne soit un drame ou une comédie». C'est un début riche d'images et d'allusions : le quotidien et le banal se mêlant aux vicissitudes de la création littéraire, l'esprit plastique mais «souriant» jusqu'à l'hyperbole et tout pénétré de l'ennui romantique digne d'un Fantasio. Quel éditeur de périodique ou de journal manquerait de voir dans ce premier paragraphe les attributs et l'entrain d'un styliste capable d'enrichir les pages de sa publication, tant sur le plan de la rédaction que sur celui de la rentabilité ? N'est-ce pas d'ailleurs ce que Gautier espérait en publiant le fragment comme article à part, comme essai de critique et de théorie dramatiques, sans en indiquer les origines ? Ne serait-ce pas la reconnaissance de ce talent journalistique de la part d'Alphonse Karr du *Figaro* et d'Emile Girardin de *La Presse* qui devait motiver quelques mois plus tard leurs décisions de faire de Gautier l'un des leurs ? Il faudrait se donner de la peine pour conclure autrement, surtout étant donné la grande activité théâtrale de l'époque et ce que cela représentait en puissance pour les éditeurs ainsi que pour les chroniqueurs⁴. Gautier, malgré ses propensions poétiques, était un homme du monde... Il savait survivre. Et si ses œuvres littéraires ne pouvaient pas subvenir à ses besoins matériels, il était prêt, à contrecœur sans doute, à exploiter le côté pratique de ses dons d'écrivain. A contrecœur surtout à cette époque, semble-t-il, parce que Gautier, en faisant réimprimer l'extrait au lendemain de sa parution sous forme romanesque, se refusa au compromis complet ; il refusa de faire ce qu'il ferait volontiers quelques années plus tard lorsqu'il serait très lié au ménage Girardin en tant que chroniqueur et ami-- c'est-à-dire le refus d'escamoter la partie la plus audacieusement poétique de l'article de 1836, les élancements visionnaires du dernier paragraphe.

Nous avons vu que ledit article commence par railler le théâtre du temps de Gautier. Cette raillerie cède bientôt la place à la vision poétique et idéale d'un théâtre nouveau, un théâtre féérique qui doit beaucoup à Shakespeare (surtout à la pièce *Comme il vous plaira*), qui ne va de pair avec les idées de Musset que pour les dépasser en théorie, qui devance de loin les tentatives d'un Maurice Maeterlinck. Ce théâtre se présente sous la désignation «théâtre fantasque», une désignation qui s'acquiert au fur et à mesure les attributs de la fantaisie, du fantastique, du songe, de la poésie-- de la liberté complète enfin. Il s'agit de refaire de fond en comble le théâtre, une refonte peu heureuse aux yeux du grand public qui n'était pas à même de tirer plaisir des «envois» de Hugo et qui le serait encore moins devant le

spectacle fantasque ; car «le théâtre fantasque», écrit Gautier, est «extravagant, impossible» et «l'honnête public sifflerait impitoyablement dès la première scène, faute d'y comprendre un mot». Tout est à refaire, du décor jusqu'à l'interprétation : «Les décorations ne ressemblent à aucune décoration connue». Les personnages ont un air intemporel et universel ; les costumes sont tout à fait extraordinaires⁵ ; l'interprétation traditionnelle disparaît devant l'improvisation spirituelle ; les scènes se déroulent de façon poétique et visionnaire.

Aussi la vision poétique doit-elle l'emporter sur les exigences encombrantes du théâtre ordinaire. Le modèle de ce théâtre nouveau, car modèle il y a, est (nous le répétons) *Comme il vous plaira*. Et le compte rendu de cette pièce que Gautier fait figurer dans les deux écrits fait penser à Baudelaire chez qui le goût pour la transposition poétique cristalliserait pour constituer une composante intégrale de l'esthétique de l'admirateur et de «l'apprenti» de Gautier. Or cette première impression s'avère renforcée par ce qui suit, c'est-à-dire le tout dernier paragraphe de l'extrait- qui, il faut l'admettre, n'est rien d'autre qu'un «petit poème en prose» :

Oiseaux du ciel, prêtez-moi chacun une plume, l'hirondelle comme l'aigle, le colibri comme l'oiseau roc, afin que je m'en fasse une paire d'ailes pour voler haut et vite par des régions inconnues, où je ne retrouve rien qui rappelle à mon souvenir la cité des vivans, où je puisse oublier que je suis moi, et vivre d'une vie étrange et nouvelle, plus loin que l'Amérique, plus loin que l'Afrique, plus loin que l'Asie, plus loin que la dernière île du monde, par l'Océan de glace, au-delà du pôle, où tremble l'aurore boréale, dans l'impalpable royaume, où s'envolent les divines créations des poètes et les types de la suprême beauté.

*
* * *

Selon Adolphe Boschot, Gautier fit reproduire ces quelques pages de *Mademoiselle de Maupin* dans *La Presse* du 17 décembre 1838 «afin de remplir son feuilleton théâtral⁶». Peut-être bien. Mais fut-ce la seule raison ? Pourquoi Gautier choisit-il ce moment précis pour le faire ? Certainement il y avait eu d'autres moments et il y en aurait encore. Est-ce que c'était par caprice ? Nous hésitons de nouveau à le croire.

Quand l'extrait parut dans *La Presse*, il était muni d'une nouvelle introduction. Il n'est pas difficile de deviner pourquoi. Le fragment original reproduit dans *Le Monde Dramatique* commence sur un ton railleusement acerbe, celui du début du onzième chapitre du roman : «... ce qu'il y a de plus ennuyeux sur la terre, en enfer ou au ciel, c'est assurément une tragédie, à moins que ce ne soit un drame ou une comédie». Il est clair que ce début ne

convenait plus à un Théophile Gautier chargé de rendre compte de tant de pièces de tout genre au nom de *La Presse* et sous sa propre rubrique (signée !). C'était la sorte de chose qu'il pouvait se permettre sous la guise de l'anonymat au *Figaro*, mais *La Presse* était une autre affaire qui imposait des limites⁷. Le feuilleton dans *La Presse* commence ainsi.

Au temps où nous passions nos journées à faire se becqueter deux rimes au bout d'une idée, où nous nous couchions fort content de nous-mêmes lorsque nous avons accouplés heureusement *perle* et *merle*, *aigle* et *seigle*, --délicieuse occupation que rien ne remplace au monde, pas même l'amour ! --nous avons écrit quelques pages sur le théâtre tel que nous l'entendrions ; cela nous paraissait tout simple alors ; il est vrai que nous n'étions pas feuilletoniste, et que nous avons pour bréviaire un volume contenant : *Comme il vous plaira*, le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête* et le *Conte d'hiver*, d'un certain drôle nommé Shakespeare, qui serait refusé aujourd'hui par tous les directeurs comme n'ayant pas *la science des planches*, stupide prévention qui assimile un poète à un menuisier.

Voici donc quelles étaient nos idées en 1835.

Nous avouons, à la honte de notre raison, qu'aujourd'hui, 16 décembre 1838, par cette matinée de brouillard qui prête peu aux illusions poétiques, nous sommes encore du même avis.

Il est curieux que Gautier fût à même de se rappeler les pièces du volume de Shakespeare ainsi que la date de rédaction ou de parution (ce n'est pas clair) de ces pages sans prendre conscience de leur origine romanesque, comme le dit Spoelberch de Lovenjoul. Est-ce qu'il avait sous les yeux le manuscrit original de l'article tel qu'il avait été reproduit dans *Le Monde Dramatique*, ou, ce qui est plus plausible encore, possédait-il toujours un exemplaire dudit article ? C'est ce que Spoelberch de Lovenjoul semble nous demander de conclure. Il n'en fut rien. La réimpression dans *La Presse* fut remaniée à partir d'un exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*. On peut le constater. Deux paragraphes, en ordre inverse, paraissent dans leur ensemble dans *La Presse*, tandis que le premier --qui commence : «Un rideau d'ailes de papillon» (Garnier, p. 233) --ne fut pas du tout inclus dans *Le Monde Dramatique*, et le second --qui commence : «Les décorations ne ressemblent à aucune décoration connue» --ne fut représenté que par cette phrase initiale dans l'article publié en 1836. De plus, la phrase qui constitue en paragraphe à elle seule --«Le bouvreuil et la linotte se penchent au bout des rameaux pour souffler les rôles aux acteurs» (Garnier, p. 234)-- se trouve reconstituée en 1838 là où elle avait disparu en 1836. Voilà pour la mémoire fautive de Gautier devant ce texte réimprimé pour une deuxième fois dans l'espace de deux années.

Il paraît certain, alors, que Gautier avait très présent à l'esprit l'origine de l'extrait. L'article qu'il avait consacré au *Piquillo* de Nerval (*La Presse*, 6

novembre 1837, voir notre cinquième note) y prête son appui aussi. S'il en fut ainsi, pour revenir à une autre question que nous nous sommes posée, pourquoi Gautier aurait-il choisi ce moment précis, décembre 1838, pour offrir à nouveau ses idées sur le théâtre au public de *La Presse* ? La réponse réside, croyons-nous, dans ses propres entreprises dramatiques.

A en croire Claude Senninger, Gautier avait consacré au moins une partie de la période suivant la publication de *Mademoiselle de Maupin* à la composition de la pièce intitulée *Une Larme du Diable*⁸. Cette pièce, qui fut publiée en janvier 1839 chez Desessart, était le premier morceau d'un volume qui portait son nom. Les autres composantes étaient des nouvelles qui avaient déjà vu le jour ailleurs. *Une larme du Diable*, espèce de mystère en vogue entre 1836 et 1840, est un mélange de fantaisie, d'idéalisme et de poésie, qui «constitue un modèle d'œuvre parfaitement incohérente et parfaitement charmante», dit Claude Senninger ; «en fait, le fantastique devient le milieu naturel de la pièce et ce qui rend l'ouvrage plus piquant encore, c'est que tout ce petit monde surnaturel et fantaisiste réagit comme si tout était le plus logique du monde⁹». Ne devrait-on pas voir dans cette entreprise dramatique-- un «livre du théâtre» parce que «l'honnête public sifflerait impitoyablement dès la première scène, faute d'y comprendre un mot» --un effort de la part de Gautier pour réaliser sur un plan littéraire l'idéal théâtral tel qu'on le trouve dans le onzième chapitre de *Mademoiselle de Maupin* ? Nous sommes de cette opinion. Et qu'y a-t-il de plus naturel, pourrait-on se demander, que de vouloir frayer le chemin à la publication d'*Une Larme du Diable* ? Pourquoi pas faire réimprimer dans *La Presse*, qui atteignait tant de lecteurs, à la veille de la parution du livre (il ne s'agissait que de quelques semaines), la théorie et les idées dont la pièce était l'expression ? Oui, pourquoi pas ? Cela nous semble tout à fait logique.

Freeman G. HENRY
University of South Carolina

NOTES

1. Albert B. Smith, dans une étude pénétrante sur ce chapitre, y voit une justification de l'esthétique romanesque peu conventionnelle de *Mademoiselle de Maupin*, une hypothèse plausible et attrayante à la fois. (Voir «*Mademoiselle de Maupin*, Chapter XI: Plot, Character, Literary Theory», *Kentucky Romance Quarterly*, XXV, n° 3, 1978, p. 245-256). Le fragment tiré du roman, en s'intégrant dans les volumes recueillis du *Monde Dramatique*, fut placé dans le deuxième tome de la série, pages 99-103.

2. Spoelberch de Lovenjoul a dû se tromper ici ; car c'est le n° 390 qui, clairement, comprend «l'encadrement» auquel il se réfère.

3. Réimpr., Genève, Slatkine, 1968, p. 73. La date indiquée dans *l'Histoire de*

l'art dramatique est du 1er janvier 1839. Il est intéressant de noter que les éditeurs de cette *Histoire* ont même changé la date de composition (qui figure dans «l'encadrement») du 16 au 31 décembre, pour la faire correspondre à la veille de la prétendue parution du feuilleton. Pourquoi fausser ainsi les dates ? Pour des raisons de symétrie dans la disposition des articles ? Ou, ce qui nous semble plus plausible, parce qu'on n'avait pas sous les yeux le texte tel qu'il avait paru dans *La Presse* ?

4. Gautier débuta dans *La Presse* du 26 août 1836. Un mois plus tard son premier article au *Figaro* (sous l'anonymat), «Du physique des acteurs» (1er octobre 1836), fut une expansion du deuxième paragraphe du onzième chapitre de *Mademoiselle de Maupin*. (Comme texte de *Mademoiselle de Maupin*, nous nous sommes servis de l'édition Garnier établie à Paris en 1966 par Adolphe Boschot).

5. L'année suivante, en rendant compte du *Piquillo* de Nerval dans *La Presse* (6 novembre 1837), Gautier devait y retrouver certaines des caractéristiques de son «théâtre fantasque», et il en était ébloui. Voire, la correspondance s'avère si étroite que l'on est en droit de soupçonner la collaboration, tout au moins pour les décors et les costumes.

6. *Mademoiselle de Maupin* (Garnier), p. 379, n. 9.

7. C'était probablement pour de semblables raisons que Gautier décida de ne pas faire comprendre dans cette nouvelle réimpression le «petit poème en prose».

8. *Théophile Gautier, auteur dramatique*, Paris, Nizet, 1972, p. 52. Claude Senninger reconnaît pourtant que la genèse de la pièce remonte à une époque antérieure.

9. *Ibid.*, p. 82.



ENCADRER «LA TAPISSERIE AMOUREUSE»

Chez Théophile Gautier, les tournures ornementales infiltrent description et intrigue, les mettant presque sur le même plan, mêlant figure et fond. Ce virement vers l'extravagance décorative, vers l'Orient et le dix-huitième siècle, expansion donc temporelle et spatiale a marqué en particulier le conte et la nouvelle. Parsemée dans cette prose ornementale, richement ouvragée de reflets, de figures, et d'allusions littéraires et picturales, se trouve une profusion de détails qu'il sied de rattacher au grand intérêt que Gautier vouait aux arts décoratifs.

Parmi ces détails se dégagent certains objets ornementaux qui présentent, à mon sens, un double intérêt : ils définissent la manière dont le Sujet entre en rapport avec l'Objet du désir, et ils permettent de déceler diverses stratégies narratives.

Dans chacun des textes étudiés, l'objet ornemental -- indissolublement lié à la femme aimée -- émerge d'un décor extrêmement ornementé qui lui sert de cadre. En même temps, comme l'analyse textuelle le montrera, ce cadre fait partie d'une série de cadres ayant des fonctions narratives différentes. Dans un conte, cette fonction est d'encadrer l'action centrale, dans un deuxième d'éliminer la notion de cadre, et dans un troisième de mettre intrigue et figures enchâssées dans un rapport de tension permanente.

Ce jeu entre le cadre et l'encadré ou, si l'on veut, entre deux niveaux narratifs différents, est, dans chacun des textes étudiés, étroitement lié non seulement à la relation d'Objet, mais à la thématique suivante : *la perte des frontières* entre rêve et réalité, ou mieux, entre représentation et réalité.

Si l'objet ornemental constitue le champ où se tisse le lien entre Sujet et Objet, il est également le lieu où peut surgir un érotisme aigu.

Et ces plis roses sont les lèvres/De mes désirs inapaisés
Mettant au corps dont tu les sèvres/Une tunique de baisers.

(«A une robe rose»)

L'ornement -- que ce soit dans les arts plastiques ou dans les lettres -- est relégué à un plan secondaire. Ou bien il reste sagement dans le décor ou le cadre, ou bien il vient embellir et *s'ajouter* à ce qu'on se plaît à considérer comme les éléments et l'architecture essentiels de l'œuvre. Or c'est précisément grâce à ce plan et à ce statut secondaires qu'il occupe que l'ornement peu véhiculer un désir excessif, inexprimable, ou détourné (comme dans le fétiche par exemple) refoulé ou gommé ailleurs dans le texte. La suggestion d'un désir rejeté dans les marges de la société apparaît dans «Omphale» ; ce dispositif prendra des proportions redoutables dans *Jettatura*.

Le tissage des liens entre sujet et objet s'effectue souvent, très littéralement, par un objet ornemental tissé : la tapisserie dans *Omphale* («La tapisserie amoureuse»), les vêtements de gaze dans *Jettatura*. Or c'est dans des textes du grand ami de Gautier, Gérard de Nerval, qu'on verra le fonctionnement de ces objets mimer ce que, une centaine d'années plus tard, la psychanalyse décrira comme l'objet transitionnel. En effet, trancher entre les manières diverses de traiter l'ornement et le désir, c'est découvrir les divergences esthétiques les plus essentielles des deux écrivains. L'objet transitionnel, à situer dans l'espace intermédiaire entre sujet et objet, a reçu son élaboration théorique de D.W. Winnicott de l'école anglaise de la Relation d'Objet¹. Participant à la matérialité aussi bien qu'à l'idéalité, il est en grande partie déterminé par la subjectivité et par les illusions de celui qui entre en contact avec lui, mais il n'est plus sous le contrôle omnipotent du Sujet-enfant et, donc, garde son statut d'altérité son statut d'extériorité. L'objet (dans la vie de l'enfant, le bout satiné de la couverture ou le nounours, par exemple) est conçu subjectivement en même temps qu'il est perçu comme étant quelque chose qui vient de l'extérieur (Winnicott décrit cette dynamique comme un «overlap»).

Dans *Sylvie*, cet «overlap» se produit lorsque le narrateur entrelace la voix de l'autre à une création esthétique du sujet.

... d'une *voix* ... légèrement *voilée*, elle chanta
... La mélodie se terminait à chaque stance par
ces *trilles* chevrotants... Je me levai enfin,...
je rapportai deux branches (de laurier) qui furent
tressées en couronne et *nouées d'un ruban*. Je posai
sur la tête d'Adrienne *cet ornement*, dont les feuilles
lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons
pâles de la lune. (c'est moi qui souligne)²

Le produit de l'objet partage un aspect essentiel avec celui du sujet : son caractère ornemental. Le trille est l'ornement le plus répandu en musique et donne l'effet d'un tressage de deux notes. Le passage de *voix* à *voile* n'est d'ailleurs pas difficile à repérer, et permet de souligner l'appartenance de *voile* aux deux champs de tressage et chant. L'activité enfantine de tresser se déve-

loppera plus tard en activité scripturale. Cela est en parfaite accord avec la notion winnicottienne que l'objet transitionnel se continue d'abord dans le jeu, et ensuite dans l'art, deux domaines où la réciprocité d'éléments subjectifs et objectifs est également marquée. L'expression la plus condensée de cette réciprocité de l'ornement tissé par l'objet et l'activité scripturale du sujet se trouve dans *Promenades et souvenirs* : «La pension que j'habitais avait un voisinage de jeunes brodeuses. L'une d'elles... fut l'objet de mes premiers vers d'amour».³

Dans *Emilie*, la réciprocité entre sujet et objet s'établit, de nouveau, grâce au tissage. Le héros reçoit un coup de sabre prussien à la figure et on l'envoie à Metz pour guérir. Là il fait la connaissance d'une jeune femme «qui avait pour occupation de broder des ornements sur de la soie ou du velours». De retour à l'hôpital, il soulève le taffetas protecteur pour découvrir que «les différentes parties de son visage s'étaient *recousues* convenablement entre elles».

En route pour la petite ville natale d'Emilie où ils vont s'épouser, «*Desroches... admirait les solitudes, les roches bizarres, les horizons bornés par cette dentelure des monts revêtus d'une sombre verdure...*»⁴. Le nom du sujet est textuellement repris (comme dans une broderie ou une dentelle) dans le paysage que le narrateur prend soin de représenter avec art, tout en le métaphorisant en tant que tissage ornemental. Et cette dentelle est explicitement désignée comme *un cadre*. Si le tissage s'offre comme entre-deux dans le rapport du sujet à l'objet, n'est-ce pas parce qu'il s'y *mire* ? Simultanément, le narrateur y puise son bien littéraire et ces ornements, ne quittant jamais leur fonction de cadre à l'action principale, créent l'espace du désir.

Si l'ornement constitue le champ où se noue le lien entre sujet et objet, il est également le lieu où surgit un désir plus trouble. Le rêve, l'inconnu, le fantastique sont aussi à situer dans son champ. C'est que l'ornement possède un caractère paradoxal qu'on pourrait résumer ainsi : il se donne à voir de la manière la plus aveuglante, alors que son jeu est souvent de cacher. Le voile typifie cette duplicité. Cette monstration fait que le spectateur reste aveuglé aux dispositifs signifiants qui y circulent alors que son côté fuyant (il est chatoyant, retors, mobile, changeant) cache plus qu'il ne révèle. C'est ce qui rend les objets ornementaux fascinants et séducteurs.

A cet échantillon de textes nervalien, il faudrait maintenant juxtaposer un conte fantastique de Théophile Gautier. Le stock commun de motifs et d'éléments stylistiques où les deux amis ont puisé ne fait que ressortir avec davantage de force le fait qu'ils sont arrivés à des fins parfaitement dissemblables. Dans *Omphale*, le désir qui circulait dans les marges du récit nervalien vient au premier plan où il est exhibé en même temps que minimalisé par un style ironique et mignard. Simultanément, l'ornement -- affiché dans le décor, dans l'objet central (la tapisserie) et le style -- est également mis au premier plan. Et c'est précisément pourquoi il cesse ici de véhiculer le discours du désir.

Le héros, âgé de dix-sept ans, logé chez son oncle dans un pavillon rococo encadré d'orties et de «folle avoine», tombe amoureux d'Omphale reine légendaire de Lydie, représentée dans une tapisserie du «style le plus *Pompadour* qu'il est possible d'imaginer». ⁵ Le deuxième titre du conte, «Omphale, histoire rococo» nous met déjà sur la piste que mon analyse poursuivra : il faudrait voir dans cet objet ornemental une mise en abyme du texte lui-même. Et ceci non seulement dans les tournures ornementales de la prose, mais aussi bien dans la place occupée par le cadre du récit/de la tapisserie. Alors que le pavillon est encadré par une végétation en folie, celui-ci sert de cadre (maternel) au sujet («c'est dans ce pavillon que mon oncle m'avait logé»). Et à l'intérieur de «cette belle chambre, chambre à moi tout seul», «une guirlande de roses pompon circulait coquettement autour d'une glace de Venise,» (pp. 53, 50) encadrant de nouveau le Sujet, ou pour parler avec plus de précision, son *reflet*.

Il faut aussi souligner l'importance de la figure de l'oncle dans le récit qui encadre l'intrigue centrale. Il est d'abord représenté par sa propriété «dans un état de dégradation complète», ensuite par des références à ses goûts littéraires («il professait pour la littérature en général... le dédain le plus aristocratique»). C'est lui qui interviendra brusquement dans le récit central pour enlever la tapisserie de la chambre de son neveu (exerçant ses droits de propriété) ainsi mettant fin aux fêtes galantes du héros (mettant fin, du coup, à la liaison qui sert de prétexte à la fiction, à la fabrication littéraire). Il y a, d'ailleurs, de nombreuses indices qui suggèrent que l'oncle représente un déplacement de la figure *paternelle*, ce qui expliquerait cette jalousie. Tout d'abord, le récit s'ouvre avec la longue description du jardin qui s'achève avec les mots, «dans le jardin de mon oncle... il y avait un pavillon... (au) nom de *Délices* (:)

Si l'abri maternel surgit avec la description du pavillon, «dont les murs faisaient ventre», le jardin évoque la présence paternelle avec l'écho des premiers mots de la chanson «au jardin de mon père» (Omphale est effectivement blonde). En regard à la tapisserie d'Omphale, se trouve un portrait surchargé lui aussi d'ornementation : c'est une représentation «d'une des anciennes maîtresses» de l'oncle, peinte en Diane et mise dans un large cadre ovale. Or l'état délabré de l'extérieur du bâtiment laisse penser que les débauches de l'oncle sont une relique du passé : «c'était une fabrique assez lamentable à voir que les *Délices* de mon oncle le chevalier de ***» (p. 50). Cette impuissance sera confirmée par une nouvelle substitution que je mettrai en évidence par la suite. Donc, le cadre évoque la décomposition du désir, en contre partie à son surgissement dans le tableau central.

Avant même que le désir du Sujet ne vise Omphale qui orne sa chambre, c'est la chambre qui se donne en tant qu'objet du désir.

«Quand je me trouvai dans cette belle chambre, chambre à moi, à moi tout seul, je ressentis une joie à nulle autre seconde. J'inventoriai soigneusement jusqu'au moindre meuble ; je *furetai dans tous les coins*,

et je l'explorai dans tous les sens... heureux *comme un roi*... tant j'étais impatient de jouir de ma nouvelle demeure» (p. 53).

L'insistance sur la possession à l'exclusion de l'autre (l'oncle est mentionné explicitement dans la phrase suivante), autant que la similitude que j'ai soulignée doit nous avertir du fait que les dispositifs du désir semblent être liés à l'Oedipe.

Cependant, la joie et l'angoisse qui accompagnent la possession de l'objet normalement voué au Père est absente du texte. Pourquoi ? La suite de l'analyse tâchera d'y répondre.

La charmante Omphale, toute faite de fils de laine, répond à l'amour du héros. A tel point qu'une nuit, la tapisserie ondula et «s'agita violemment. Omphale se détacha du mur et sauta légèrement sur le parquet ; elle vint à mon lit...» (p. 54). Non seulement cette reine ornementée de poudre et de perles sort-elle d'un tissu ornemental, mais «sa bouche *se pliss(e)*» en faisant «une délicieuse petite moue» (p. 50). C'est-à-dire que l'objet du désir est lui-même constitué de la même matière et imite les mêmes contours que l'objet ornemental, ne faisant plus qu'un avec lui.

Au héros effrayé, la reine fait l'observation suivante : «cela te semble étrange de me voir ici et non là.... En effet, la chose n'est pas trop naturelle». Le «saut» d'Omphale constitue «l'étrangeté» du texte et lui confère son statut fantastique.

Ce saut en dehors de la place marginale normalement occupée par l'ornement est l'équivalent du saut en dehors du cadre qu'on verra dans «La Cafetière» ; à la seule différence qu'*ici il n'y a pas de cadre*. Ainsi, l'ornementation infiltre tout le texte -- dans son décor, dans son langage -- et refuse l'enveloppe «naturelle» qui, d'habitude, la contient. En effet, l'absence de cadre est en parfait accord avec le fait qu'il occupe le premier plan du récit. Le résultat affectif de cette absence de cadre est que la tension entre le bord et la transgression du bord disparaît en même temps que la circulation du désir dans les marges textuelles cesse de travailler.

Symétrique à l'absence de cadre dans la représentation de l'objet ornemental est l'effacement du cadre narratif lorsque l'oncle se met à participer aux événements de l'intrigue enchâssée.⁶ La suggestion marginale d'une rivalité paternelle, en s'explicitant, perd de sa force potentielle,⁷ en même temps que la tension qui caractérise le fantastique -- l'hésitation du genre «Est-ce un rêve ?» -- disparaît.

Cependant, il y a une petite histoire derrière la représentation tissée d'Omphale qui complique davantage les liens entre le «réel» et la représentation esthétique (mais qui ne cherche nullement à rendre au phénomène surnaturel son étrangeté). De qui s'agit-il, en fait, lorsque la tapisserie se métamorphose en femme de chair ? (du moins à moitié, puisque de dos, elle semble être encore composée de fils de laine : «Et elle retourna à sa muraille à recu-

lons, de peur sans doute de me laisser voir son envers.») La figure d'Omphale n'est qu'un voile : représentée sous ses traits est une marquise de l'époque de Louis XV. Son mari, qui avait fait faire la tapisserie, est peint sous les traits d'Hercule. La description de ce dernier mérite qu'on s'y attarde. On voit Hercule «filant aux pieds d'Omphale».

Le dessin était tourmenté... dans le style le plus *Pompadour* qu'il soit possible d'imaginer. Hercule avait une quenouille entourée d'une faveur couleur de rose ; il relevait son petit doigt avec une grâce toute particulière... son cou était chargé de nœuds, de rubans, de rosettes, de rangs de perles et de mille affiquets féminins... (p. 51).

Hercule file : petite mise en abyme de la production même de la tapisserie dans laquelle il se trouve. Il file pour combler un manque, car le marquis est méprisé par sa belle et jeune épouse qu'il ne possédera jamais. A l'encontre du mari, le héros aura ce bonheur à plusieurs reprises. Celui-ci, on l'apprend dès la deuxième page du conte, deviendra conteur de récits fantastiques. Nouvelle auto-réflexion qui s'élargit pour inclure celle d'Hercule. Celui-ci filant à l'intérieur de la tapisserie reflète celui-là à l'intérieur du texte qu'il est en train de tisser.

Mais, si on pose l'analogie Hercules = sujet de la narration/scripteur, il faut admettre logiquement que tapisserie = texte. La première analogie se laisse établir sans peine : le reflet du sujet dans la glace est entouré de roses pompon, tandis que la quenouille d'Hercule est entourée d'une faveur rose ; les deux «filent» ; les deux sont mis en rapport amoureux avec Omphale. Or, si la tapisserie est superposable au texte (le langage «mignard» semblerait indiquer un parallèle stylistique entre les deux) comme elle l'est à l'Objet du désir, il faudrait convenir qu'il n'est pas possible de parler d'atours et de bord, et que malgré la présence d'un récit encadrant, l'objet décoratif occupe non seulement l'avant-scène, mais il englobe le récit. Il s'infiltré même dans un deuxième cadre qui clôt le conte.

Quelques années plus tard, le narrateur/héros devenu écrivain tombe sur la tapisserie rococo chez un marchand de bric-à-brac. Il décide sur le champ de l'acheter, mais n'a pas la somme nécessaire en main. Il file chez lui, mais lorsqu'il réapparaît muni d'argent, Omphale a disparu. Le marchand a vendu le «rouleau ... couvert de toiles d'araignées». Cette image d'un support à l'écriture (le rouleau) surmonté d'un tissage ornemental prête foi à l'hypothèse que la tapisserie est une mise en abyme du texte.

J'ai déjà suggéré que le manque d'investissement libidinal dans le récit était attribuable au fait que l'ornement ne servait plus de *relai* du désir pour l'objet, mais, au contraire, qu'il était désormais le point fixe où le désir s'affichait. De plus, l'ornement, une fois mis au premier plan, cesse de fonctionner comme l'entre-deux qu'on a observé dans les textes de Nerval, ou encore, comme lieu mystérieux où l'on pourrait situer des trajectoires pulsionnels.

D'ailleurs, on ne peut pas dire que le narrateur/héros soit trop navré par ce dernier «enlèvement» de son amante. «Au fond, peut-être vaut-il mieux que cela se soit passé ainsi et que j'aie gardé intact ce délicieux souvenir» (p. 60). Le destin du Sujet joue pleinement ici, car l'intensité du désir semble être passée dans le plaisir de conter : s'il y a déplacement du désir sexuel dans l'écriture, c'est que celle-ci est devenu un objet décoratif.

Et c'est *cet* «ornement» qui est le garant de l'autre. Contrairement à la maison délabrée de l'oncle, il sait «garder intact» ce qu'il renferme. La représentation visuelle de ce déplacement se trouve dans la quenouille que tient Hercule : forme phallique entourée de filasse. Cela, comme le nom Omphale qui sert de titre/cadre au conte, est moins une évidence d'un passage du masculin au féminin, qu'il ne l'est d'une métamorphose du pouvoir sexuel en pouvoir esthétique (soit en objet ornemental, soit en produit textuel).

Résumons. Dans *Omphale*, le désir du sujet s'attache, comme dans les textes de Nerval, à un objet décoratif, à cette différence près : cet objet est la femme, plutôt qu'une simple partie de l'objet du désir. En même temps que la métonymie cède le pas à la métaphore, l'ornement se débarrasse de son cadre. En même temps, le cadre narratif est pénétré par l'objet ornemental à la fin, et en revanche un des personnages du cadre pénètre le tableau central. Les distinctions entre cadre/encadré, enfin, s'effacent de tous les points de vue.

*
* *

Il s'agit maintenant d'encadrer «La Tapisserie amoureuse» d'exemples gautiéristes où est mis en scène un rapport moins direct à l'objet du désir et à l'objet décoratif.

Dans «La Tapisserie», l'événement fantastique est très précisément lié à ce que j'ai décrit comme la perte de l'efficacité du cadre comme limite. Dans *La Cafetière* par contre, le cadre reste parfaitement présent comme élément de l'intrigue, et reprend ses droits de lieu-limite dans la structure narrative du texte, où il se présente, au début, comme terre de la réalité et, à la fin, comme terrain glissant entre réel et surnaturel.

La cafetière brisée en morceaux représente la brisure de la fonction esthétique du cadre : les portraits dans la chambre occupée par le héros sautent leur cadre pour rejoindre le monde des vivants (ou, tout simplement, pour peupler le rêve du jeune artiste-peintre venu opportunément les ranimer d'un regard-artiste). Une fois couché.

... mes paupières se retiraient *violemment* en arrière. Force fut de me retourner et *de voir*.

... et *je vis* clairement que ce que j'avais pris pour de vaines peintures était la réalité ; car les *prunelles* de ces *êtres encadrés* remuaient,

*scintillaient...*⁸
(c'est moi qui souligne)

Ces êtres encadrés ne parlent pas ; leur forme d'expression est le langage du regard, qui ressemble par son scintillement à l'or ornemental de leur cadre. Cette emphase sur la communication visuelle est reprise dans les paroles du narrateur/peintre : «Oh ! non, je n'ose pas dire ce qui arriva...» (p. 252). Dans sa qualité de peintre, le Sujet est particulièrement ouvert à l'expérience visuelle et à sa traduction en œuvre d'art. En effet, cette expérience exige une «peinture» des événements plutôt qu'une simple description verbale. C'est ce que le texte s'efforcera de faire à travers le détail figolé des formes et des mouvements qui dessinent des patrons décoratifs qui encadrent l'Objet du désir. Les fauteuils agitent «leurs pieds tortillés d'une manière surprenante», «les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant», «les doigts des flûteurs... de vif-argent», «un déluge de notes et de trilles si pressés, et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables», «ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jetés battus et des entrechats de trois pieds de haut...». La musique émane d'une tapisserie pendue sur les deux côtés de la pièce -- de l'un, un concerto italien, de l'autre, une sonnerie de cors de chasse -- espèce de stéréophonie qui enveloppe ou (si l'on veut) *encadre* les configurations effervescentes créées par les danseurs.

La vision, donc, est d'une importance capitale dans ce conte comme elle l'est dans maint texte de Gautier. L'impulsion de voir -- la pulsion scopique -- est ici marquée comme étant non seulement intense, mais violente (voir la citation précédente). Quel est son rapport avec l'objet ornemental et avec le cadre ?

L'introduction au conte fonctionne précisément comme le cadre narratif qui nous présentait le héros et son décor environnant dans *Omphale*. De nouveau, le cadre sert à délimiter les confins de la chambre où aura lieu le rêve/phénomène fantastique. Thématiquement, il constitue un pré-texte au conte (qui commence avec le coucher du héros), car le voyage à une terre «*au fond de la Normandie*» est accompli pendant un orage qui *creuse* les chemins (indices d'une descente dans l'inconscient ou le rêve) devenus semblables «*au lit d'un torrent ... Une couche de terre grasse*», attachée à leurs semelles, le narrateur et ses deux compagnons arrivent épuisés à leur destination, si bien qu'ils vont directement se coucher. Ce premier cadre, donc, malgré ses connexions sémantiques avec l'histoire fantastique qu'il enchâsse, joue un rôle pragmatique plutôt qu'esthétique. Cependant, ce qui suit peut se voir comme un deuxième cadre : je veux dire la courte mais pertinente description de la «vaste» chambre : «... les dessus de porte de Boucher représentant les quatre Saisons, les meubles surchargés d'ornements de rocaille du plus mauvais goût, et les trumeaux des glaces sculptés lourdement... un éventail semé de paillettes d'argent...» (p. 250).

Mais est-ce que ce cadre ornemental est extérieur au récit fantastique

proprement dit ou est-il à placer à l'intérieur de celui-ci ? La réponse est claire : il n'est ni externe ni tout-à-fait interne aux événements qui vont suivre. Comme dans *Omphale*, la surcharge d'éléments qui ont leur place habituelle dans le cadre est logée dans ce deuxième cadre qui fonctionne comme une sorte d'entre-deux entre le monde quotidien et le « monde nouveau » du fantastique, lui-même un entre-deux combiné des formes nouvelles de la représentation artistique et de la réalité. L'envahissement des formes ornementales vient de cette position médiane.

Or, à la différence d'*Omphale*, il y a un troisième cadre ici, et il apparaît à l'orée du conte. Ce sont les vers mis en exergue, donc *dans les marges* du conte. « *J'ai vu* de sombres voiles/Onze étoiles... Tout au long de mon sommeil ». Pourquoi se référer à cet exergue par le terme de cadre ? Sa place marginale l'indique, aussi bien que son contenu. Il s'agit de la « Vision de Joseph », et les mots que j'ai soulignés signalent le rapport préparatoire, encadrant, qu'il tient avec le conte central. La fonction de ce cadre à l'extrême limite du texte, et de celui qui n'est ni externe ni interne au récit enchâssé est la suivante : elle sert à lier le surnaturel qui gît *sous* les apparences à la vision plastique/artistique qui est spécifiquement caractérisée comme une vision décorative où l'ornement participe à l'avènement du merveilleux. L'intérêt que Gautier portait à la transposition des arts et aux arts décoratifs surgit ici avec force. Il est évident que ce conte tourne autour des problèmes de la représentation plastique aussi bien que littéraire ; ses similarités avec d'autres textes font apparaître l'importance de l'ornementation dans ce dispositif.

Les premiers mots du conte, *J'ai vu*, se dévoilent comme étant la locution la plus importante du texte. Leur emplacement n'est point indifférent : leur primauté est occultée -- ou si l'on veut, voilée -- par la disposition/cadre extérieur, (l'exergue), cadre principal (la narration du voyage), cadre transitionnel (le décor de la chambre). La traversée de ces bordures successives représente un engouffrement progressif dans les secrets de la vision, un enlèvement progressif des « voiles » oculaires, jusqu'à ce qu'on arrive au tableau fantastique. En effet, c'est au moment où l'on applique cette « clef » aux cadres que le surnaturel se donne à voir.

Un de ces portraits... sortit, en grimaçant, la tête de son cadre, et, après de grands efforts, ayant fait passer ses épaules et son ventre rebondi entre les ais étroits de la bordure, sauta lourdement par terre... il appliqua (une clef) à tous les cadres les uns après les autres.

Et tous les cadres s'élargirent de façon à laisser passer aisément les figures qu'ils renfermaient... la cafetière sauta légèrement sur la table.

(p. 253)

C'est ce rôle tenu par le cadre dans les textes de Gautier qui, à mon avis, ouvre les yeux du lecteur à une vision de plus en plus claire de l'intrica-

tion des effets ornementaux avec le surgissement du fantastique. Plus qu'un «décor», ces formes fantaisistes *donnent lieu* à la vision surnaturelle et hautement décorative qui, à son tour, donne le branle à la production artistique du narrateur.

Je vis quelque chose qui m'était échappé : une femme qui ne dansait pas... Jamais, même en rêve, rien d'aussi *parfait* ne s'était *présenté à mes yeux*... des prunelles bleues, si transparentes, que *je voyais* son âme... aussi distinctement qu'un caillou *au fond* d'un ruisseau.

Et je sentis que, si jamais il m'arrivait d'aimer quelqu'un, ce serait elle. (pp. 255-6)

Le désir du sujet s'attache à la perfection esthétique (ni réelle, ni rêvée) de l'objet, aussi bien qu'à la transparence qu'elle offre comme objet voué entièrement à la pulsion scopique, c'est-à-dire, comme objet d'art. Ses yeux ne voient pas ; ils sont là uniquement pour aiguïser le regard artiste de l'autre. Et ce regard, comme le narré des deux cadres extérieurs nous l'ont répété, plonge au fond des choses matérielles pour en dégager l'âme.

Quels sont les aspects de cette perfection formelle que le narrateur souligne ? La «blancheur *éblouissante*» de sa peau, son «bras d'*ivoire*», sa «joue *veloutée*» sont des qualités qu'on trouve dans des objets ornementaux (comme «la lampe d'albâtre» de son âme», p. 258). Dans *Omphale*, l'objet du désir-objet ornemental poursuit de son regard le sujet : «en me déshabillant, il me sembla que les yeux d'Omphale avaient remué ; je regardai plus attentivement...» ; («j'ai jeté) un coup d'œil sur la belle maîtresse d'Hercule ; elle me regardait de l'air le plus triste et le plus langoureux du monde» (pp. 53-54). Il n'en est pas de même dans *La Cafetière* où l'objet ornemental va s'avérer être purement et simplement là comme inspiration à la création artistique. Si j'ai noté un manque d'intensité affective dans *Omphale*, il y avait, du moins, un maniement assez amusant et titillant de la séduction. Dans *La Cafetière* par contre, ce qui doit nous amuser, c'est l'hyperbole employée par Gautier pour rendre les transports amoureux de son héros : «mes nerfs tressaillaient comme des ressorts d'acier, mon sang coulait dans mes artères en torrent de lave, et j'entendais battre mon cœur comme une montre accrochée à mes oreilles» (p. 257). Naturellement, ces similitudes ridiculisent le sentiment «érotique» du sujet, tout comme le style tour à tour sec ou hyperbolique enlève au thème gothique du portrait hanté toute qualité terrifiante et troublante. Cela est aussi évident qu'il est délibéré. La relation d'objet se révèle être relation à l'objet d'art, et le thème fantastique se dévoile -- ou mieux, se démonte -- pour montrer ses ressorts décoratifs. Or la forme décorative se montre comme ce que le lecteur doit prendre au sérieux, justement, pour voir, avec Gautier, comment est construite l'œuvre

d'art. La relation d'objet, est subsumée par cette préoccupation.

Angéla... me fit un geste d'adieu, et, après quelques pas, poussa un cri et tomba de sa hauteur... je ne trouvai rien que la cafetière brisée en mille morceaux... je m'évanouis. (p. 259)

Le lendemain, ses deux amis (artistes-peintres aussi Arrigo Cohic et Pedrino *Borgnioli* (borgne, celui *qui ne voit pas bien*)⁹, le trouve étendu par terre serrant un morceau de porcelaine. Plus tard, après le déjeuner, «chacun s'occupa comme il put», grâce à une pluie torrentielle.

... moi, je tirai de mon album un carré de vélin, et je me mis à dessiner.

Les linéaments presque imperceptibles tracés par mon crayon... se trouvèrent représenter avec la plus merveilleuse exactitude la cafetière...

— C'est étonnant comme cette tête ressemble à ma sœur Angéla, dit l'hôte...

En effet, ce qui m'avait semblé tout à l'heure une cafetière était bien réellement le profil doux et mélancolique d'Angéla. (pp. 260-261).

Ce qui distingue la vision du narrateur de celle des autres, c'est justement la capacité de voir le chatoiement des formes prises dans un jeu de métamorphoses, formes mimétiques et surnaturelles («merveilleux» «étonnant»), toutes qualités appartenant à l'ornement.¹⁰

Alors que, dans *Omphale*, le cadre tendait à disparaître au profit d'une expansion de l'objet ornemental, ici c'est l'encadrement de l'objet qui est marqué. L'objet du désir, posé comme figure centrale du conte, se voit circonscrit par une série de cadres qui le met en valeur, tout en limitant son champ d'action. Plus clairement ici que dans *Omphale*, l'objet sert de mise en marche à la création artistique, et ne «saute» les confins du récit enchâssé que par ce biais.

Cependant, ce «saut» n'est pas exploité dans les quelques pages de *La Cafetière*. Il faudrait un contexte bien plus complexe et un texte d'une longueur nettement plus importante pour explorer les implications d'un *va-et-vient* où l'objet du désir serait parfois encadré par un décor ornemental et parfois absorbé en lui. C'est cette tension entre le dedans et le dehors, opérée par la vision ornemaniste du narrateur, conscient de la subtilité de la place marginale accordée aux objets décoratifs qui érotise le texte. Or l'aspect menaçant de cette vision d'une ornementation proliférante qui emmêle le cadre à l'encadré est parfaitement assumé par Gautier, car dans ce texte fantastique il s'agit du mauvais œil.

Les limites de cet essai ne permettent pas d'analyser en détail un texte aussi riche (et injustement négligé) que *Jettatura*.¹ Cette analyse fait l'objet d'une recherche parallèle. Je m'en tiendrai à quelques remarques qui poseront en guise de contraste, grâce à ce dernier texte, une dynamique tout autre que celles esquissées dans les deux contes étudiés.

À l'encontre de l'objet dans *Omphale* et *La Cafetière*, qui ne se met en marche qu'une fois qu'il ait «abandonné» son cadre, l'objet du désir dans *Jettatura*, une jeune Anglaise nommée Alicia, est prise dans un jeu dangereux avec le décor qui l'encadre. Ce jeu est géré par le regard désirant du sujet, Paul. Il ne s'agit pas explicitement du regard-artiste ; pourtant, cette analyse du regard qui désintègre, qui fascine et qui tue a tout intérêt à être considérée en fonction d'une esthétique gautiériste reposant sur les arts décoratifs. Ce regard apporte à l'objet du désir une expérience érotique sans pareil en même temps qu'il l'entraîne au bord de la mort. D'ailleurs, il épingle très précisément *le bord* et le cadre, lieux de prédilection de l'ornement.

Dans ce texte, le bord figure l'entre-deux entre l'amour et le mal, la nature et la culture, le réel et l'idéal, le rêve et la réalité, la vie et la mort -- et dans le contexte du conte fantastique, entre le réel et le surnaturel.^{1 2}

Déjà l'introduction du héros, Paul d'Aspremont, nous en dit long sur ses rapports avec l'ornement.

...lorsque sortit de sa cabine un passager qui ne *s'était pas fait voir* de toute la traversée, soit que le mal de mer l'eût *retenu dans son cadre*, soit que par *sauvagerie* (...) lorsqu'on le regardait avec attention on le trouvait ou plus jeune ou plus vieux (que vingt-six ans) tant sa physionomie *énigmatique mélangeait* la fraîcheur et la fatigue. Ses cheveux (...) reflets *cuivrés* et *métalliques* (...) un menton (qui) faisait penser aux *médailles antiques*. (p. 117)

La physionomie du héros/narrateur possède donc ce même caractère mixte et «énigmatique». Elle «mélangeait la fraîcheur et la fatigue» ; «cependant tous ces traits, beaux en eux-mêmes, ne composait point un ensemble agréable» ; «un masque de beautés disparates» (créant un «effet de terreur») qui est marqué surtout par ses yeux extraordinaires qui sont gris-vert-tigrés de points noirs et fibrilles jaunes lorsqu'ils *se fixent* sur quelque chose ou quelque personne. Le sujet a «l'affreux privilège de réunir les miasmes morbides, les électricités dangereuses». Il se découvre ainsi en tant que monstre ou *grotesque*, réunissant des formes incompatibles, et cette reconnaissance de soi en tant que rassemblement extraordinaire qui fait sauter les normes provoque une nouvelle appréhension de la vie : «le rêve existe autant que la réalité» (pp. 116, 117, 176). Tandis que dans les deux contes étudiés ici cette oscillation constituait le noyau thématique, dans *Jettatura*, le héros est lui-même le lieu de passage entre le rêve et la réalité comme il l'est entre la vie et

la mort : «il se rappela sa mère morte en lui donnant le jour».

Ce caractère mixte fait partie du *fascino* qui est «l'influence pernicieuse qu'exerce la personne *douée*, ou plutôt *affligée* du mauvais œil» (p. 158, hésitation soulignée par moi). Le regard du «voyageur bizarre», tout entièrement logé dans le cadre (qui passe donc inaperçu par ceux qui ne regardent que le spectacle central) possède les mêmes qualités que l'objet ornemental : reflétant, changeant, disparate. Or, il ne va pas longtemps être «retenu dans son cadre» ; il va, au contraire, le briser et embrasser une liberté de plus en plus grande. Il n'a qu'à pencher son regard désirant sur l'objet, et voilà que cet objet s'emmêle au décor ornemental - jusqu'à ce qu'il soit absorbé par lui. Une analyse sémantique dévoile le jeu constant entre le regard (en anglais, *the gaze*) du narrateur et le gaze (écharpes ou robes ou tutu) qui *enveloppe* la femme désirée. L'enveloppe-cadre de la femme est à la fois le regard-artiste-décorateur et l'ornement.

... cette villa... (où les arbres) *pénétraient* familièrement dans les chambres par quelque vitre brisée... la gaieté folle... les végétaux exubérants se donnaient le plaisir d'une débauche de fleurs, de fruits et de parfums ; *ils reprenaient la place que l'homme leur dispute.* (pp. 126-127).

La description d'Alicia s'insère parfaitement dans ce cadre. Ses cheveux «tombent en volutes brillantes comme des rubans de satin», elle porte une «robe à volantes *festonnés* et brodés», elle est «tremblante comme la feuille», en tournant «les boucles de ses cheveux, (elle) rajust (e) les plis froissés de son écharpe de gaze». Les cheveux-rubans mettaient déjà objet et ornement dans un rapport chatoyant d'interchangeabilité ; un autre passage illustre la manière dont Alicia est *incorporée* dans le décor. Le narrateur fait remarquer ses «petites dents de nacre», ensuite les touches du piano dont elle joue qui sont pareilles à des «dents de douairière». Presqu'aussitôt, il juxtapose une scène où, sur la pelouse du manoir anglais, Alicia coupe «de ses dents perlées» une tranche de jambon, suivie immédiatement de l'image de paysage où «des millions de petites perles gelées scintill (ent) sur le *gazon* vert. L'objet du désir, transformé en objet ornemental par la force du regard, est réincorporé dans le cadre. Que ce regard soit mortel se révélera peu à peu quand Alicia tombe malade et, enfin, meurt. Mais un autre incident vient tardivement dans le récit pour accentuer encore plus le rapport du regard désirant (*the gaze*) à la décoration qui encadre l'objet et la mort.

Dans un théâtre londonien, Paul «suivait du regard» chaque soir une jeune danseuse, les «*épaules* frissonnant sous la lorgnette, et les nuages de *gaze* soulevés par les jambes» (p. 178). Elle est «dévotée vive par ses vêtements incendiés» par un bec de *gaz* à l'avant-scène lorsqu'elle s'y propulse, soi-disant entraînée par le mauvais œil. Dévorée... ou décorée vive ?

*
* *

Résumons la dynamique cadre/encadré, ornement/objet du désir. Dans *Omphale*, l'objet du désir est fondu à l'objet ornemental. Il est introduit par le décor rococo de la chambre qui l'encadre. Non seulement est-ce qu'il occupe le premier plan du récit, mais il substitue métaphoriquement. Dans *La Cafetière*, l'objet est, de nouveau, l'ornement, et se fait introduire dans le récit par le décor rococo de la chambre qui lui sert de cadre. Dans les deux contes, l'objet-ornement est central, mais ce n'est que dans le deuxième que le statut du cadre comme limite reste intact. Dans *Jettatura*, l'Objet est enveloppé (encadré) d'un tissu ornemental marqué par le désir du Sujet --le gaze The gaze-- qui est, à son tour, encadré par une végétation décorative en délire. Qui plus est, le regard du sujet engage l'objet du désir dans une imbrication mortelle avec ces éléments ornementaux qui l'entourent.

Dans le cas de Nerval, l'ornement reste toujours marginal, et fonctionne comme objet transitionnel entre la subjectivité et l'Autre. Chez Gautier, il se donne comme le produit de la subjectivité du narrateur. La création esthétique se sert des contours formels de cet objet pour s'ériger. L'objet ne possède pas de vie externe au sujet. En effet, dans *Jettatura*, la mise en forme opérée par le Sujet est clairement antithétique à vie de l'autre. Pour Nerval, la relation entre Sujet et Objet sert d'apprentissage à l'art ; pour son ami, l'Objet n'est là que pour être modelé aussitôt en objet d'art.

Au début de cette étude, j'ai cité un fragment du poème «A une robe rose» ; là, en stricte symétrie avec l'érotisme affiché dans tout le poème, on retrouve la dynamique structurante que j'ai essayé de décrire tout au long de ces pages. La robe est inséparable de la chair féminine qu'elle revêt. Cependant, une fois déshabillée, cette forme «vingt fois modelée et peinte», se recouvre d'une nouvelle «robe» : «ces plis roses sont les lèvres/ De mes désirs inapaisés/ Mettant au corps dont tu les sèvres/ Une tunique de baisers». On peut en donner la formulation suivante : la position de la robe est celle d'un cadre qui se fond dans, ou bien qui/s'échange de manière chatoyante avec le corps enchâssé.¹³ Le mouvement circulaire robe -- tunique dessine un deuxième cadre, extérieur au premier.

ROBE > CHAIR DE LA FEMME > LEVRES DU POETE / BAISSERS > ROBE

Mais on a vu précisément le même jeu dans les deux contes : le narrateur devient lui-même la continuation de l'effet-ornement. Et s'il en est le prolongement, c'est grâce à son talent d'artiste qu'il met au service de la propagation de la vision qui a eu lieu à l'intérieur du récit enchâssé. L'orne-

ment du début donne lieu à l'œuvre dont il est le reflet et l'enfant. Mais alors, une nouvelle question se pose : est-ce que cette œuvre, selon Gautier, est destinée à être sagement et joliment encadrée et accrochée au mur, ou plutôt, est-ce que cette vision ornemaniste des choses cherche à briser son cadre et mettre en question les limites de la représentation esthétique elle-même ?

Rae Beth GORDON
Boston University

NOTES

1. Voir surtout *Playing and Reality* (New York: Basic Books, 1970).
2. Nerval, *Oeuvres, I* (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974), p. 245. C'est moi qui souligne.
3. *Ibid.*, p. 138.
4. *Ibid.*, pp. 327, 328, 329.
5. Théophile Gautier, *La Morte amoureuse et autres contes* (Genève : Editions Famot, 1974), p. 51. «Omphale, histoire rococo» fut publié d'abord en 1834 dans le *Journal des Gens du Monde*, ensuite dans *Une Larme du diable*, Desessart, 1839 et dans *Nouvelles*, Charpentier, 1845.
6. Joseph G. Lowin, dans son excellente étude intitulée «The Dream-Frame in Gautier's *Contes fantastiques*», *Nineteenth-Century French Studies*, Vol. VII, No 1 et 2, commente cette intrusion également. Lowin typifie la fonction du cadre structurellement comme la bordure d'un rêve où aura lieu l'événement fantastique. L'hésitation dans l'esprit du héros entre la «solution» à l'irruption du fantastique en tant que rêve ou réalité serait à placer dans les confins de ce cadre. En outre, le cadre contient un commentaire sur le caractère auto-réflexif du conte (son thème est, en effet, la traduction artistique de l'expérience fantastique). Les différences entre mon interprétation du rôle des divers cadres qui structurent les récits fantastiques de Gautier et la sienne deviendront évidentes au cours de cette étude.
7. La jalousie se montre dans les propos de l'oncle lorsqu'il entre brusquement dans la chambre («si brusquement qu'Antoinette eut à peine le temps de remonter à sa place») : «Cette Marquise de T*** est vraiment folle : où diable avait-elle la tête de s'éprendre d'un morveux de cette espèce ? fit mon oncle entre ses dents...».
8. «La Cafetière», dans *Les Jeunes-France, suivis de Contes humoristiques*, Bibliothèque Charpentier, 1877, p. 251. D'abord paru dans le Cabinet de Lecture, 1831. C'est moi qui souligne.
9. Notez l'ABC des noms des trois artistes-peintres, Arrigo Cohico et Borgnioli : rapprochement, de nouveau, entre les arts plastiques et l'écriture.
10. Henri Focillon parle des grotesques, par exemple, comme «des ornements farouches, sans cesse torturés par des métamorphoses, qui s'enfant (ent) inépuisablement eux-mêmes, ... Spéculer sur l'ornement, c'est spéculer sur la puissance de l'abstraction et sur les infinies ressources de l'imaginaire...». *Vie des formes*, (Paris : P.U.F., 1981).
11. J'utilise l'édition Famot. *Jettatura* a paru en 1857 chez Michel Lévy (Paris). Il a récemment été analysé dans un contexte anthropologique (il confronte la notion de

narcissisme à la superstition en littérature) par Tobin Siebers (voir *The Mirror of Medusa*, University of California Press, 1983).

12. Voici quelques images du bord et du cadre dans la nouvelle : «ses yeux d'un bleu sombre *frangés* de longs cils qui palpaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs», «Il errait sur le rivage à demi-fou, rêvant de fuir», «Paul tortillait le bord de son chapeau», «Paul se mit au lit, tira sur lui les rideaux de gaze de la moustiquaire (il rêvait ... qu'il voyait Alicia)».

Un article dans *l'Art romantique* (1868) sur *Salammbô* souligne l'importance que Gautier attachait à la peinture du décor et à sa puissance sémiotique. Comment faire parler «la configuration des lieux» ? «interroge (r) les flots rapides qui cachent tant de secrets, frapp (er), le sable du talon pour en faire sortir une réponse à un doute, s'imprégn (er) de la couleur du ciel et des eaux, se loge (r) dans la tête des promontoires... de façon à bien planter le décor de son drame et de sa restauration... La lecture de *Salammbô* est une des plus violentes sensations intellectuelles qu'on puisse éprouver... (...). M. Gustave Flaubert... *voit* (nous soulignons exprès le mot pour lui donner toute sa signification spirituelle) les choses qui ne sont plus dans le domaine de l'œil humain avec une lucidité toute contemporaine». Théophile Gautier, *Critique artistique et littéraire*, (Paris : Bibliothèque Larousse, 1929), pp. 159-160.

13. «Ce poème s'adresse-t-il à une robe, comme l'indique le titre, ou bien à une femme, comme l'indique non moins clairement l'incipit : «Que tu me plais dans cette robe» ? S'agit-il d'un poème de la nudité ou d'un poème du vêtement ? Ross Chambers, «La Poétique du vêtement», *Michigan Romance Studies*, 1980.

THEOPHILE GAUTIER ET LOUIS DE CORMENIN

Les gautiéristes se réjouissent de constater dans le catalogue de la librairie Droz que la correspondance de Théophile est en cours de publication. Les années 1818-1943 sont sorties ; la tranche 1843-1845 est sous presse. On aborde donc une époque de la vie de Gautier où il sera de plus en plus souvent question d'un jeune ami presque entièrement inconnu aujourd'hui ; il s'agit de Louis de Cormenin (1821-1866).

«J'avais toujours conservé pour lui beaucoup d'affection», écrivait Gautier à Carlotta Grisi le 22 novembre 1866 en apprenant la nouvelle de la mort prématurée de Louis. «Nous avons voyagé ensemble et pendant dix années il est venu au moins trois fois par jour à la maison. De plus, c'était mon élève comme Saint-Victor. Je lui avais donné tous mes secrets littéraires. Il pensait et écrivait comme moi, et si son indolence que ne stimulait pas le besoin d'argent l'eût permis, il se fut fait une brillante réputation»¹.

Le but de notre étude est de faire connaître ce jeune homme duquel Maxime Du Camp déclara qu'il était «le meilleur de moi-même»² et à qui Théophile Gautier dit, «toi, mon frère, non de chair mais d'esprit et de choix»³. Louis de Cormenin, disparu à l'âge de quarante cinq ans, laissa derrière lui des articles et une correspondance qui constituent, dans leur ensemble, un document précieux, souvent intime, portant sur les hommes et les événements de Paris artistique du milieu du XIX^e siècle. On y voit défiler, après Maxime Du Camp et Théophile Gautier, les deux principaux compagnons de sa vie, des figures aussi diverses les unes des autres que Gustave Flaubert, Gérard de Nerval, Paul de Saint-Victor, Ernest Reyer, Joseph Méry, Madame de Girardin et Madame Sabatier (la Présidente)... pour n'en citer que quelques-unes. Ce monde des lettres, des beaux arts et du théâtre formait, avec la politique qui fut de tout temps sa passion, l'univers de prédilection de Louis de Cormenin.

De ses écrits il y avait, paraît-il, de quoi remplir plusieurs volumes. Nous n'en avons, hélas, que deux, des *Reliquiae*, publication posthume de ses articles recueillis par les soins de Maxime Du Camp⁴. De modestie excessive, Louis de Cormenin préférait rester dans l'ombre de ses amis célèbres. « Vivant, il nous défendit toujours de parler de lui, dit Théophile Gautier, car il avait une singulière pudeur littéraire (...) (P)ersonne assurément ne fut mieux doué, même parmi les improvisateurs au journalisme (...). Il écrivait une page du meilleur style et du plus vif esprit, comme on griffonne un billet, en fumant son cigare »⁵. Mais ces pages, si elles n'étaient égarées par négligence, lui servaient à allumer son feu. Maxime Du Camp nous dit qu'« il y avait chez lui un tiroir spécialement consacré à la poésie, c'est là qu'il renfermait les unes après les autres les feuilles de papier couvertes de cette petite écriture, rapide, presque féminine, que ses amis connaissaient si bien. Ce tiroir, il l'appelait en riant : l'écurie de Pégase. Quand l'écurie était pleine, il la vidait dans sa cheminée »⁶.

Louis de Cormenin est issu d'une famille de notables terriens installés depuis longtemps dans le Loire et dans l'Yonne. Son père⁷ est un personnage connu dans la vie politique ; député du Loiret, Louis de La Haye, vicomte de Cormenin (1788-1868), se fit une renommée pendant la Monarchie de Juillet en publiant sous le nom de Timon des pamphlets d'opposition. En 1848 il est élu président de la commission chargée de rédiger la constitution de la nouvelle République. Sa plus grande conviction politique est le principe du suffrage universel, et son libéralisme se transmettra à son fils, comme nous le verrons. Timon, un père sévère, se montra très jaloux du nom de Cormenin. Il exerçait une sorte de tyrannie sur son fils, ce qui explique en partie la retenue et la grande discrétion de celui-ci quant à la vie publique.

Louis de Cormenin naît à Paris le 26 mai 1821. Sa jeune mère est l'amie d'une voisine de palier, Madame Du Camp. Quelques mois plus tard, à la naissance de Maxime Du Camp, les deux bambins vont parfois partager le même berceau. Ainsi cette amitié qui liera Louis de Cormenin et Maxime Du Camp aura-t-elle commencé littéralement aux tout premiers temps de leur existence. Leurs années d'enfance et d'adolescence, passées ensemble, sont racontées par Maxime dans ses *Souvenirs littéraires*. En 1843 Maxime habite un appartement dans l'Île de la Cité avec Ernest Le Marié, un ancien condisciple venu de Rouen pour faire son droit à Paris. Bientôt, un ami d'Ernest arrive en visite : c'est Gustave Flaubert qui, lui aussi, est à Paris pour y étudier le droit. Maxime, Louis, Gustave et Alfred Le Poittevin (cet autre ami rouennais de Gustave) sortent souvent ensemble ; ils dînent chez Dagneaux, rue de l'Ancienne Comédie, y passent la soirée entière à parler, à discuter, à philosopher. Maxime, Louis et Gustave ont alors vingt-deux ans.

Il est probable que Louis de Cormenin fit la connaissance de Théophile Gautier vers la fin de 1841. Un cousin des Cormenin, Charles de Boigne, qui écrivait des articles pour *La Presse*, les aurait présentés l'un à l'autre⁸. A plusieurs occasions à partir de 1842 Louis composera des vers qu'il enverra

à Théo qui, gentiment, les corrigera et suggèrera des modifications. Ainsi leurs échanges sont-ils de plus en plus fréquents. Tout laisse à croire que Louis commence à fréquenter les salles de rédaction à *La Presse*. En juillet 1844 il envoie à Théophile une longue lettre⁹ remplie d'une documentation qui très probablement aura aidé Gautier dans la préparation de son article sur Scarron. Cet article trouvera sa place dans *Les Grottesques*, publiés en octobre de cette année.

Les liens d'amitié entre Théo et Louis se resserrent. En 1845, celui-ci, venant de l'Espagne, rejoint Gautier en Algérie et fait avec lui la visite des villes de la côte algérienne. Deux ans plus tard, Louis est le parrain d'Estelle Gautier, fille de Théo et d'Ernesta Grisi, née le 28 novembre 1847. Le 20 janvier 1848 Louis présente Maxime Du Camp à Gautier.

Les années décisives de 1848-49 trouvent Louis de Cormenin plongé dans le tourbillon politique. Le soir de 24 février 1848, en compagnie de Maxime et de Gustave Flaubert, il se rend à l'Hôtel de Ville où il assiste à la proclamation de la République. Porté candidat à la députation du Loiret aux élections pour l'Assemblée Constituante en 1848, il envoie force lettres et articles aux journaux régionaux qui les reproduisent ainsi que ses discours publics. En bon fils de Timon, il est républicain fervent, mais son libéralisme ne va pas jusqu'à lui faire embrasser les fouriéristes, socialistes et autres communistes qu'il qualifie de rêveurs et de « novateurs à trop grand vitesse de l'avenir » : « Nulle société ne sort d'un encier ; (...) M. Proudhon raisonne avec des livres, il ne touche pas à la vie pratique. Le socialisme ne tient nul compte de la campagne, il écrit pour la ville et ne passe jamais les barrières de l'octroi »¹⁰.

Il n'est pas élu, mais c'est de justesse. Il fallait élire huit candidats de la liste du Loiret ; Louis arrive neuvième, juste après l'éminent fouriériste Victor Considérant. Il se présente une fois encore aux élections de 1849. Cette fois il est appuyé par le *Journal du Loiret*, importante feuille bonapartiste, mais il essuie un nouvel échec. Le 20 mai, le lendemain du scrutin, il adresse une lettre de remerciement aux lecteurs de ce journal :

J'ai rêvé la république de Lamartine, je la sens en moi et ne la vois nulle part. L'avenir dira qui s'est trompé.

Battu de scrutin, je n'en garde pas moins un vrai dévouement pour mon pays, une sincère reconnaissance du Loiret. Je puis tomber sou-vent, je ne veux démeriter jamais.

Cette expérience derrière lui, Louis de Cormenin peut désormais retourner à ses amitiés parisiennes. Avant la fin de 1849 il est devenu un fidèle collaborateur au feuilleton de Gautier à *La Presse*¹¹. Il fait le tour des théâtres avec son illustre ami et écrira à Maxime le 29 janvier 1850 : « Je fais le feuilleton de Gautier presque tous les lundis, des comptes rendus de petits théâtres. Je le continuerai cet hiver parce que c'est un bon travail qui assou-

plit beaucoup le style»¹². Il a un don remarquable de pastiche ; il a su assimiler si parfaitement les éléments du style de Gautier que la substitution passe inaperçue. La question de l'attribution des feuillets pour la période 1850-52 a été étudiée ailleurs¹³. Il suffit de dire ici que, vivant dans l'intimité de Gautier, Louis a fini par être tout pénétré de sa façon de dire et d'écrire. En même temps qu'il travaille à *La Presse* il écrit et signe des articles pour le journal parisien *L'Événement* et, surtout, pour *Le Journal du Loiret*, la principale feuille d'Orléans dont le directeur, Edmond Pagnerre-- qui restera un fidèle ami tout au long des années à venir-- lui ouvre largement les colonnes. La plupart des écrits de Louis de Cormenin se trouvent dans les pages de ce journal de province.

Louis est le compagnon de voyage de Gautier pendant le périple en Italie en 1850-- et de ce fait il est le confident du duo Théo-Marie Mattei--aussi bien que pendant la visite éclair faite à Londres l'année suivante.

En 1851 Arsène Houssaye, administrateur de la Comédie Française et directeur de *L'Artiste*, achète le titre de *La Revue de Paris* qui n'a pas été publiée depuis 1845. Il demande à Théophile Gautier de relancer la Revue avec lui. Louis de Cormenin qui assiste à ces entretiens est invité à devenir, lui, aussi, un des co-propriétaires. Maxime Du Camp, sollicité également, complétera ce quatuor de fondateurs-propriétaires.

Le premier numéro, prévu pour le 1er octobre, est bâclé à la hâte. On demande aux amis de fournir de la copie ; Flaubert hésite, Gérard de Nerval est immobilisé par suite d'une chute. «Nous manquons de copies, écrit Théo à Louis, et je crains que nous ne soyons réduits à un platras lamartinien pour combler le vide. (...) Excepté le Tagahor (de Du Camp), je trouve que ce n'est pas assez fulgurant pour la Revue du paroxysme. Peut-être vaut-il mieux ne pas casser les vitres tout d'abord»¹⁴. L'historique de ce premier numéro a déjà été fait¹⁵ ; nous nous bornons ici à mentionner seulement l'important article de Gautier, «Liminaire». Louis de Cormenin a contribué une étude sur «La Comédie sociale. Les Types de Molière», mais elle est mal organisée et généralement décevante¹⁶. Il donnera à la nouvelle Revue neuf articles en tout et ce pendant la période allant de 1851 à 1854. Il étudie des sujets divers, soit les tableaux d'Ingres, l'œuvre du sculpteur Pradier, mort en juin 1852, l'élection d'Alfred de Musset à l'Académie Française ou bien la description des sculptures aux Tuileries.

Son dernier article est intéressant dans la mesure où il s'insère dans la polémique autour de Champfleury, Courbet et le réalisme. Dans «Du Vrai dans l'Art» (1er mars 1854) Louis de Cormenin s'en prend vigoureusement à l'école réaliste-- sans, d'ailleurs, prononcer aucun nom : c'est une «secte assez pleutre qui sous prétexte d'arborer la réalité pour drapeau a pris la platitude pour doctrine». Il dénonce non seulement les sujets-- voleurs, filles de joie, êtres avilis, mœurs douteuses-- mais aussi le style : c'est «le daguerréotype érigé en système d'art»¹⁷. «Il n'existe en art, dit-il, que deux lois générales : la copie et l'interprétation de la nature. (...) Nous sommes pour

l'interprétation contre la copie». Il s'indigne de ce que l'école réaliste prétend procéder de Balzac :

Balzac a été non le pharmacien vulgaire, mais l'alchimiste de génie de la civilisation actuelle. Il l'a regardée d'un œil monstrueux, plein d'éclairs et de ténèbres (...). Observez ses femmes, elles ont des queues de sirènes ; examinez ses bourgeois, ils ont des extrémités de chimères. La réalité exagère ses proportions, déplace ses lignes, transpose ses contours sous le champ de sa loupe. Il fait bien plus qu'observer, il crée, communiquant à ses personnages une vie étrange, diabolique. Il est vrai d'une vérité qui sans cesser de demeurer criante est imaginaire.

Gautier trouve l'article très bon : «Tu peux, écrit-il à Louis, le signer en toute conscience et tranquillité. Peut-être aurait-il fallu une polémique plus directe, mais Champfleury ayant beaucoup écrit dans la Revue (...), cela devenait de mauvais goût. Ainsi tout est pour le mieux»¹⁸.

Déjà, à l'époque où il écrit cet article, Louis, tout comme Gautier, commence à s'éloigner de *La Revue de Paris*. Dès 1852, à peine après ses débuts, le bureau de rédaction commence à se fêler sous l'effet de problèmes internes. Le fait est que Maxime Du Camp ne tarde pas à s'imposer comme directeur dictatorial. Petit à petit, il évince certains pour se faire entourer d'hommes de son choix. Depuis 1851 Maxime a de grandes sympathies saint-simoniennes. Aussi Arsène Houssaye est-il remplacé à la fin de 1852 par Léon Laurent-Pichat dont les idées sont «socialisantes». En 1853 Louis Ulbach est nommé à la rédaction. Ces trois amis forment un trio dont les idées vont engager la Revue dans la voie de l'utilitarisme¹⁹. Face à ces tendances, Gautier et Cormenin se voient isolés. Ils finiront par se désintéresser et s'éloigneront de plus en plus. Gautier donnera son dernier article à la Revue le 15 novembre 1854, quelques mois à peine après celui de Louis.

Les relations entre Théo et Louis sont particulièrement étroites pendant l'année 1852 car de juin à octobre Gautier est à Constantinople, et son feuilleton aussi bien que ses affaires personnelles sont confiés à la garde de son jeune ami. Cet été-là Louis écrit et signe quelque dix-huit feuilletons pour *La Presse*. Au commencement de son intérim il se trouve aux prises avec l'école du Bon Sens.

Ulysse, drame de François Ponsard, est à l'affiche. Louis partage l'opinion générale de la critique parisienne quand il écrit à Gautier, «(...) j'ai éreinté l'*Ulysse* de Ponsard avec une certaine furie calme qui les a fort embêtés et le Bon Sens m'a voué à ses poignards»²⁰. Pendant le reste de l'été on lit surtout dans son feuilleton des comptes-rendus de vaudevilles, de féeries, de mélodrames, d'opéras-comiques, de pochades- tout passe sous sa plume. S'il est une chose à signaler, c'est son style ; ce style compense largement la médiocrité des sujets à traiter durant cet été caniculaire.

Louis de Cormenin a une plume pétillante quand il faut, ironique souvent, sobre, franche, émouvante selon l'occasion. «Tes feuilletons pétillent

d'esprit» écrit Gautier de Constantinople le 25 juillet²¹. Il a particulièrement aimé le compte rendu du récital de la Pepita Oliva, une danseuse espagnole (19 juillet) :

(...) à pleines mains elle sème en courant le sel et le piment andaloux, elle trace à l'entour de phosphorescentes arabesques, un sillage d'étincelles luit derrière ses actifs pieds.

Les séguidilles tombent de sa basquine ; les refrains joyeux bourdonnent en éclats de rire, les alza et les olà de la chanson grenadine crépitent dans le bruit. Ce n'est plus la danse seulement, c'est la piaffe cabrée et sonore de la volupté...

«(...) le morceau sur la Pepita Oliva, écrit Gautier le 4 août, danse une merveilleuse cachucha de style. Continue».²²

Quant aux affaires personnelles de Théo, Louis doit s'occuper d'un problème urgent ; il s'agit de faire parvenir à Gautier l'argent dont celui-ci a absolument besoin pour pouvoir retourner en France. Contre toute attente, l'émission d'argent à *La Presse* est bloquée par François Buloz, le directeur de *La Revue des Deux Mondes*. Buloz choisit ce moment précis pour foncer en vue de se faire restituer des sommes avancées à Gautier dès 1838 pour le manuscrit, toujours inachevé, du roman *Le Capitaine Fracasse*. Louis est obligé de se débattre pour rassembler les sommes dont son ami ne peut pas se passer. Leur correspondance où ces sujets sont discutés est très riche ; elle a été étudiée par M. Jean Richer²³. De longues lettres sont échangées qui ont cet intérêt particulier qu'elles nous révèlent le portrait touchant d'un Gautier sensible et inquiet.

L'argent est enfin trouvé et expédié. Le retour de Gautier à Paris est comme une délivrance pour Louis. Théo témoigne sa reconnaissance en ouvrant son premier feuilleton avec des remerciements chaleureux : «Mon cher Louis...» (*La Presse*, 18 octobre 1852).

Cédant aux instances de son père, Louis de Cormenin épouse en 1854 Mademoiselle Hélène Dora. La belle famille voyait d'un œil plus que méfiant tout le milieu artistique où Louis avait évolué jusqu'alors. En effet, jusqu'à ce mariage c'est un personnage connu dans le Paris littéraire. On le compte souvent, par exemple, parmi les invités aux dimanches de Madame Sabatier, la Présidente. A partir de son mariage, on ne le voit plus que dans les coulisses. Gautier s'éloigne, mais les deux amis continuent de s'écrire – «Si tu n'es plus le compagnon de ma vie, tu es toujours le compagnon de mon esprit» écrit Théo en 1858²⁴ – et ils se voient de temps en temps. Des retrouvailles improvisées à Londres en 1862 sont particulièrement chaleureuses et entraînent une nouvelle flambée de correspondance. A cette occasion Théo dit à Louis : «J'ai passé avec toi les jours les plus heureux de ma vie et mon cœur, non plus que le tien, n'est pas de ceux qui changent»²⁵.

Louis restera toujours l'ami intime de Maxime Du Camp. Il ne perd

pas tout à fait contact avec les autres ; en janvier 1857 il fait des démarches auprès de ses connaissances bien placées pour aider Flaubert lors du procès de *Madame Bovary*.

Il continuera jusqu'à sa mort d'écrire des articles sur de nombreux sujets, que ce soit des portraits des parlementaires, la situation internationale, la vie politique en France, des questions d'ordre local ou des comptes rendus de livres. On a de lui des articles sur *Madame Bovary* (1857), *Les Misérables* (1862), *Salammô* (1862), *Le Capitaine Fracasse* (1863) et *Spirite* (1866), ce dernier écrit peu avant sa mort. Il a également étudié certains aspects d'auteurs tels que Gérard de Nerval, Taine, Sainte-Beuve, George Sand et Alexandre Dumas fils. Tous ces articles sont enfouis dans les pages du *Journal du Loiret*^{2 6}. Il a même envoyé de temps en temps des vers qu'il signait «Ulrich», car «en province on est montré au doigt lorsqu'on a le malheur de faire des vers»^{2 7}.

Ces mots soulignent sa trop grande pudeur. Si les conditions familiales où il avait vécu l'avaient permis, ou s'il avait été pauvre et obligé d'écrire pour gagner sa vie, Louis de Cormenin aurait eu, peut-être, un autre destin littéraire. Emporté rapidement, jeune encore, par un cancer, il nous laisse juste assez d'écrits, de lettres, de souvenirs et de témoignages pour que puisse se tracer de lui une silhouette attachante et se former des regrets à l'idée de cette carrière manquée. Pourtant, Louis de Cormenin eut son rôle à jouer, et il est éminemment juste de saluer cette présence discrète aux côtés de Théophile Gautier.

Joycé CARLETON

Central Connecticut State University

NOTES

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, C 477-480.
2. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882-1883, Tome II, p. 419.
3. Lovenjoul, C 486 f. 129
4. *Reliquiae*, Paris, A. Pillet et fils aîné, 1868, 2 tomes. Ces volumes, tirés à un nombre restreint d'exemplaires, n'ont pas paru en librairie.
5. *Le Moniteur Universel*, 22 juin 1868.
6. *Reliquiae*, I, préface, p. iiii.
7. Des chercheurs littéraires ont souvent confondu Cormenin père et Cormenin fils. Voir, par exemple, le tome IV de la *Bibliographie* de Lanson où les *Reliquiae* sont attribués à Cormenin père. Il y a de pareilles méprises plus récentes.

8. Voir cette note du Vicomte de Lovenjoul, C 510, f. 44 :

Théophile Gautier fit la connaissance de Louis de Cormenin dans les circonstances que voici : le comte de Boigne, cousin de ce dernier, les présenta l'un à l'autre sur le Boulevard. La conversation tomba sur la beauté plastique et Th. Gautier se mit à soutenir qu'il était l'un des plus beaux hommes de son temps. Trouvant sans doute quelque incrédulité chez ses auditeurs, il les força de monter chez lui et se dévêtit devant eux. Il avait en effet un torse superbe, mais les jambes un peu courtes et grêles pour son buste. Telle fut la première rencontre de Théophile Gautier avec Louis de Cormenin.

Récit de Roger de Cormenin, son fils, à l'Opéra, le 16 avril 1884. *Correspondance Générale* de T.G. I p. 383.

9. Lov. C 493 ff. 59-61. Reproduite par René Jasinski dans *Les Années romantiques de Théophile Gautier*, Paris, Librairie Vuibert, 1929, pp. 229-230.

10. Article sur Proudhon, *Journal du Loiret*, 1er mars 1849. (*Reliquiae*, I, p. 35 et p. 45).

11. On sait que lorsque Gautier était trop accaparé par la ronde des pièces à voir ou quand il était parti en voyage ses amis le dépannaient et écrivaient le feuilleton à sa place. On y compte Gérard de Nerval. Noël Parfait, Arsène Houssaye et Maxime Du Camp, à n'en citer que quatre pour la période en question.

12. Institut de France, fonds Du Camp, Ms 3763 f. 381.

13. Joyce Carleton, *Louis de Cormenin, témoin de son époque*, thèse de doctorat d'université, Paris VII, 1974, Dactylographiée.

14. Lov. C 486 f. 135. Copie.

15. Carleton, *op. cit.*

16. Pendant que Louis de Cormenin, parti à la campagne, préparait cet article, il a reçu une lettre de Gautier qui, voulant apporter des idées, dresse un grand schéma sur les types de Molière et la Famille Humaine (reproduit dans le livre de Madame Claude Senninger, *Théophile Gautier, auteur dramatique*, Nizet, 1972, pp. 193-95). Cette lettre, si intéressante en soi, a paradoxalement contribué au caractère superficiel et décousu de l'article de Cormenin qui, par loyauté, s'est cru obligé d'y incorporer des idées qui ne cadraient pas avec les intentions qu'il avait en commençant son étude sur la comédie sociale.

17. Voir l'article de Guy Robert, «Le Réalisme devant la critique littéraire de 1851 à 1861», *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1953. Il montre comment le sens donné au mot «réalisme» change et évolue. Aux environs de l'époque où Cormenin écrit cet article, l'assimilation est souvent opérée entre l'art réaliste et le daguerréotype.

18. Lov. C 486 f. 159. Copie.

19. Dans le numéro du 1er février 1855 Maxime publie une préface pour son volume de vers intitulé *Les Chants modernes*, poésies d'un lyrisme «industriel» : «J'en suis fâché pour les rêveurs, écrit-il, le siècle est aux planètes et aux machines».

20. Lov. C 493 f. 25.

21. Lov. C 486 f. 149.

22. Lov. C 486 f. 152.

23. Jean Richer «Théophile Gautier à Constantinople, lettres inédites», *Mercure de France*, Vol. 323, 1er mars 1955.

24. Lov. C 486 f. 166.

25. Lov. C 486 f. 168.

26. La liste de tous les écrits de Louis de Cormenin se trouve aux pages 370-378 de ma thèse, *op. cit.*

27. Lov. C 493 f. 47.

THEOPHILE GAUTIER FILS A LA REVUE *L'ARTISTE*

En décembre 1856 quand Théophile Gautier devint rédacteur en chef de *L'Artiste*, son fils Théophile venait d'avoir vingt ans. Comme le montre le journal tenu par sa mère, Eugénie Fort (dont la publication par les soins de Mme Marianne Cermakian continue dans ce *Bulletin*¹), Gautier fils parvenait difficilement à trouver un emploi stable et assez bien rémunéré. Il n'était pas encore bachelier et ne pouvait se décider sur le choix d'une carrière. Son père usa de son influence pour le lancer dans une carrière de journaliste au *Moniteur*, à la *Semaine politique* et à *L'Artiste*, où il pourrait se servir surtout de ses connaissances particulières de l'allemand.

Dès le 21 décembre 1856, une semaine après que Gautier se fut installé à *L'Artiste*, le fils fut chargé de faire une chronique hebdomadaire des nouvelles artistiques et culturelles puisées dans la presse anglaise et allemande. Mais «Toto», peut-être un peu paresseux, ne persévéra pas longtemps. Après cinq semaines ses chroniques se firent plus rares et ensuite cessèrent de paraître au début du mois d'avril 1857. Les premiers articles de Gautier fils ne sont pas signalés dans les tables de *L'Artiste*. Ils font partie de la rubrique «Chronique de l'art» signée «Georges Duplessis» ; les sections dues à la plume de Gautier fils portent néanmoins les initiales «T.G. fils».

Malgré les inquiétudes et les instances de sa mère, Gautier fils ne fit plus rien pour *L'Artiste* avant le mois d'août 1857 quand il livra à la revue une traduction des *Nuits égyptiennes* de Pouchkine, article demandé par son père. En décembre 1857, toujours poussé par son père, il fit paraître un article sur Christian Rauch, sculpteur allemand décédé peu de temps auparavant, et ensuite en août 1858 un article sur Goethe. Quoique le journal d'Eugénie Fort laisse soupçonner une collaboration plus suivie en 1858, au moins au début de l'année, nous ne pouvons lui attribuer avec certitude aucun autre article pour cette période.²

Le *Journal* nous permet également d'attribuer à Gautier fils un article du 25 juillet 1858 sur *Sacountala*, ballet écrit par son père.³ L'article fut signé «G. Walther» pseudonyme qui n'est autre que la germanisation du nom Gautier.⁴ Si l'on compare ce compte-rendu avec l'article de Gautier père paru dans le *Moniteur* le 19 juillet, on voit dans quelle mesure le fils profita de renseignements fournis par son père. L'explication des origines du sujet et de l'intrigue suit fidèlement l'exposition qu'en fit Gautier père dans son article. Par contre, le fils put y ajouter une appréciation critique, grâce à l'emploi d'un pseudonyme. Il eut soin néanmoins de ne pas trop exagérer ses louanges, citant une réserve naturelle de la part de *L'Artiste* à chanter la gloire de son rédacteur en chef.

A partir du 22 août, après ce premier article de critique théâtrale, Gautier fils fut chargé de faire le feuilleton théâtral.⁵ Mais vers la mi-septembre, le père partit pour la Russie, et vers la fin de ce mois le fils trouva un poste de fonctionnaire. Sa collaboration à *L'Artiste* cessa après le feuilleton du 24 octobre, et comme on le sait, Gautier père ne reprit jamais ses fonctions de rédacteur en chef.

ARTICLES DE THEOPHILE GAUTIER FILS DANS *L'ARTISTE*

1. 21 décembre 1856 (6e Série, Vol. 3, p. 29-30).
«Etranger. Angleterre. Allemagne». Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
2. 28 décembre 1856 (6e Série, Vol. 3, p. 45-46).
«Etranger. Allemagne.» Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
3. 4 janvier 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 63).
«Etranger. Angleterre. Allemagne». Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
4. 11 janvier 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 79).
«Etranger. Allemagne». Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
5. 18 janvier 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 92).
«Etranger. Angleterre. Allemagne». Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
6. 1er février 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 124-125).
«Etranger. Angleterre. Allemagne». Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)
7. 22 février 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 171).
«Etranger.» Signé : *T.G. fils*.
(Dans «Chronique de l'art».)

8. 28 mars 1857 (6e Série, Vol. 3, p. 265).
«Etranger.» Signé : *T.G. fils*.
9. 23 août 1857 (Nouvelle Série, Vol. 1, p. 368-372).
«Les Nuits égyptiennes par Pouschkine». Signé : *Théophile Gautier fils*.
10. 20 décembre 1857 (Nouvelle Série, Vol. 2, p. 248-249).
«Christian Rauch.» Signé : *Théophile Gautier fils*.
11. 25 juillet 1858 (Nouvelle Série, Vol. 4, p. 190-192).
«Théâtre Impérial de l'Opéra. *Sacountala*. Ballet pantomime en deux actes, livret de M. Théophile Gautier, musique de M. Ernest Reyer, chorégraphie de M. Lucien Petipa, décors de MM. Martin, Nolau et Rubé». Signé : *G. Walther*.
12. 15 août 1858 (Nouvelle Série, Vol. 4, p. 229-231).
«Goethe critique d'art». Signé : *Théophile Gautier fils*.
13. 22 août 1858 (Nouvelle Série, Vol. 4, p. 251-253).
«Revue dramatique. COMEDIE-FRANÇAISE : Restauration de la salle. GAITE : *Les Crochets du père Martin*, drame en trois actes, de MM. Comron et Grangé. GYMNASE : *La Balançoire*, vaudeville en un acte, de MM. Dumanoir et Lafargue. PALAIS-ROYAL : *La Fille de la Belle au bois dormant*, féerie en douze tableaux, de MM. Choler et Lambert Thiboust». Signé : *Théophile Gautier fils*.
14. 29 août 1858 (Nouvelle Série, Vol. 4, p. 268-270).
«Revue dramatique. VARIETES. — *Les Bibelots du diable*, féerie en trois actes et seize tableaux, de MM. Théodore Cogniard et Clairville. THEATRE DEBUREAU. — *I Pifferari*, saynète musicale de M. de Jallais de Nargeot.» Signé : *Théophile Gautier fils*.
15. 19 septembre 1858 (Nouvelle Série, Vol. 5, p. 41-44).
«Revue dramatique. ODEON : *Le Marchand malgré lui*, pièce en cinq actes, de MM. Amédée Roland et Jean du Boys. GYMNASE : *Il faut que jeunesse se paye*, comédie en cinq actes, de M. Léon Gozlan. FOLIES-NOUVELLES : *Les Folies-Nouvelles peintes par elles-mêmes*, à-propos revue de M. Charles Bridau. — *Le Moulin de Mathurine*, opérette, musique de M. de Rillé.» Signé : *Théophile Gautier fils*.
16. 24 octobre 1858 (Nouvelle Série, Vol. 5, p. 125-126).
«Revue dramatique. PORTE SAINT-MARTIN: — *FAUST*, drame en cinq actes et seize tableaux, de M. d'Ennery. ODEON. — *La Vénus de Milo*, étude antique en trois actes et en vers, de M. Louis d'Assas. GAITE. — *La Marnière des saules*, drame en six actes, de MM. A. Brot et Ch. Lemaître. PALAIS-ROYAL. — *Le Punch-Grassot*. — Vaudeville en un acte, de MM. Delacour et Granger.» Signé : *Théophile Gautier fils*.

Peter J. EDWARDS
Mount Allison University

NOTES

1. Voir les numéros 2 (1980, pp. 91-108), 3 (1981, pp. 97-129), et 5 (1983, pp. 119-153).

2. Le 13 janvier et le 6 février 1858, Eugénie Fort mentionna cette collaboration. Pendant cette période, il parut de temps en temps un écho isolé sur la vie artistique en Allemagne, et même en mars un article plus long intitulé «Allemagne», mais rien ne nous permet d'attribuer avec certitude cette collaboration à Gautier Fils.

3. Le 21 juin, Eugénie Fort indiqua que Toto ferait un article pour *L'Artiste*, et le 7 juillet qu'il venait de finir cet article. Le 4 juillet *L'Artiste* annonça les dernières répétitions de *Sacountala* (N.S. Vol. 4, p. 144) et la première eut lieu le 14 juillet.

4. Ce pseudonyme allait être repris cinq ans plus tard par sa demi-sœur Judith sous la forme «J. Walter» au moment de ses débuts littéraires dans *L'Artiste* en 1863.

5. Xavier Aubryet, co-propriétaire de *L'Artiste* dès 1857, avait assuré régulièrement le feuilleton dramatique jusqu'en octobre 1857. Il fut remplacé pendant une courte période d'abord par Henry Murger puis par Aurélien Scholl. Ce ne fut qu'à partir de novembre 1858, avec le retour d'Aubryet, que *L'Artiste* eut de nouveau un feuilleton théâtral régulier.

RESTITUTION A GAUTIER DU TEXTE «SAPPHO»

En 1927, Henri Bachelin avait publié dans le volume de son édition de Nerval intitulé «Le Cabaret de la Mère Saquet, suivi de divers inédits», les pages intitulées «Sappho» conservées dans Les Manuscrits de Nerval à la Collection Lovenjoul à Chantilly (D741, f^o 32 à 34). Nous avons, à notre tour, en 1959, inséré ce texte à la fin du tome premier des Oeuvres complémentaires de Nerval, La Vie des lettres, p. 325-326.

Reprenant le problème de l'attribution de ce manuscrit, nous avons, en compagnie de Me Eric Buffetaud, examiné à nouveau son écriture en la comparant à divers échantillons de l'écriture de Gautier - en particulier des lettres et manuscrits datant de 1840 environ - et nous sommes arrivé à la conclusion qu'il convenait de rendre ce petit texte à Gautier, même si les S majuscules font un peu problème.

Nous paraît décisif quant à l'attribution de ces pages à Gautier, l'examen des vers copiés dans l'Épître XV des Héroïdes d'Ovide, qui se lisent au verso de l'un des feuillets, car leur écriture ne peut appartenir qu'à Gautier. Ces notes commencent par «Anactorie, Cydno, Atthis», noms des amies de Sappho énumérés par Phaon chez Ovide, et se poursuivent par les vers reproduits et traduits dans notre note 29.

Signalons par ailleurs que Gautier a parlé de Sappho en rendant compte de la Sappho de Gounod, livret d'Emile Augier dans La Presse du 21/22 avril 1851 (Lovenjoul, n^o 1102, Histoire de l'art dramatique, VI, 233-237). Il écrivit alors :

Sappho, qui inventa le vers sapphique, reçut de son vivant le surnom de dixième Muse, et cela, de la part des Grecs, qui s'y connaissaient, morte on lui éleva un temple. Les habitants de Lesbos sa patrie, lui rendirent les honneurs divins, et la monnaie de l'île fut frappée à son effigie.

Il est probable que le texte que nous republions ici correspond à un projet d'article. On notera que Gautier dit : «ce qui subsiste se borne à deux odes et quelques épigrammes». Effectivement au XIX^{ème} siècle on n'avait de Sapho que l'Ode à Aphrodite, conservée par Denys d'Halicarnasse (De la composition, 23) et l'ode à une aimée, reproduite par Longin. A l'heure actuelle, on a d'elle environ sept cents vers (voir Arthur Weigall Sappho de Lesbos, trad. Théo Varlet, 1951).

SAPPHO¹

Lorsqu'on parle d'une femme auteur, et surtout poète, on a bientôt prononcé le nom de Sappho. En effet Sappho est depuis longtemps passée type féminin de la poésie. Ce nom réveille l'idée de l'enthousiasme lyrique, du feu sacré, pour nous servir d'une expression usée, qui l'ont fait surnommer la dixième muse : on y ajoute assez habituellement l'idée d'une certaine grâce élégiaque et malade qu'on lui a prêtée à tort ; car les écrivains² de l'antiquité qui ont parlé d'elle nous en ont laissé un portrait moral qui s'accorde peu avec l'aspect vaporeux sous lequel on l'a trop souvent représentée. Née à Mytilène dans l'île de Lesbos, l'an 612 avant notre ère, et mariée à un marchand qui faisait le commerce des vins, Sappho resta veuve de bonne heure. Sa lyre sonore se serait probablement assez mal accordée avec le bruit métallique des drachmes recueillies par son mari dans d'heureuses spéculations. Sappho qui aurait³ fait une fort mauvaise ménagère, fut donc, grâce à la mort de son mari, libre de s'abandonner à ses inclinations poétiques. Réunissant autour d'elle un certain nombre de dames lesbiennes, elle forma ce qu'on appelait au XVIII^{ème} siècle un bureau d'esprit : expression impropre ici, mais que nous sommes forcé d'employer faute d'une autre qui définisse exactement cette société. Quel curieux et ravissant spectacle cela devait être que celui de ces belles Lesbiennes récitant sur un rythme mélodieux -- car alors la musique accompagnait la poésie, tandis que maintenant c'est l'inverse qui a lieu⁴, - et dans cette belle langue grecque, pleine et nombreuse, la mâle poésie de leur puissante maîtresse, Mascula Sappho, comme l'appelle Horace, épithète équivoque et que des commentateurs malintentionnés ont traduit⁵ d'une manière injurieuse pour la mémoire de Sappho⁶. Que de brûlantes pensées, que d'idées ingénieuses et de formes hardies ont dû jaillir de ces réunions dont il ne reste plus rien ! Quel regret pour le poète de n'avoir pu assister, caché derrière une colonne ou dissimulé par un rideau de pourpre, à ces brillantes conversations dont l'Amour et Vénus faisaient le plus souvent le sujet !

Le temps nous a laissé fort peu de choses de Sappho : ce qui subsiste se borne à deux odes et quelques épigrammes qui sont de nature à nous faire regretter le reste de ses œuvres, mais qui suffisent à nous faire connaître la valeur poétique de cette femme extraordinaire. L'embarras est plus grand

SAPPHO



Donna on parle d'une femme auteur, et surtout poète, on a bientôt prononcé le nom de Sappho. En effet Sappho est depuis longtemps passé type féminin de la poésie. Ce nom rappelle l'idée de l'euboyisme lyrique du feu sacré, pour nous servir d'une ^{expression} usée, qui l'ont fait surnommer la dixième muse; on y ajoute ~~le~~ l'idée d'une certaine grâce élégiaque et mélancolique qu'on lui a prêtée à tort, car les ^{écrivains} poètes de l'antiquité qui ont parlé d'elle nous en ont laissé un portrait moral qui s'accorde peu avec l'aspect vapoteux sous lequel on l'a trop souvent représentée. Née à Mytilène dans l'île de Lesbos, par 612 avant notre ère, mariée à un marchand qui faisait commerce de vin, Sappho resta veuve de bonne heure. Elle fut sonnet ^{un} poète prodigieux mal accordée avec le bruit métallique des drachmes ^{de son} mariage ^{qui} ~~venait~~ dans ses heures d'inspiration. Sappho qui aurait certainement

lorsqu'il s'agit de raconter sa vie. Le roman se mêle à la biographie dans une telle proportion, les contradictions des auteurs sont si fréquentes qu'il devient⁷ fort difficile de discerner le vrai du faux.

Nous avons raconté sa naissance, son mariage et son veuvage prématuré. La tradition dit qu'elle aima Anacréon. Ils chantaient tous deux les mêmes sujets, quoique d'une manière différente⁸, et on peut bien pardonner à leur cœur de s'être mis à l'unisson de leurs esprits.

Ce qui paraîtra plus surprenant⁹, c'est que Sappho se soit occupée de politique, et cela très sérieusement. Comment se fait-il que les femmes¹⁰ d'esprit ne laissent pas aux hommes cette chose triste, froide et dangereuse, qui se nomme¹¹ la politique ? N'est-ce pas assez pour elles¹² de savoir aimer et se faire aimer, sans qu'elles aillent mêler les plis gracieux¹³ de leurs blanches tuniques aux sombres manteaux des conspirateurs¹⁴ ?

Comme presque toutes les femmes qui s'occupent de ce sujet¹⁵ Sappho fit de l'opposition. Entraînée par le poète Alcée dans une conspiration contre le tyran Tittacus, elle fut bannie de Lesbos et se réfugia en Sicile. Si la chose n'avait pas été déjà faite, et de reste, nous pourrions placer ici facilement un parallèle entre Sappho et une femme dont la vie offre de singulières coïncidences avec celle que nous racontons. Mme de Staël eut aussi un salon où se fit tout l'esprit du Directoire ; comme Sappho elle conspira, et le gouvernement d'alors, qui, pas plus que celui de Tittacus, n'aimait les femmes politiques, l'exila tout comme Sappho¹⁶.

Mais ce qui a rendu célèbre Sappho, surtout auprès des âmes sensibles, et a le plus contribué à rendre son nom immortel, c'est son amour malheureux pour le beau et ingrat Phaon. C'est cet amour qui causa sa mort et termina d'une manière toute poétique une vie remplie par la Poésie¹⁷.

Mais les Allemands, qui ont nié l'existence d'Homère, ne pouvaient raisonnablement pas laissé subsister une Sappho aussi intéressante. Aussi ont-ils inventé un moyen extrêmement ingénieux de détruire l'intérêt romanesque qui en faisait une excellente héroïne de tragédie. Ne pouvant nier complètement Sappho, ils en ont inventé une seconde, ce qui revient exactement à détruire une moitié de la poétesse. Ils ont jeté sur la pauvre Mytilénienne des extraits d'auteurs de toutes les époques, au moyen¹⁸ desquels ils ont établi qu'il a existé un (e) autre Sappho, née également dans l'île de Lesbos, mais à Erésos, courtisane ; c'est à elle¹⁹ qu'il faut rapporter la touchante histoire du Saut de Leucade.

Sappho la Mytilénienne serait tout simplement morte dans son lit. Entre autres²⁰ preuves on cite une lettre où elle blâme son frère d'avoir racheté une certaine Rhodopé, courtisane, qui avait été emmenée comme²¹ esclave en Egypte. Or, d'après des calculs exacts, Sappho devait avoir cinquante ans au moment où elle écrivait cette lettre. A cet âge, et sous ce climat qui mûrit vite²², Sappho pouvait-elle²³ être²⁴ brûlée par l'amour de Phaon au point d'aller éteindre ses feux dans les flots de Leucade ?

Cette Sappho d'Eresos avait obtenu²⁵ une grande célébrité chez ses

concitoyens qui lui avaient élevé des statues et qui avai(en)t gravé son portrait sur leurs monnaies, honneur que les Mytiléniens avaient également rendu à leur Sappho. Ce dédoublement^{2 6} qui s'appuie sur trop de preuves pour qu'on ne soit pas obligé^{2 7} de l'admettre, rend vraisemblables une foule de poèmes élégiaques, tragédies, opéras, drames lyriques et autres compositions qu'avait inspiré (s) la fin tragique de la Lesbienne^{2 8}. C'est principalement sous l'Empire qu'on s'est occupé de Sappho, et ce sont ces ouvrages qui lui ont imprimé un cachet qu'elle ne doit pas avoir et dont à notre avis elle pouvait parfaitement se passer^{2 9}.

Jean RICHER

NOTES

1. Notre texte est établi sur le manuscrit.
2. Remplace par rature «poètes».
3. Barré : «certainement».
4. Remplace : «et ce n'était pas la poésie...».
5. Sic. Remplace : «et dont *des commentateurs malintentionnés* ont tiré des arguments...».
6. Barré : «Le temps nous a laissé fort (*peu de choses* ?). Voir plus bas.
7. Remplace par rature «est».
8. *Quoique* leur manière fût *différente*.
9. Remplace : «peut paraître».
10. Barré : «qu'une femme d'autant».
11. Remplace par rature : «s'appelle».
12. Barré : «d'être belles».
13. Gautier avait écrit : «éclatants» puis «onduleux».
14. Barré : «toujours est-il».
15. Première rédaction du début du paragraphe : «Mais (un caractère) une âme ardente comme était celle de -Sapho ne pouvait rester étrangère aux questions politiques-faux genre et assez triste cependant pour qu'elles ne doivent en laisser le monopole à l'homme».
16. Mots barrés : «*l'exila* dans un pays où elle devint *tout comme Sappho*. - *Après avoir aimé Anacréon...*».
17. En haut de f^o 34 cette note de travail annonçant une allusion : «*Ici le Saut de Leucade*» et qui, contrairement à ce qu'avait cru H. Bachelin, n'est certainement pas un sous-titre. H. Bachelin renvoyait à ce propos aux *Oeuvres complètes* d'Ovide... Paris CLF, Panckoucke, 1834, *Héroïdes*. - Épître XV. *Sappho à Phaon*, pp. 179-185. Sappho, dans sa plaine, rapelle à Phaon que, de la ville d'Ambracie, Deucalion, brûlant d'amour pour Pyrrha, s'est précipité dans la mer d'Actium et de Leucade. Une naïade lui dit (vv. 171-172) : «Pete protinus altam/Leucada, nec saxo desiluisse time». Trad. : «Gagne sur le champ les hauteurs de Leucade et n'aie pas peur de sauter en bas du rocher.
18. Remplace : «avec lesquels (au milieu desquels)».
19. Remplace : «et à laquelle».
20. Remplace : «Une des preuves...».

21. Remplace : «faite esclave». Voir un vers d'Ovide noté par Gautier, n. 29.
22. Barré : «dans ce pays où les femmes se consomment plus vite, Sappho...».
23. Remplace : «était-elle».
24. Remplace : «tellement brûlée».
25. Remplace : «qui avait eu».
26. Barré : «cette découverte».
27. Barré : «qu'on puisse».
28. Remplace : «Sappho».

29. Gautier avait noté quelques vers d'Ovide, *Héroïdes*, Epître XV, cité ci-dessus n. 17, qu'il n'a pas tous utilisés dans ce texte : «Si mihi formam natura negavit/ Ingenio formae damna rependo meae» (vv. 31-32). Trad. : «Si la nature jalouse m'a refusé la beauté, mon esprit supplée aux disgrâces de mon corps». Ce qui devient dans la traduction en vers de F. de Saint Ange (1824) : «Si Vénus à mon front refusa ses attraits/Mon esprit a, sans elle, embelli tous mes traits.» On lit encore : «Sex mihi natales ierant quum lecta parentis/Ante Diem lacrymas ossa bibere meas/Arsit inops frater, victus meretricis amore» (vv. 61-63). Trad. : «Six fois mon jour natal avait lui, quand les ossements de mon père, prématurément recueillis, burent mes larmes. Mon pauvre frère brûla, vaincu par l'amour d'une courtisane». «Le frère s'appelle Charaxus» note Gautier. «Accumulat curas, filia, parva meas» (v. 70). Trad. : «Ma fille, une enfant, met le comble à mes soucis». «Lesbides, infamem quae me fecistis amatae/Desinite ad citharas turba venire mea» (vv. 201-202). Trad. : «Lesbiennes, que j'ai aimées pour mon déshonneur, troupe de mes compagnes, cessez d'accourir à mes chants», que M. de Saint Ange développait ainsi : «O filles de Lesbos ! soit vierges, soit épouses/-Dont mes vers ranimaient les caresses jalouses/Vous, pour qui j'ai terni l'honneur de mes beaux jours/Vous ne m'entendrez plus célébrer vos amours».

LE PROJET DE «MUSÉE SECRET» ET LES VARIANTES D'UN MANUSCRIT

A la collection Spœlberch de Lovenjoul, dans le registre D 741 des *Manuscrits littéraires de Nerval*, figure au f^o 10 le plan d'un poème dont l'écriture est celle de Gautier on y lit :

Les poils du cul forment un poème symbolique, philosophique et plastique divisé en trois parties. La première partie comprend l'antiquité grecque où les femmes avaient coutumes de s'épiler. On y voit la Vénus symbole de la volupté et la Psyché symbole de l'ignorance, deux états de l'amour et pour ainsi dire le corps et l'âme des poils du cul. Jason fuyant la Médée épilée va chercher la Toison d'Or en Asie, cette Californie de l'idéal amoureux.

La seconde partie comprend le moyen âge, les tableaux du Titien, la sainte nudité de l'art qui divinise le corps et réagit par la splendeur du beau et du vrai contre le catholicisme des Grégoire VII.

La troisième partie enfin comprend l'âge moderne, l'âge d'hypocrisie qui n'ose avouer la vérité et contempler le nu. Ainsi l'on traverse tour à tour l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de fer ; la mythologie, le catholicisme et la Bible, la naïveté grecque, la sérénité antique et le cant actuel.

Les notions qui sont là exprimées ont été reprises maintes fois par l'écrivain, d'abord dans divers passages de *Mademoiselle de Maupin*, puis, par exemple dans le texte «Plastique de la civilisation» inséré dans *l'Événement* du 8 août 1848 et dont la première partie seule existe. Nous proposons de dater le plan en question de 1848 environ.

On voit donc que l'idée de «*Musée secret*» serait antérieure à la rencontre avec Marie Mattei, que Gautier connut à Londres au mois de mai 1849¹.

Le projet aboutira au somptueux poème, que l'on date de 1850 «inspiré» par Marie Mattei et où on retrouvera les allusions à Vénus et à Jason. Mais surtout la référence au Titien est une véritable signature (même si, au fond, Gautier a préféré le Véronèse en raison même de sa sensualité). Gautier a renoncé au plan scolaire en trois parties pour se livrer à une «transposition d'art» (strophe 18), mais on trouve néanmoins à la strophe 13 une allusion au «cant choqué». Ces divers recoupements sont croyons-nous, décisifs.

Note 1 : Il convient, évidemment d'ôter ce textes des œuvres de Nerval, dans la 5ème édition du tome I de la Pléiade, il y figurait p. 473, voir cependant la note restrictive p. 1351-1352.

VARIANTES DE «MUSÉE SECRET»

C'est ici l'occasion de donner le relevé des principales variantes qui figurent dans le manuscrit de «*Musée secret*» de l'album d'Emile Bergerat : Catalogue Andrieux, *Précieux manuscrits autographes, livres*, vente des 22-25 mai 1939, n° 300 (avec le fac-similé que nous utilisons). Nous négligeons quelques variantes de détail. Le repérage des strophes est fait d'après la publication de Bergerat dans son livre *Théophile Gautier : Entretiens, souvenirs et correspondance*, p. 106-109, texte repris par Madeleine Cottin dans son édition d'*Emaux et Camées*, 1968, p. 209-212. On peut en déduire que Bergerat avait sous les yeux un autre manuscrit, jugé par lui préférable.

MANUSCRIT DE L'ALBUM	TEXTE DU LIVRE
str. 7, vers 4 le cheveu que rien ne rend droit.	Ce fils tors que rien ne rend droit
str. 8, vers 2 Et tes nymphes, ô titien	Amant du vrai, grand Titien
str. 11, vers 1 Et l'on voit sous leurs doigts d'ivoire	Toi seul fais sous leurs mains d'ivoire.

Les str. 12 et 13 *sont interverties*
 et la str. 12 (13 du texte publié)
commence par :
 A Naples, ouvrant ses cuisses rondes
 et le dernier vers de la str. 13
 est :
 dans son manchon ses doigts menus

au lieu de :
 dans un manchon ses doigts
 menus

str. 16 manque dans l'album

str. 17 Oh ! comme dans la rouge alcove
 sur la blancheur de ce beau corps
 J'aime à voir cette tache fauve
 Prendre le ton bruni des ors

Que mon vers dans la rouge alcôve
 Sur la blancheur de ce beau corps ;
 Ose plaquer la tache fauve
 Qui luit du ton bruni des ors,

str. 18 Et rappeler ainsi posée
 L'Amour sur sa mère endormie
 Ombrant de sa tête frisée
 Le beau sein qu'il cache à demi

Et qui rappelle, ainsi posée,
 L'Amour sur sa mère endormi,
 Tachant de sa tête frisée
 Le sein blanc qu'il voile à demi

str. 19 Dans une soie ondée et rousse
 Le fruit d'amour y rit aux yeux
 Comme une pêche sous la mousse
 D'un paradis mystérieux

Sans que la Muse s'en courrouce,
 Avec sa fleur offrons aux yeux,
 Comme une pêche sur la mousse,
 Plaisir, ton fruit mystérieux ;

str. 21 Sur sa laine annelée et fine
 Que l'art toujours voulut raser
 O douce barbe féminine
 Reçois mon vers comme un baiser

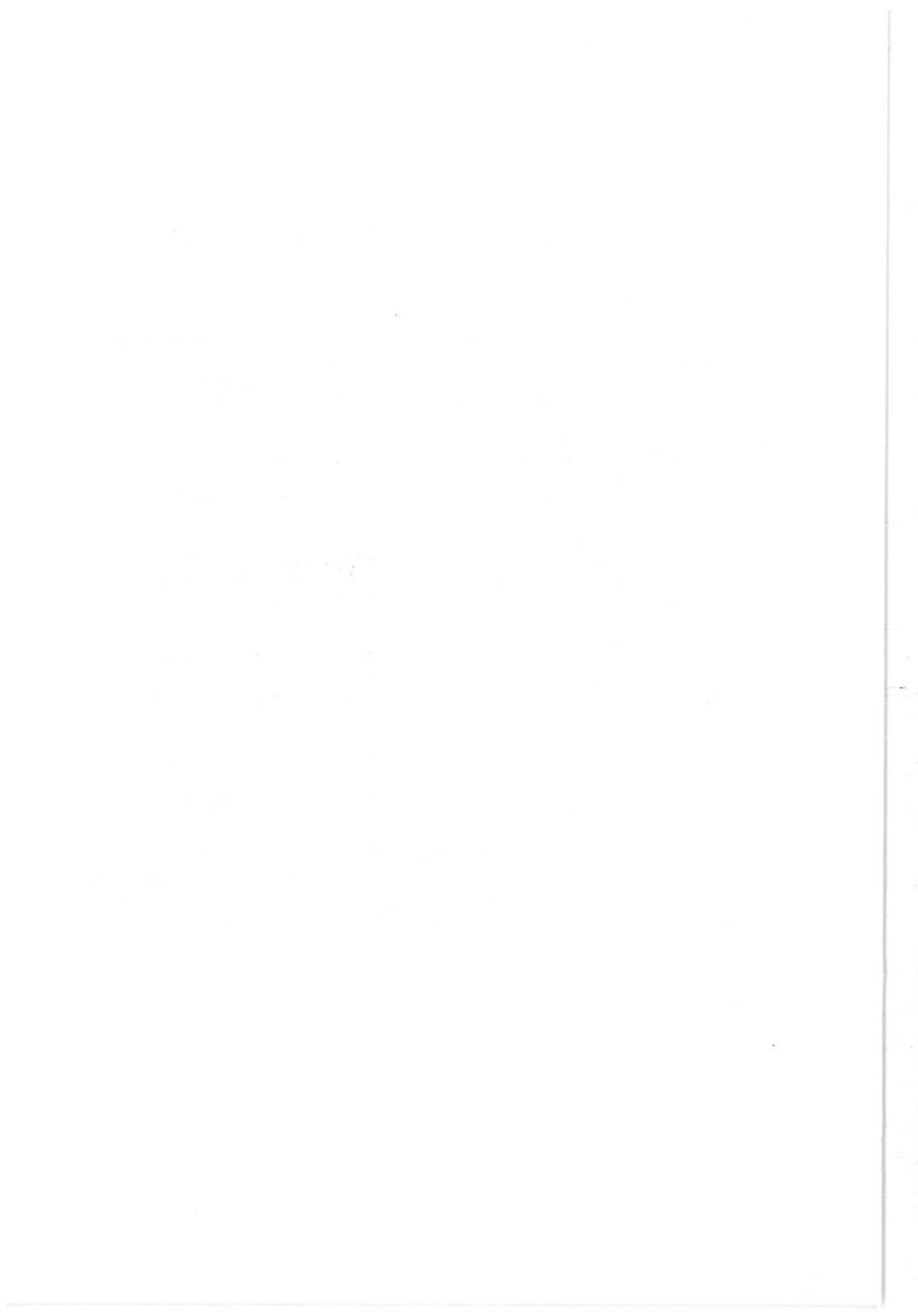
O douce barbe féminine,
 Que l'Art toujours voulut raser
 Sur ta soie annelée et fine,
 Reçois mes vers comme un baiser !

str. 22
 vers 3 Venger dans des strophes plastiques

Venger par des stances plastiques

Dans le *Mercure de France* du 15 octobre 1922, Henri Boucher a donné les variantes de divers manuscrits de «*Musée secret*», en particulier celles que livre le carnet de Louis de Cormenin. Presque toutes les variantes que nous donnons se trouvent déjà dans cette étude. Mais il était intéressant de confronter entre eux les deux états les mieux au point de ce poème qui, comme l'on sait, ne fut pas imprimé du vivant de Théophile Gautier.

Jean RICHER



BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS :

- BAILBE Jacques : *T. Gautier et le préclassicisme dans «Les Grottesques»*, in *Mélanges Jacques Robichez*, Paris, éditions CDU-SEDES.
- DORING Ulrich : *Wahrnehmung und Sinnlichkeit in der phantastischen Literatur Frankreichs im 18. und 19. Jahrhundert*. Interpretationen zu Erzählungen Cazottes, Beckfords, Gautiers, Villiers de l'Isle Adams und Maupassants. - Altendorf, 1984. - 387 p.
- LACOSTE Claudine : *La Critique d'art de Théophile Gautier*. - Montpellier, septembre 1985. - 266 p.
- ROBICHEZ Jacques : *F. Scalion de Virbluneau, sieur d'Ofayel et T. Gautier* in *Mélanges* V.L. Saulnier.
- SCHAPIRA Marie-Claude : *Le Regard de Narcisse : romans et nouvelles de Gautier*. - Presses universitaires de Lyon, 1984. - 268 p.
- WILLIS Pauline Wahl : *«Armançe» de Stendhal et «Spirite» de Gautier* in *Stendhal et le romantisme*, Actes du XVème congrès international stendhalien, Aran (Suisse), éditions du Grande Chêne.
- ZIEGLER Robert E. : *Writing in the hand of light : the production and experience of art in Gautier's «Spirite», Chimères*, automne 4-18.

TRAVAUX

- MOULDS David a soutenu en septembre 1984 à Oxford une thèse sur l'évolution des idées esthétiques de Gautier : «The development of Théophile Gautier's aesthetics» (thèse dactyl., D. Phil., Oxford, 1984).
- GIRARD Marie-Hélène achève une thèse d'état : «Théophile Gautier et Venise», contribution à l'étude du mythe vénitien au 19ème siècle.

TRADUCTIONS :

Arria Marcella, Jettatura traduction en italien par Paolo Tortonese, avec une préface de Lionello Sozzi, «Archivio del romanzo» n^o 10, Guida editori, Naples, octobre 1984.

Le Capitaine Fracasse, avec les illustrations de G. Doré, édition Odéon, Prague (tirage à 90.000 exemplaires).

TEXTES

Le Capitaine Fracasse, texte abrégé, illustré par J.P. Cobus, Hachette-Jeunesse, mai 1985.

Correspondance générale de T.G. (1818-1842), éditée par Cl. Lacoste sous la direction de P. Laubriet, avec la collaboration de M. Cermakian, J.C. Fizaine, A. Gann, J. Richer et J. Rose, Genève, Droz, mai, 1985, 450 p.

Impressions de voyage en Suisse, introduction de M. Eigeldinger, Lausanne l'Age d'homme, 1985.

SOUS PRESSES

Correspondance générale de T.G., tome II (1843-1845), à paraître en décembre 1985.

INFORMATIONS

Le deuxième colloque de littérature française des Universités rhénanes (Bâle, Fribourg en Brisgau, Mulhouse) aura lieu les 10, 11 et 12 novembre 1986 et sera consacré à Gérard de Nerval. Les formulaires d'inscription peuvent être demandés au secrétaire de la Société Gérard de Nerval, le professeur Jacques Huré, 58 avenue Roger Salengro, 68100 Mulhouse, France.

ASSEMBLEE GENERALE

La septième Assemblée générale s'est tenue le 16 novembre 1985 à 17 heures à la Fondation Deutsch de la Meurthe, 37 boulevard Jourdan à Paris XIVème. Suivant maintenant un rite bien établi, les membres de la Société se sont retrouvés, accueillis par Bernard Masson, dans une ambiance chaleureuse.

Etaient présents : MM. Savalle, Masson, Laubriet, Fontaine, Mme Lacoste.

S'étaient fait excuser : Mmes Cermakian, Bouchard, Girard, MM. Wythe, Soumagne, Drost, Dupouy, Richer, Voisin, Leduc-Adine, Miquel.

Renouvellement du conseil d'Administration :

Etaient candidats : Mme Cermakian, MM. Fontaine, Gann, Mme Lacoste, M. Laubriet, Mme Lipschutz, MM. Masson, Miquel, Savalle, Mme Senninger. Les dix candidats ont été élus à l'unanimité des présents et des représentés.

Ont été élus : Président : M. Laubriet

Vices-Présidents : MM. Masson et Miquel

Secrétaire-trésorier : Mme Lacoste

Rapport moral

— **Vie de la Société** : Le nombre des adhérents de la Société est stable, avec seulement trois nouvelles adhésions pour 1985. Au 4 novembre, une trentaine de membres n'avaient pas encore renouvelé leur cotisation, mais le phénomène est traditionnel : payant en retard, au début de l'année nouvelle, l'année précédente, ces adhérents se croient en règle avec la Société. En revan-

che, l'audience de la Société s'étend bien au-delà de ses membres, comme le prouvent la ligne «vente au n^o» du Rapport financier, et le jugement flatteur pour notre Bulletin, paru dans le magazine *Histoire* de mars 1985.

Activités : Une des préoccupations principales du Bureau de la Société reste la publication du Bulletin, qui va offrir pour le n^o7 un dossier d'autographes inédits, s'étendant au milieu fréquenté par Gautier, mais présentant un intérêt scientifique ou humain certain.

Le colloque sur «Théophile Gautier et la musique» se précise de façon intéressante : il pourra offrir des manifestations artistiques, et en particulier le spectacle de *Giselle* dans sa forme originale, en liaison avec le Festival de danse de Montpellier. Cette représentation détermine les dates du colloque qui se tiendra à Montpellier les 1er, 2 et 3 juillet 1986. Les critiques littéraires ont déjà répondu à notre appel, et les démarches se poursuivent pour intéresser à la réalisation de ce projet le plus grand nombre possible de musicologues et de musiciens.

Grace à l'entremise de Michel Fontaine, il a été proposé à la Société divers projets de manifestations artistiques : un projet d'exposition à la salle Emile Bergerat de Neuilly-sur-Seine, et un autre au Chateau de Monte Christo à Marly, en rapports étroits avec la Société des Amis d'Alexandre Dumas.

Rapport financier

Les comptes ont été établis du 5 octobre 1984 au 4 novembre 1985.

Recettes

Solde au CCP :	26.791,08
Cotisations françaises:	6.640,00
Cotisations étrangères :	5.677,77
Vente au n ^o :	23.499,64
Total :	62.608,49

Dépenses

Solde des Actes de 1982 :	13.000
Bulletin n ^o 6 :	12.608,88
Enveloppes :	150
Bulletin n ^o 6 (corrections)	1.219,80
Actes de 1984 pour l'Université de Bologne :	10.399,97
Envoi des Actes à Bologne :	305

Papier à en-tête :	426,96
Cotisation à Colinac :	80
Cotisation à la Société Gérard de Nerval :	100
Total :	38.295,61

soit en caisse 24.312,88, auquel va s'ajouter incessamment le remboursement des 10.399,97 avancés à l'imprimerie pour l'Université de Bagni di Lucca. Le budget d'impression du n^o 7 s'élève à 12.000 francs. Ce prix sera vraisemblablement dépassé, mais la situation reste cependant bénéficiaire.

Questions diverses

Après discussion, l'Assemblée a décidé de reconduire pour 1986 le montant de la cotisation pratiqué depuis 1984, soit pour les membres actifs 100 f (pour les Français) et 140 F ou 20 \$ (pour les Etrangers), pour les membres donateurs 160 F, pour les membres bienfaiteurs 300 F et pour les bibliothèques publiques 80 F.

NOUVELLES ADHÉSIONS

Mme Acher, MM. P. Maurus, T. Tamura



SOCIÉTÉ THÉOPHILE GAUTIER

BULLETIN D'ADHESION POUR 1986

à retourner à Claudine LACOSTE

Université Paul Valéry

B.P. 5043

34032 MONTPELLIER

Première adhésion

Renouvellement

NOM

Prénom

ADRESSE

.

.

.

Téléphone

déclare adhérer à la Société Théophile Gautier en qualité de

- membre bienfaiteur : 300 f
- membre donateur : 160 f
- membre actif français : 100 f
- membre actif étranger : 140 f ou 20 \$

Ci-joint : un chèque bancaire
un chèque postal

A L'ORDRE DE

Société Théophile Gautier - CCP n° 2003 96 T - Montpellier

date :

signature :

